



ESSAI
SUR LA SANTÉ
ET SUR
L'ÉDUCATION MÉDICINALE
DES FILLES
DESTINÉES AU MARIAGE.

PAR M. *VENEL*,

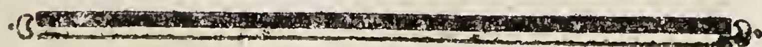
DOCTEUR EN MÉDECINE.

La délicatesse n'est pas la langueur, & il ne faut pas être mal-saine pour plaire.
J. J. ROUSSEAU.



YVERDON,

Chez la Société Littéraire & Typographique.



M. D. CCLXXVI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

À SON EXCELLENCE

MADAME LA COMTESSE

POTOCKA

NÉE COMTESSE

OSSOLINSKA,

Grande Ecuyère-Tranchante de la Couronne de Pologne, &c.

MADAME,

L'hommage d'un ouvrage ſur l'objet le plus ſolide du perfectionnement phyſique du ſexe, eſt dû à la perſonne, qui, connoiſſant le mieux l'avantage des agrémens, eſt mère aſſez tendre pour ne leur donner que le ſecond rang dans l'éducation de ſes enfans.

Daignez, MADAME, recevoir cet Eſſai avec cette même bonté qui vous l'a fait encourager, & comme une très-foible marque de mon dévouement & du reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

VENEL.



INTRODUCTION.

LE mariage eſt un état très-important, ſoit qu'on l'enviſage du côté de ſon but, ſoit qu'on ne conſidère que ſes effets ſur la ſanté des gens mariés.

Une génération ſaine, nombreuſe & vigoureuſe, qui eſt le but du mariage, & le principal point de vue ſous lequel j'enviſagerai la queſtion que je traite, exige néceſſairement de ceux qui s'y deſtinent, une proviſion ſuffiſante de matériaux propres à la produire. La loi générale des reproductions nous enſeigne, que non ſeulement rien ne vient de rien, que des époux foibles ne peuvent engendrer des enfans robuſtes; mais encore, que chaque être produit des êtres de même nature que la ſienne, & qu'ainſi, comme l'expérience journalière le confirme, des époux mal-ſains & débiles ne peuvent donner le jour qu'à des enfans infirmes & mal conſtitués. L'union conjugale influe donc ſur le bien général & particulier: l'État, la ſociété, les familles, tous y ſont à la fois intéreſſés.

La ſanté des gens mariés n'eſt guère moins intéreſſée dans les conditions phyſiques du mariage. Une fonction, dont le but eſt de former, de vivifier & de donner de l'accroiſſement & de la force à un nouvel individu, tend néceſſairement à épuiſer ceux chez qui & aux

dépens desquels elle s'exécute. L'état du mariage doit donc être d'une très-grande conséquence pour des époux débiles, mal-sains ou mal constitués; parce que la nature qui chez eux a besoin de toutes ses ressources pour se soutenir, étant alors obligée de partager ses forces, les fonctions doivent nécessairement dégénérer, & la santé péricliter de toute part.

Mais les influences bonnes ou mauvaises de l'état physique des époux, ne sont pas aussi considérables de la part de l'homme que de celle de la femme, parce qu'elle contribue bien plus que lui au grand œuvre de la génération. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter un coup-d'œil sur le nombre de fonctions importantes dont la femme est seule chargée dans cette opération. Sa tâche ne se borne pas, comme celle de l'homme, à fournir sa part d'existence ou de vie à l'embrion; mais c'est dès cette époque seulement qu'elle commence à entrer en fonction.

A peine a-t-elle reçu le précieux dépôt que la nature lui a confié, qu'elle est obligée de se dévouer toute entière au soin de sa conservation: elle le nourrit de sa propre substance; c'est à ses dépens qu'il acquiert de l'accroissement & de la force (*); elle s'assujettit en sa faveur à plusieurs règles gênantes, à plusieurs privations; elle lui sacrifie ses goûts, ses plai-

(*) La mère seule, dit Mr. Des Essarts, contribue à faire un bon tempérament à l'enfant; elle peut même corriger, au moins en partie, les défauts que le père pourroit lui avoir transmis.

firs les plus chéris; mais déja ingrat dès qu'il existe, il lui cause souvent beaucoup de maux avant que de naître.

Cette première tâche particulière de la femme, qui est peut-être la plus importante de toutes, puisqu'elle pose les fondemens de la santé, & fixe les bornes de la vie de l'homme, étant remplie, elle est chargée d'une autre qui est douleureuse, pénible, quelquefois dangereuse, & à celle-là succède une troisième non moins essentielle que la première, avec laquelle elle a plusieurs rapports, & qui par les conditions & les soins qu'elle exige, confirme d'une manière incontestable la supériorité d'influence de la femme dans la génération, l'importance des fonctions attachées à l'état de mère, & la reconnoissance qui est due à celles qui en remplissent tous les devoirs.

Par ce qui vient d'être dit, on sent déja combien il est essentiel que les filles qu'on établit, soient douées d'une bonne santé. Sans cette première & principale condition du mariage, non seulement les fonctions de la génération se font mal, mais tous les dérangemens physiques primitifs augmentent: de sorte que l'état de grossesse qui n'a rien que de naturel & d'heureux pour une femme saine & bien constituée, devient pour celles-là une époque de langueur & de maux.

Il arrive ordinairement, ou que ces femmes s'épuisent pour fournir aux développemens & à la nutrition du fœtus, ou que ces développemens se font foiblement & imparfaite-

ment; très-ſouvent même, ils ceſſent totalement, & l'enfant périt : enfin, ce qui eſt malheureuſement trop commun, le mal ſe partage entre la mère & l'enfant; & ces femmes, après des groſſeſſes pénibles & périlleuſes, ne mettent au monde que des enfans débiles & exténués, qui s'accoutument difficilement aux grands changemens que leur naiſſance apporte dans leur genre de vie, & ne peuvent ſouvent point ſupporter les différentes impreſſions des cauſes nouvelles extérieures auxquelles ils ſe trouvent néceſſairement expoſés, parce que leurs organes n'ont pas encore acquis le degré de développement & de force néceſſaire pour cela; ou s'ils n'y ſuccombent pas dabord, ils traînent ordinairement une vie languiſſante qui rend très dangereuſes pour eux les époques critiques de l'enfance, les diſpoſent à toutes les maladies, aux maladies chroniques, à la noueure, aux convulſions, aux obſtructions, & en font des hommes, qui dès le printems de leur vie, annoncent ſouvent la vieilleſſe & la décrépitude.

Toutes les femmes n'étant pas propres à remplir le but du mariage, il y a donc des conditions qui conſtituent eſſentiellement cette aptitude.

Quelles ſont-elles & quelles ſont les cauſes qui les déterminent? Quelles ſont les diſpoſitions qui éloignent les femmes de cet état avantageux, & quels ſont les moyens de les prévenir ou de les corriger dans l'enfance? Voilà les queſtions auxquelles je vais tâcher de répondre, & qui formeront le plan de cet Eſſai.

ESSAI
SUR LA SANTÉ
ET SUR
L'ÉDUCATION MÉDICINALE
DES FILLES
DESTINÉES AU MARIAGE.

PREMIÈRE PARTIE,

Où l'on recherche les conditions essentielles chez les femmes à une bonne génération, & où l'on montre les défauts les plus généraux de la constitution du sexe, relativement à cet objet important.



ESSAI
SUR LA SANTÉ
ET SUR L'ÉDUCATION MÉDICINALE
DES FILLES
DESTINÉES AU MARIAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

Des conditions générales & particulières qui constituent l'aptitude au mariage chez les femmes.

§. I.

NOUS venons de voir qu'une bonne ſanté eſt la première des conditions néceſſaires pour une bonne génération : ainſi toutes les conditions qui conſtituent la ſanté, ſont par conſéquent auſſi des conditions de l'aptitude au mariage. Mais outre ces conditions générales, qui ſont communes aux deux ſexes, il y en a encore de particulières à la femme, & qui ont des influences plus directes & plus immédiates ſur la génération. Ces deux claſſes de conditions feront l'objet des deux chapitres qui composeront cette première partie.

CHAPITRE I.

Examen des principales causes de la santé en général, & en particulier chez les femmes.

§. 2. Chaque fonction en particulier est une cause & une condition de la santé : leur exacte exécution en est le signe, & chacune d'elles concourt pour sa part à entretenir cette harmonie qui la constitue. Cependant ces causes ou conditions de la santé n'ont pas toutes la même influence, & il y en a quelques-unes qui paroissent jouer un rôle bien plus important dans l'économie animale. Je vais examiner succintement les deux principales, qui sont : 1°. des fibres fortes, souples & élastiques, 2°. des nerfs fermes : & celles-ci nous fourniront occasion de jetter un coup-d'œil sur les fonctions les plus importantes qui ne sont que des dépendances de ces deux causes : savoir, une circulation égale, des sécrétions & des excrétions exactes, des digestions régulières, & une transpiration suffisante & soutenue.

ARTICLE I.

Importance du bon état de la fibre; défaut des fibres roides & des foibles.

§. 3. Le bon état de la fibre animale, qui consiste dans sa force, sa souplesse & son élas-

ticité est la première & la principale cause de la santé. Cet état est le fondement de toutes les fonctions, puisque c'est de fibres que sont formés tous les organes qui les exécutent, le cerveau, les nerfs, le cœur, les vaisseaux, les glandes, l'estomac, la peau, &c. Ainsi, lorsque la fibre donne une action suffisante & convenable à chacune de ces parties, elle entretient la régularité de toutes les fonctions (*).

Les fibres peuvent pécher par deux excès opposés; savoir, par trop de roideur & par trop de mollesse. Le premier état peut être envisagé comme une force sans souplesse, & le second comme une souplesse sans force. Or il faut la réunion des deux pour constituer l'élasticité, qu'on sait concourir très-puissamment à la vigueur & à l'activité de nos solides en général.

§. 4. La roideur des fibres nuit aux fonctions, en s'opposant à l'extension des parties qui

---

(*) Personne n'ignore combien la qualité de la matière des machines est importante. Pourroit-elle l'être moins à l'égard de l'économie animale, considérée seulement du côté mécanique? " Corpori ex innumeris „ partibus composito, quarum singulæ suis agitari mo„ tibus, nec mutuis tamen nexibus elabi debebant, „ humoribus insuper perfuso non continendis tantum, „ sed & diversimode movendis, dirigendis, mutandis, „ nec lapidea durities, nec mollitudo quævis con„ gruere poterat. Ut adeo medius quidam inter oppo„ sita extrema gradus tenacitatis sanum robur consti„ tuat. „ *Gaubii Pathologia*.

doivent prêter & s'étendre, & en gênant le jeu & le mouvement de celles qui doivent agir. Ce vice des ſolides eſt la maladie particulière de la vieilleſſe, tout comme la flaxité eſt celle de l'enfance. L'homme, dit le ſavant Mr. de Haller, commence par être une glaire & finit par être un os. Nous verrons en parlant de la groſſeſſe, les différens degrés de conſiſtance du fœtus dans le ventre de la mère. Les fibres des enfans ſont plus denſes que celles du fœtus, celles des adultes plus que celles des enfans; enfin dans la vieilleſſe, elles ſe durciſſent au point que les chairs deviennent coriaces, les artères cartilagineuſes, & les cartilages oſſeux. Ce ſont là les cauſes qui rendent tous les mouvemens plus difficiles chez les vieillards.

§. 5. Ce ſont principalement les frottemens inſéparables des fonctions, qui deſſèchent & durciſſent toutes les parties, à meſure qu'on avance en âge. L'adoleſcence eſt celui où les fibres, priſes collectivement, ont la conſiſtance la plus convenable à l'exécution des fonctions; auſſi eſt-ce ordinairement l'âge de la vigueur, de l'agilité, du bien-être & de la beauté du corps. La rigidité ne s'y rencontre guère qu'à l'égard de certaines parties plus expoſées aux frottemens que les autres, comme la plante des pieds par exemple, ou qui ont été deſſéchées & racornies par quelques cauſes particulières, comme les membranes, & ſur-tout celles des inteſtins, dont l'interne l'eſt quelquefois par l'abus des liqueurs ſpiritueuſes ou des re-

mèdes âcres, astringens, des élixirs brûlans, ainsi que M. Pomme l'a montré d'une manière évidente en parvenant à faire rendre de pareilles membranes; & comme le prouvent journellement les effets du petit lait & des autres humectans.

§. 6. Les cas d'une roideur trop générale sont rares aujourd'hui; elle ne se trouve plus guère que chez quelques peuplades de sauvages, ou peut-être encore chez quelques hommes qui ont commencé dès leur jeunesse, & continué à faire des travaux ou des exercices rudes, qui exigent des mouvemens grands & réitérés de tout le corps; tels sont un petit nombre de paysans & de soldats. Mr. Tissot a fait observer dans son avis au Peuple, que les maladies du genre inflammatoire où les solides ont trop de tension, sont les plus communes à la campagne; & MM. van Swieten & Pringle, ont montré que les soldats y sont aussi fort sujets.

§. 7. L'effet général des solides trop roides sur les liquides, est de les rendre trop denses, en les desséchant & les comprimant trop. Il n'est personne qui n'ait eu occasion d'observer, que le sang qu'on tire dans les maladies inflammatoires, prend très-promptement une consistance épaisse & dure.

§. 8. La débilité ou trop grande mollesse des fibres se voit beaucoup plus communément dans l'adolescence, sur-tout de nos jours, que la rigidité; & cela doit naturellement être, vû notre genre de vie. Nous avons dit que les

travaux & les exercices exceſſifs durciſſent trop le corps ; l'excès oppoſé, c'eſt-à-dire, la vie molle & oiſive doit donc produire un effet contraire. Cette foibleſſe des ſolides eſt la première des cauſes immédiates de la dégénération de l'eſpèce humaine chez les peuples civiliſés ; c'eſt par elle que nous ſommes devenus plus acceſſibles aux maladies, que ne l'étoient nos ancêtres, & nous lui ſommes auſſi vraiſemblablement redevables de pluſieurs auxquelles ils n'étoient pas ſujets.

§. 9. Une fibre lâche n'eſt ſuſceptible que d'une action très-foible ; les organes qui en ſont compoſés doivent donc remplir foiblement leurs fonctions. Semblables, dit Cheyne, aux petites balances qu'un rien fait trébucher, la plus petite cauſe doit les troubler, les déranger ; & ainſi la porte eſt ouverte à toutes les maladies, au lieu que la fibre forte de nos ancêtres étoit un rempart contre elles.

§. 10. Les fonctions qui ſouffrent le plus de la molleſſe des ſolides, & dont les dérangemens ont les influences les plus fâcheuſes ſur la ſanté, ſont la circulation, les ſécrétions & les excrétions.

1°. Lorſque les vaiſſeaux ſont trop lâches, la circulation languit, les humeurs croupiſſent dans les petits vaiſſeaux ; il leur arrive ce qu'on voit conſtamment arriver aux eaux ſtagnantes ; elles s'altèrent, ſe corrompent : c'eſt ainſi, par exemple, qu'une goutte de ſang extravaſée ſous la peau, lorſqu'on s'eſt pincé, dégénère quel-

quefois en une ſanie de mauvaiſe nature, quoique le ſang arrêté fût de bonne qualité. Les liquides ſouſtraits à la domination des ſolides qui les font mouvoir, ſuivent la ſeule loi de la gravité qui agit alors ſur eux. C'eſt la raiſon pourquoi les jambes des perſonnes débiles & valétudinaires enflent, lorſqu'elles ont été longtems debout, & que leur viſage & leurs paupières ſont quelquefois bouffis le matin en ſe levant; accidens, qui arrivent par le même mécaniſme que l'hydropiſie dont ils ne diffèrent que par le degré.

2°. Les ſécrétions ou la préparation des humeurs néceſſaires à diverſes fonctions, ſe font mal ou trop peu abondamment, & les fonctions auxquelles ces ſucs ſont néceſſaires, ſouffrent dans l'un & dans l'autre cas. Ainſi la digeſtion ſe fait mal ou ne ſe fait pas, lorſque la ſalive, la bile & les autres ſucs de l'eſtomac & des inteſtins manquent, ou ſont de mauvaiſe qualité; or on ſait que les bonnes digeſtions ſont les plus fermes appuis de la ſanté.

3°. Les excrétions ou la ſéparation des humeurs qui doivent être expulſées au dehors, la tranſpiration entr'autres, qui ſurpaſſe la moitié de ce que nous mangeons & buvons, ſe faiſant imparfaitement & irrégulièrement lorſque les organes ſécrétoires ſont lâches, la maſſe des humeurs reſte ſurchargée de matières étrangeres, inutiles, la plûpart âcres de leur nature, & qui le deviennent encore davantage par le ſéjour : le corps eſt accablé ſous le poids de cet amas d'humeurs retenues, &

ſi elles viennent à ſe dépoſer ſur quelques parties, elles occaſionnent pluſieurs maladies particulières, comme les rhumes, les toux à la poitrine, les douleurs rhumatiques dans tout le corps, les éruptions de divers genres à la peau, & beaucoup d'autres maux.

§. 11. La débilité des ſolides conduit très-ſouvent à la cachéxie, qui eſt un abattement général, accompagné de pâleurs, cauſé par l'appauvriſſement des liquides & par la diſſolution du ſang, dont la partie rouge n'eſt pas proportionnée aux autres, & ſur-tout à la ſéroſité ou partie aqueuſe qui ſur-abonde dans ce cas. Nous avons vu que la rigidité des vaiſſeaux deſſéche le ſang & le rend denſe; leur flaxité au contraire en laiſſe écarter les molécules les unes des autres, & ſur-tout les globules rouges; c'eſt pourquoi il eſt plus fluide & moins rouge chez les perſonnes à fibres molles.

§. 12. Cette délicateſſe phyſique n'eſt pas également répartie parmi les différens ordres de la ſociété. Un des plus grands médecins de nos jours, a montré dans un ouvrage qui ne ſauroit être trop lu par ceux pour qui il eſt fait (*), que cette diſpoſition eſt bien plus commune chez les gens du monde: "claſſe „ dans laquelle il faut, dit-il, comprendre „ (quand on l'enviſage par rapport à la ſanté), „ toutes les perſonnes, qui ſans être du même

(*) Eſſai ſur les maladies des gens du monde, par Mr. Tiſſot.

„ rang, mènent le même genre de vie ; „ ce genre de vie usant & mol qui devenant chaque jour plus général, rend aussi la classe des personnes débiles toujours plus nombreuse.

§. 13. La molesse ou flaxité des fibres est en général plus commune chez les femmes que chez les hommes ; mais l'on observe que le nombre des hommes qui en sont atteints, augmente tous les jours : c'est une progression relative à celle du luxe & de la mollesse.

Cette plus grande molesse des solides des femmes est nécessaire à certains égards & jusqu'à un certain point; car nous verrons en parlant de la grossesse, qu'il y a des fonctions qui exigent une grande extensibilité de certaines parties : mais cette espèce de passibilité particulière ne conclut rien pour le général des organes ; ce défaut momentané d'équilibre doit être envisagé comme un mal indispensable. D'ailleurs, l'exécution de ces fonctions maternelles particulières, requiert seulement la souplesse & non l'excès de la débilité; puisque les organes qui doivent céder, doivent aussi promptement revenir à leur premier état ou à-peu-près ; ce qui suppose nécessairement l'élasticité.



SECTION I.

Effets particuliers de la rigidité & de la flaxité des fibres chez les femmes.

§. 14. En général les vices de conftitution des femmes font d'aútant plus malheureux pour l'efpèce humaine, qu'indépendamment des atteintes générales qu'ils portent à leur fanté, ils ont encore de très-grandes influences particulières fur la génération, parce que leurs effets portent immédiatement fur les organes particuliers deftinés à l'opérer chez elles. L'on remarque encore ici ce que nous avons déja obfervé à l'égard des fonctions en général; c'eft que la rigidité des folides a fur ces organes des influences bien moins nombreufes que la débilité; car les maladies particulières du fexe font bien moins fréquentes, & les groffeffes, les couches, les fuites de couches bien moins dangereufes chez les robuftes campagnardes, que chez les dames délicates, à qui ces accidens font d'autant plus fâcheux, qu'ils augmentent encore leur délicateffe naturelle, & les rendent toujours moins propres à produire des hommes robuftes, bien loin d'en régénérer l'efpèce.

§. 15. La trop grande roideur des fibres de la matrice & la trop grande denfité du fang, retardent quelque fois l'établiffement de la menftruation, en s'oppofant au développement & à la dilatation des vaiffeaux de ce vifcère. Cela fe remarque fur-tout à la campagne, où l'on

voit quelque fois des filles de dix-huit & même de vingt ans qui ne sont pas réglées; & nous verrons qu'il est des femmes robustes qui ne le deviennent jamais. La rigidité nuit aussi souvent aux opérations du second tems de la grossesse, en gênant l'extension de la matrice, des muscles & de la peau du bas-ventre; mais c'est sur-tout dans l'accouchement que ce vice des solides est le plus souvent défavorable; parce que c'est de toutes les opérations de la grossesse, celle où les fibres souffrent une distention plus prompte & plus violente.

§. 16. La trop grande mollesse des solides produit des effets tout différens, bien plus fâcheux & en bien plus grand nombre, sur les organes particuliers de la femme. La texture trop lâche de la matrice est la source la plus féconde des maladies particulières des femmes. J'indiquerai seulement ici quelques-uns des principaux effets de cette cause.

§. 17. L'effet général de la foiblesse des vaisseaux de l'uterus, est de déterminer toutes les humeurs à se jetter sur ce viscère par leur seule pesanteur, qui tend toujours à leur faire gagner les parties les plus déclives, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, & à se répandre dans les endroits où elles trouvent le moins de résistance. Or ces deux conditions défavorables se trouvant réunies dans l'uterus des femmes débiles, les vaisseaux de ce viscère sont inondés de sucs qui les relâchent toujours plus, les distendent passivement, & beaucoup plus qu'il ne faut pour les fonctions par-

ticulières auxquelles ce viſcère eſt deſtiné.

§. 18 Un des premiers & des principaux déſordres qui réſultent du défaut d'équilibre de l'uterus avec les autres organes, eſt cette eſpèce d'écoulement qu'on nomme fleurs-blanches, â raiſon de la couleur des humeurs qui le conſtituent ordinairement. Les fleurs-blanches peuvent être enviſagées en quelque façon comme ces égoûts, qu'on eſt quelque fois obligé de procurer dans les jambes des perſonnes cacochymes, pour diminuer la maſſe de leurs humeurs, & les détourner de quelques parties plus importantes, comme les yeux, la face, la tête &c.

§. 19. Ces pertes nuiſent de pluſieurs manières différentes. 1°. Elles épuiſent généralement le corps, ſur-tout lorſqu'elles ſont produites par la lymphe ou par le chyle. 2°. Lorſqu'elles ſont fournies par la bile, le ſuc du pancréas, celui des glandes, de l'eſtomac, elles nuiſent aux fonctions auxquelles ces humeurs ſont néceſſaires; la digeſtion eſt affoiblie, ſouvent dérangée.

3°. Enfin, l'affluence de ces humeurs occaſionne une infinité de mauvais effets ſur l'uterus même; cette inondation continuelle le relâche de plus en plus, il devient comme le réceptacle de toutes les humeurs, même excrémenticielles; car on ſait que la tranſpiratton ſe fait moins bien chez les femmes qui ont des pertes blanches abondantes; ces humeurs ſéjournant, ſe corrompent, deviennent fœtides, âcres, rongeantes, & il s'en ſuit ſouvent

même des ulcérations à la matrice. Or une matrice énervée & accablée de pareils sucs, doit sans doute être peu propre aux opérations importantes de la grossesse ; il est même bien difficile de comprendre comment le fœtus, qui doit l'habiter pendant l'âge le plus tendre de sa vie, ne périt pas constamment, étant noyé dans une athmosphère de cette nature. Aussi Mr. Raulin, à qui on doit un excellent ouvrage sur cette maladie, l'envisage-t-il avec raison comme la principale cause de la dégénération de l'espèce humaine & de la dépopulation. Il observe que cette fâcheuse incommodité, qui dans le quatorziéme siécle n'étoit presque connue que de quelques femmes dont les couches avoient distendu & affoibli la matrice, est aujourd'hui commune aux filles & aux femmes, & presque générale dans tous les âges, même dans le plus tendre, & dans tous les états, sur-tout dans le sein des richesses & dans les grandes villes. Mr. Maloin avoit aussi remarqué, que les fleurs-blanches sont plus fréquentes à Paris qu'ailleurs.

§. 20. Le sang participe aussi, & même le plus à cette dérivation générale des humeurs sur la matrice. C'est à cette cause qu'on est redevable des règles trop hâtives & trop abondantes : les vaisseaux sanguins de ce viscère, plus lâches que ceux du reste du corps, admettent plus tôt une plus grande quantité de sang : ces vaisseaux sont forcés & distendus par la colonne de ce fluide qui agit sur eux ; les développemens qu'ils subissent à l'âge de

puberté, s'opèrent avec trop de facilité, & les filles ſont réglées beaucoup trop tôt & trop abondamment.

§. 21. Quelquefois cependant, la langueur de ces filles, le dérangement de toutes leurs fonctions & leur mauvais régime, ſont cauſe qu'il ſe forme & ſe mêle dans le ſang une quantité de matières glaireuſes & inviſquantes, qui lui donnent un excès de conſiſtance, & ralentiſſent ſa circulation ; il croupit par-tout, mais principalement dans les vaiſſeaux de la matrice qui fourniſſent les règles ; il les engoue, les obſtrue, & la menſtruation eſt retardée, juſqu'à ce que les forces naturelles augmentées, ou quelque action empruntée viennent à ſurmonter ces réſiſtances.

§. 22. Par les mêmes raiſons que nous venous de dire, l'avortement eſt infiniment plus facile chez les femmes débiles ; parce que la ſurface lâche & humide de la matrice, & la dilatation de ſes pores & de ſes vaiſſeaux, font qu'elle offre une très-foible priſe au placenta dont les vaiſſeaux doivent s'y aboucher & ſe coller. Ainſi l'adhérence qui ne peut être que proportionnée au degré de denſité, n'a pas lieu ou eſt extrêmement foible ; la plus petite cauſe ſuffit pour décoller ce corps de la matrice & faire périr l'enfant. Auſſi cette claſſe de femmes eſt-elle beaucoup plus ſujette que celle des femmes à fibres fortes, aux pertes de ſang pendant la groſſeſſe.

§. 23. Cette affluence des liquides ſur la matrice, porte ſes atteintes fâcheuſes juſque ſur

les parties environnantes & dépendantes de ce viſcère ; les liens qui le ſoutiennent dans le baſſin oſſeux, étant ainſi imbibés par ces ſucs ſur-abondans, ſe relâchent, s'alongent, & laiſſent ſouvent deſcendre l'uterus beaucoup au-deſſous de ſa place naturelle. Ce déplacement qui eſt très-incommode pour la femme, nuit pendant la groſſeſſe, & occaſionne quelque fois des accidens fâcheux dans l'accouchement.

§. 24. D'autres fois la matrice, au lieu de deſcendre en ligne droite, ſe jette de l'un ou de l'autre côté. Cette dérivation eſt cauſe que l'enfant prend une mauvaiſe ſituation, qui jointe à celle de ce viſcère, rend ſouvent l'accouchement difficile & périlleux, ou du moins laborieux & plus douloureux. C'eſt la principale raiſon pour laquelle les accouchemens contre nature ſont beaucoup plus communs chez les femmes délicates des villes que chez les robuſtes payſannes.

§. 25. La foibleſſe des fibres de l'orifice de la matrice nuit d'une autre maniere; ſavoir, en cédant trop facilement à l'effort que l'enfant fait ſur lui : l'accouchement précipité occaſionne ſouvent l'arrachement du cordon ombilical, celui du placenta, & quelque fois le renverſement du fond de la matrice. Les uns & les autres de ces cas ſont ordinairement ſuivis d'hémorrhagies fâcheuſes.

§. 26. La foibleſſe & la délicateſſe exceſſive des vaiſſeaux ſanguins de la matrice, rend toujours l'extraction de l'arrière faix plus dange-

reuse; les vaiſſeaux de ce viſcère qui étoient abouchés avec ceux du placenta, ayant un calibre très-grand, ont beaucoup de chemin à faire, lorſqu'ils en ſont ſéparés, pour refermer le paſſage au ſang; ils reſtent trop long-tems béants, & ſont la cauſe des hémorrhagies auxquelles les femmes débiles ſont généralement ſi ſujettes à la ſuite de l'accouchement. Ces femmes voyent ordinairement beaucoup plus long-tems en rouge que les autres, après leurs couches, & leurs lochies ſont généralement plus abondantes, & coulent plus long-tems; quelquefois elles ſont ſi exceſſives & durent ſi long-tems, qu'on doit les regarder & les traiter comme de véritables pertes.

§. 27. Enfin les femmes délicates ſont beaucoup plus expoſées que les autres aux ravages du lait, ſur-tout lorſqu'elles ne nourriſſent pas leurs enfans. Nous avons vu que la tranſpiration retenue, ſurcharge & altère la maſſe commune des humeurs, accable le corps, & fait languir les fonctions. Le lait retenu, lorſque la femme ne nourrit pas, produit les mêmes effets; auſſi remarque-t-on que les femmes en qui le lait eſt répandu & circule avec les autres humeurs, ſont très-foibles & languiſſantes.

§. 28. Lorſque les vaiſſeaux ſanguins des femmes qui ſuppriment leur lait, ont une action ſuffiſante, ils parviennent au bout d'un certain tems à expulſer ce lait par les organes excrétoires; mais s'ils ſont trop foibles pour opérer cette criſe, la femme continue à languir ſous le poids de cette humeur étrangère.

Ce lait retenu circulant, s'échauffe, dégénère, s'aigrit, devient irritant, & occasionne une fièvre toujours violente & souvent mortelle, qui épuise très-promptement & d'autant plus sûrement, que ce lait se reproduisant à mesure du chyle que fait la femme, perpétue la cause de cette fièvre. Enfin ce lait, après avoir circulé avec le sang pendant un tems quelque fois assez long, & y avoir produit tous les fâcheux effets dont nous venons de parler, se dépose souvent sur quelque partie où il cause encore de plus grands maux.

Je traiterai plus amplement de tous ces fâcheux effets de la débilité, & sur-tout du défaut d'équilibre des vaisseaux utérins dans le chapitre où j'examinerai les fonctions particulières de la femme.

ARTICLE II.

Importance de la fermeté des nerfs, & leurs vices particuliers chez les personnes à fibres roides, & chez les débiles.

§. 29. Les nerfs sont les principaux agens de l'économie animale. Intermédiaires, pour ainsi dire, entre l'ame & le corps, ce sont eux qui transmettent à celle là, par les sens, l'impression des objets extérieurs ; & c'est d'eux qu'elle se sert pour mettre en jeu les différens mouvemens animaux, qu'on nomme fonctions. La première de ces deux facultés s'appelle *sensibilité*, & la seconde *force vitale*

ou irritabilité, parceque c'eſt-elle qui vivifie chaque partie. Ce mécaniſme établit naturellement deux eſpèces de nerfs, des nerfs ſenſitifs & des nerfs moteurs.

§. 30. Il eſt important pour le bien-être & pour la ſanté, que ces deux facultés agiſſent régulièrement & de concert. Lorſque la ſenſibilité eſt trop grande, les nerfs ſenſitifs rendent à l'ame l'impreſſion des cauſes qui agiſſent ſur eux, beaucoup plus forte qu'ils ne devroient: c'eſt le cas où les plus petites cauſes incommodent, & dans lequel ce qui ne fait point ou preſque point de ſenſation ſur une perſonne, occaſionne des douleurs & du malaiſe à une autre. L'on voit des perſonnes qu'un rien affecte exceſſivement; la moindre odeur, l'approche, ou ſeulement la vue d'une ſouris, d'un chat, d'une araignée ou de quelqu'autre inſecte, fait la plus vive impreſſion ſur elles. Le plus petit bruit ébranle rudement leur timpan, la lumière la plus douce les éblouit; & l'organe de la vue eſt quelquefois ſi ſenſible chez ces perſonnes, qu'elles voient clair preſque comme de jour, au milieu de la nuit la plus obſcure.

§. 31. Lorſque l'ame a été affectée par les nerfs ſenſitifs, elle réagit s'il eſt néceſſaire, & ſans qu'on ſache comment, ſur les nerfs moteurs; elle les ébranle, & porte l'impreſſion juſqu'aux organes auxquels ils aboutiſſent. C'eſt ainſi que, lorſque nous touchons par mégarde à un fer chaud, notre ame affectée par l'impreſſion que le feu occaſionne ſur les

nerfs ſenſitifs de notre main, fait auſſitôt entrer en action par le moyen des nerfs moteurs, les muſcles propres à détourner la main; & c'eſt auſſi par le même mécaniſme, que nous fermons les yeux, lorſque nous voyons approcher du viſage quelque choſe qui pourroit bleſſer ces organes. Ce ſecond effet eſt la cauſe agiſſante de toutes nos fonctions. Il y a des nerfs moteurs pour tous les organes, par conſéquent, c'eſt de la régularité de cette action que dépend celle des fonctions & de la ſanté. Nous avons vu que des nerfs ſenſitifs trop ſenſibles, affectent trop vivement; des nerfs moteurs trop mobiles portent le trouble & l'irrégularité dans les fonctions. La première impreſſion n'intéreſſe que le moral, la ſeconde porte ſur le phyſique. C'eſt, dit M. Tiſſot, l'ame qui bouleverſe ſon animal. On pourroit comparer une perſonne qui a les nerfs moteurs trop mobiles, à une horloge dont le reſſort inégalement fort, auroit par fois une action diſproportionnée à la ſolidité de ſes rouages, & les uſeroit & briſeroit par des mouvemens inutiles, irréguliers, & forcés. Les différens organes du corps ſont les rouages de l'économie animale, & nous avons vu qu'ils ſont bien délicats chez les perſonnes débiles; ainſi, la ſanté doit ſouffrir de leurs altérations particulieres, à proportion qu'ils ſont deſtinés à des fonctions plus importantes. C'eſt la raiſon pour laquelle les dérangemens de l'eſtomac influent plus ſur la ſanté, qu'un mal de doigt, de jambe ou de tout autre membre.

§. 32. L'augmentation démesurée des deux effets dont nous venons de parler, constitue les maladies qu'on appelle spasmodiques, & leur réunion forme cette disposition des nerfs qu'on nomme *mobilité.* Lorsque l'action & la réaction sont légères, on désigne communément cet état sous le nom de *vapeurs;* nom impropre, qui lui a sans doute été donné en raison de la promptitude, avec laquelle ces deux effets s'opèrent quelquefois. C'est ainsi qu'à l'odeur d'une rose, certaines personnes sentent monter la chaleur & le rouge au visage, accompagnés d'une sensation désagréable dans tout le corps : mais si c'est une odeur plus forte, comme celle du musc, par exemple, la sensation & ses effets seront plus grands; il y aura de la douleur à la tête, un étourdissement, & souvent même l'ébranlement se communiquant des nerfs aux muscles, deviendra plus ou moins général, & il pourra survenir des tremblemens & des mouvemens violens & irréguliers dans différentes parties du corps; comme des palpitations de cœur, des suffocations ou convulsions des muscles de la respiration, des toux spasmodiques, le hoquet, des crampes d'estomac, des crispations ou resserremens des voies urinaires, ce qui occasionne la rétention des urines, ou est cause qu'il n'en passe que la partie la plus aqueuse : d'où vient que les urines qui précèdent les accès spasmodiques, sont ordinairement crues, limpides & presque insipides comme de l'eau; enfin une roideur ou des

mouvemens irréguliers & violens dans tous les membres. C'eſt là le ſecond degré du ſpaſme, qu'on nomme *convulſion.*

§. 33. L'extrème mobilité des nerfs, eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'elle exiſte le plus ordinairement chez les perſonnes qui ont les ſolides débiles, & dont par conſéquent les fonctions ſont le plus facilement dérangées. Perſonne n'ignore que les enfans ont les nerfs fort délicats. Une infinité de cauſes qui ne font qu'une très foible impreſſion dans l'âge adulte, produiſent quelquefois des accidens violens dans l'âge tendre, & même des convulſions. Un bruit très léger donne ſouvent de violens reſſautemens aux enfans, & tout le monde ſait les accidens que produiſent chez eux l'éruption des dents, les vers, les acides & autres cauſes qui d'elles-mêmes ne ſont pas extrèmement conſidérables. Les femmes débiles ſont fort ſujettes aux maux de nerfs, & cet effet de la délicateſſe phyſique, qui étoit autre fois inconnu aux hommes, devient aujourd'hui très commun dans la claſſe des gens du monde. Les vapeurs portent le ſurnom d'*hyſtériques* chez les femmes, & d'*hypochondriaques* chez les hommes.

§. 34. Une autre preuve bien frappante que la fermeté des nerfs eſt proportionnée à la force de la fibre principe, c'eſt le peu de ſenſibilité des perſonnes chez qui les ſolides péchent par trop de roideur. Perſonne n'ignore que les ſens s'émouſſent avec l'âge, & que les peuples les plus agreſtes ſont preſque tous

d'une insensibilité morale qui tient souvent de la stupidité. Leur insensibilité physique n'est guère moins grande, & approche de l'engourdissement. Il est inoui, je crois, que les nerfs aient jamais causé chez eux de grands désordres. Les sauvages ne meurent gueres que d'accidens ou de décrépitude. Au reste, cette compensation est dans l'ordre. Il étoit juste que l'homme qui a la plus petite part de jouissance, n'eût pas la plus grande de maux. Il seroit même cruel, que l'homme qui se consacre à la vie & aux travaux les plus rudes, eût la même sensibilité que l'homme amoli & sensuel.

SECTION I.

Mauvais effets de la trop grande mobilité des nerfs sur les opérations de la génération particulières à la femme.

§. 35. Les nerfs sont aussi la cause d'une foule de phénomènes particuliers chez les femmes délicates. On donne ordinairement à ces accidens le nom d'hystériques, parce qu'on doit souvent en rapporter la cause à l'uterus. Cet organe est parsemé de beaucoup de nerfs qui communiquent avec ceux de tous les autres viscères, du bas ventre, de la poitrine, du col, & même de la tête. De-là vient, que lorsque la matrice souffre, & que ses fonctions sont dérangées, tous les viscères sympatisent à ses maux ; d'où il résulte souvent un grand nombre

nombre d'accidens étrangers. Or comme les fonctions de l'uterus sont nombreuses & compliquées, il doit être une source féconde de maux chez les femmes débiles.

§. 36. Dabord, il faut attribuer à la trop grande sensibilité des nerfs de l'uterus, ces coliques atroces accompagnées quelquefois de suffocations & de convulsions universelles, qui précèdent l'écoulement menstruel chez certaines femmes délicates. L'érétisme ou la tension spasmodique des nerfs est quelquefois aussi la cause du chlorosis ou pâles couleurs. Mr. Pomme en cite des exemples, & s'il en faut croire Mr. Emet, cette cause y concourt presque dans tous les cas. Mais un autre effet général bien fâcheux de cette sensibilité, est de rendre la suppression des règles extrêmement facile chez ces personnes, en disposant les vaisseaux de la matrice à se crisper pour des causes très-légères. Par exemple, les femmes robustes qui ont des nerfs fermes & peu sensibles, mettent quelquefois impunément leurs jambes dans l'eau froide pendant leurs règles: les campagnardes sont souvent même entièrement baignées par la pluie, sans qu'il en résulte d'inconvéniens, tandis que le plus petit froid des pieds suffit souvent pour supprimer cet écoulement chez les femmes sensibles, sur lesquelles d'ailleurs une infinité d'autres causes, qui n'ont aucun accès chez les paysannes peu sensibles, peuvent encore produire cet effet. Telles sont toutes les affections de l'ame, la frayeur entr'autres. Aussi la mens-

truation se maintient-elle dans le plus grand ordre chez les premières.

§. 37. Cette mobilité des nerfs qui rend la menstruation si irrégulière chez les femmes hystériques, augmente encore pendant la grossesse, & devient la cause d'un grand nombre d'accidens particuliers d'autant plus fâcheux, que la nature obligée alors de fournir à des dépenses extraordinaires, est toujours moins en état de résister aux secousses qui l'accablent, & bien moins encore d'en réparer les désordres.

§. 38. Les nouvelles fonctions qui s'établissent dans la matrice, font une impression sur ses nerfs, qui en rehaussent la sensibilité & la mobilité naturelle. Cette augmentation se communique à tous les autres organes, avec lesquels on sait que ce viscère a des relations par l'entremise de ses nerfs, & toutes les fonctions deviennent par-là plus susceptibles d'être dérangées. Or la santé étant chancelante, la grossesse l'est aussi; car les fonctions générales doivent être envisagées pendant ce tems, comme autant de rayons, dont celles qui s'opèrent dans la matrice, forment le centre.

§. 39. Le premier & principal des organes intéressés dans ce saisissement général, est l'estomac. L'impression paroît même être plus forte sur lui que sur tous les autres viscères; car c'est lui ordinairement qui annonce le premier la conception, par des dégoûts, des appétits dépravés, des nausées & même des vomissemens.

§. 40. Chez les femmes robuſtes & qui ont les nerfs fermes & peu ſenſibles, cette impreſſion ſe borne ordinairement à l'eſtomac : ſes effets ſont légers, de peu de durée, & le calme ne tarde pas à reparoître. Quelques-unes même n'éprouvent aucuns de ces ſymptomes.

§. 41. Il n'en eſt pas de même des femmes délicates & fort ſenſibles. L'ébranlement eſt ſouvent beaucoup plus violent, & porte le trouble juſque dans les organes les plus éloignés de la cauſe ; le diaphragme, le cœur, le poumon, le cerveau : il ſurvient outre les ſymptomes que j'ai déja expoſés, le hoquet, des palpitations de cœur, des étouffemens, des maux de tête, & quelquefois beaucoup d'autres accidens.

§. 42. Outre cela, le dérangement de l'eſtomac, qui dabord n'étoit qu'accidentel, devient ordinairement enſuite une maladie propre & particulière à ce viſcère ; parce que le dérangement des digeſtions donne bientôt naiſſance à des crudités, qui, l'irritant, occaſionnent des gonflemens, des flatuoſités, & la cardialgie, qui eſt une douleur aiguë de ce viſcère, principalement de ſes orifices, accompagnée de détreſſe, de vertiges, de défaillances, de ſueurs froides & quelquefois de mouvemens convulſifs. L'eſtomac dans ce cas, devient un ſecond centre de mouvement, qui aide à perpétuer le trouble dans les autres fonctions, parce que ſes nerfs, qui ſont douées d'une grande ſenſibilité, communiquent auſſi avec ceux des principaux organes. C'eſt à cette

cause qu'il faut attribuer plusieurs des symptomes du second tems de la grossesse, comme le hoquet, la toux, & souvent même les vertiges & les maux de tête.

§. 43. Lorsque ces désordres sont inhérens à une grande foiblesse de nerfs & à une délicatesse originelle, il est rare qu'ils diminuent dans la suite de la grossesse. Cette sensibilité aggrave au contraire presque toujours les incommodités des autres tems. Elle rend beaucoup plus douloureuses pour la mère, la dilatation forcée de la matrice, la distension de ses ligamens suspensoirs, sa pesanteur & sa compression sur les différens viscères; & toutes ces causes augmentant à leur tour la sensibilité générale, & sur-tout celle de la matrice, l'équilibre se perd de plus en plus, la nature fléchit sous le poids de tant de causes réunies, le désordre devient général, quelquefois même de très-bonne heure, & il ne laisse souvent d'espoir que dans la perte du fœtus, dont l'expulsion est même encore pleine de dangers pour la mère.

§. 44. Les mauvais effets de la foiblesse des nerfs ne deviennent pas toujours aussi grands & aussi périlleux. Les femmes, chez lesquelles les nerfs conservent encore un certain degré de fermeté, & en qui la fibre & les organes ne sont pas absolument débiles, en sont ordinairement quittes pour passer leurs grossesses dans un état de langueur & de mal-aise, fréquemment aggravé par des accidens plus ou moins violens, à proportion de leur plus ou moins grande délicatesse.

§. 45. Cette foibleſſe des nerfs de la femme eſt auſſi extrêmement fâcheuſe pour l'enfant. Le dérangement des fonctions, & ſur-tout celui des digeſtions, a les plus grandes influences ſur lui, & tendent toutes à le faire périr d'épuiſement. Mais lorſqu'il arrive des ſecouſſes violentes, comme des défaillances, des convulſions, elles le tuent ſouvent très-promptement, parce que ſa ſenſibilité & ſa délicateſſe eſt toujours relative à celle de ſa mère, & qu'il participe à toutes ſes affections.

§. 46. D'autres fois l'irritation & l'ébranlement des nerfs agit différemment ſur l'enfant. Elle le fait avorter, en déterminant la matrice à entrer en action; le travail de l'accouchement ſe déclare, & l'enfant eſt expulſé avant le terme preſcrit par la nature.

§. 47. En général, l'extrême mobilité des nerfs donne de l'intenſité à toutes les cauſes qui tendent à faire périr le fœtus; mais ſur-tout aux cauſes morales, auxquelles on ſait que les femmes groſſes ſont plus ſenſibles que hors du tems de la groſſeſſe. Les affections lentes de l'ame, telles que l'ennui, la triſteſſe, impriment la langueur dans ſes frêles organes commençans, & les paſſions vives font ſur lui le même effet que ſur la mère. Elles bouleverſent toute l'organiſation. Chacun ſait que la terreur, & la colère entr'autres, ſont les plus fréquentes cauſes d'avortement chez les femmes hyſtériques & débiles. Une jeune femme étant à table, eut une ſi grande horreur de voir tomber une arraignée dans ſon

verre, qu'elle fut prise à l'instant de douleurs qui menaçoient de l'avortement. On vint à bout de le prévenir par la saignée & quelques autres secours, & elle parvint au terme ordinaire; mais elle accoucha d'un enfant languissant qui ne vécut que quelques jours. Une autre femme enceinte de quatre mois, fut éveillée en sursaut par un grand bruit, & avorta au bout d'un quart d'heure. Une autre grosse du même terme, fut prise des douleurs de l'enfantement après s'être mise dans une violente colère; rien ne put prévenir l'avortement qui eut lieu deux heures après.

§. 48. La mobilité des nerfs d'une matrice débile & énervée par une grossesse fâcheuse, rend encore l'accouchement sujet à une multitude d'accidens particuliers. La sensibilité augmentée de ce viscère, rend, toutes choses égales d'ailleurs, la dilatation de son orifice plus douloureuse, & le travail étant ordinairement précipité à cause de la trop grande irritabilité, la somme totale des douleurs est encore augmentée, parcequ'une distention très prompte est infiniment plus douloureuse, qu'une qui se fait peu-à-peu & lentement. C'est dans ce dernier cas surtout, que les femmes sont exposées aux accidens dont j'ai parlé plus haut, à la rupture du cordon ombilical, au décolement du placenta, & au renversement de la matrice. Un autre accident qui est aussi souvent l'effet de cette précipitation, est le déchirement du périné.

§ 49. Les douleurs de l'accouchement sont

quelquefois si sensibles pour la matrice, que l'action de ses fibres musculaires en est troublée, & qu'il survient des mouvemens irréguliers, qui sont très dangereux pour l'enfant & qui le deviennent souvent ensuite pour la mère. Je vais en tracer une légère esquisse.

§. 50. La matrice est une poche qu'on peut comparer à un sac d'ouvrage renversé, c'est-à-dire, dont le fond est en haut & l'entrée en bas: sa partie supérieure, ou son corps, est composée principalement d'une membrane formée d'un grand nombre de fibres musculaires, qui sont disposées de plusieurs manières. Il y en a, dit M. Astruc, qui suivent la ligne perpendiculaire, ou qui viennent du fond à l'orifice; d'autres dont la direction est horizontale, & qui se contournent autour de ce viscère en forme de cerceaux. Ces dernières fibres sont fortes, & d'un tissu très serré vers le bas de la matrice, où elles forment une espèce de bourrelet ou sphincter, qui en ferme l'entrée, & qu'on nomme l'*orifice*. Enfin on en trouve d'obliques & de spirales, sur-tout en haut vers le fond, où ces dernières forment une espèce de plan fibreux contourné, que Ruisch a découvert, & auquel il a donné le nom de *muscle orbiculaire*; M. Winslow appelle ce plan *fibres tourbillonantes de Ruisch*. Toutes ces fibres sont irritables, c'est-à-dire, douées de la faculté de se contracter & de se racourcir, lorsque quelque chose les irrite. Elles sont aussi extensibles. Pendant la grossesse, ce sont les fibres du corps & du fonds

de la matrice, qui s'alongent pour fournir l'eſpace néceſſaire au fœtus. Pendant tout ce tems, les fibres de l'orifice reſtent dans leur état de reſſerrement naturel, & l'entrée de ce viſcère eſt fermée. Mais dans l'accouchement, les fibres du corps & du fond de la matrice reprennent leur activité primitive, ſe contractent & forcent les fibres circulaires de l'orifice à s'alonger à leur tour, pour livrer paſſage à l'enfant & à ſes dépendances.

§. 51. Chacune de ces fibres, mais ſurtout les trois premières, doivent produire comme on ſent, un effet différent lorſqu'elles ſe contractent ſéparément. Le raccourciſſement des fibres longitudinales raccourcit ce viſcère, & en abbaiſſe la voûte, ſi je puis m'exprimer ainſi. Celui des circulaires doit retrécir ſa cavité, & tendre à l'allonger; enfin la contraction des fibres de l'orifice s'oppoſe â la ſortie & à l'éntrée de ce viſcère.

§. 52. C'eſt par le concours de toutes les fibres du corps & du fond de la matrice, que s'opère l'accouchement. Lorſque leur action eſt uniforme, le point de réunion de leurs forces tombe poſitivement ſur l'orifice, & celui-ci eſt contraint de devenir paſſif à ſon tour. Mais ces opérations ne ſe font pas toujours avec cette régularité chez les femmes hyſtériques; parceque la ſenſibilité & l'irritabilité varient ſouvent dans ces différentes cauſes agiſſantes, qui d'ailleurs s'excitent ſouvent mutuellement.

§. 53. L'accouchement eſt ſouvent rendu

très-difficile par la ſeule contraction convulſive de l'orifice de la matrice. L'accouchement eſt dans ce cas beaucoup plus fatigant pour la femme & l'enfant, qui, parceque la tête éprouve une longue & violente compreſſion, court de très grands dangers de perdre la vie.

§. 54. Si le reſſerrement de l'orifice de la matrice oppoſe une très grande réſiſtance, & que les contractions de ſon corps ſoient très-fortes ou convulſives, comme cela arrive quelquefois dans ce cas, l'enfant périt très-promptement par l'effet de cette preſſion ambiante. (*).

§. 55. Les contractions convulſives des fibres de la matrice, ne ſont pas toujours auſſi fortes ni auſſi meurtrières pour l'enfant, parceque l'irritabilité n'eſt pas toujours auſſi grande. Cette faculté eſt quelquefois inégale dans les différentes fibres de ce viſcère, & cette inégalité produit des mouvemens très-variés, dont ce n'eſt pas ici le lieu de parler.

§. 56. Les mouvemens convulſifs de la matrice, ſe communiquent auſſi quelquefois aux autres viſcères, comme nous l'avons vu à l'égard de la groſſeſſe, & l'ébranlement devient général. C'eſt après l'hémorrhagie, l'acci-

(*) La faculté contractille, ou l'irritabilité de la matrice, doit être bien puiſſante, puiſque Deventer cite le cas d'une femme groſſe, qu'on mit le ſoir dans une chambre au moment qu'elle venoit de mourir, & entre les jambes de laquelle on trouva le matin ſon enfant. *Accouchemens*, page 44.

dent le plus formidable de l'accouchement.

§. 57. Cette même mobilité des nerfs de la matrice, qui eſt cauſe que le flux menſtruel des femmes hyſtériques ſe ſupprime ſi facilement, établit auſſi la même irrégularité dans les écoulemens qui ſuivent l'accouchement, & qu'on nomme *lochies* ou *vuidanges*.

§. 58. Les lochies ſe ſuppriment encore plus facilement que les règles; parceque la ſenſibilité & l'irritabilité de la matrice, ſe reſſent encore dans ce cas de l'ébranlement de la groſſeſſe & de l'accouchement.

§. 59. C'eſt ici où il paroît que toutes les cauſes dont nous venons d'examiner un petit nombre, coïncident chez les femmes délicates. Des fibres & des organes originairement foibles, des nerfs exceſſivement ſenſibles & irritables, une menſtruation épuiſante, une groſſeſſe fatigante, ſuivie ſouvent d'un accouchement laborieux, & par-deſſus tout cela, une maſſe conſidérable de lait retenu qui accable des vaiſſeaux déja énervés & ſurchargés de liquides; comment ſeroit-il bien poſſible que les femmes en qui toutes ces malheureuſes diſpoſitions ſe trouvent réunies, euſſent des ſuites de couches heureuſes? L'on ne doit donc pas être ſurpris, ſi elles ſont gégéralement auſſi fâcheuſes & auſſi compliquées d'accidens chez les femmes débiles, & ſurtout chez celles du monde, dont le genre de vie aggrâve encore journellement les maux, & qui ſont ſouvent même indociles dans ces circonſtances dangereuſes qui exigèroient les

plus grands ſoins & des ménagemens infinis de leur part. C'eſt encore ici où le parallele de l'état phyſique des femmes les plus civiliſées, avec celui des femmes qui ſont le plus près de l'état de nature, offre les différences les plus frappantes & les plus allarmantes. Le beau ſexe délicat, eſt ſûrement celui qui manque le moins de ſoins pendant ſes couches; cependant il n'y a point de claſſe de femmes, chez qui les mauvaiſes ſuites de couches ſoient plus fréquentes, que chez les Dames, où, dit M. Tiſſot dans l'ouvrage que je ne puis me laſſer de citer, „ elles tuent beaucoup de mè„ res, ou du moins les jettent dans des mala„ dies de langueur, qui abrègent beaucoup „ leurs jours, ou les rendent ſtériles après une „ première groſſeſſe". Quelle diſtance immenſe n'y a-t-il pas à tous ces égards, entr'elles & certaines femmes qui ſuivent encore l'ordre de vie naturel.

§. 60. La plûpart des payſannes ne ceſſent pas de vaquer à leurs rudes travaux juſqu'au moment de leurs couches. Ce moment en ſurprend même ſouvent au milieu de la campagne, & ſans que l'ardeur du ſoleil, les vents, la pluie même, rendent toujours leurs ſuites de couches fâcheuſes. L'on aſſûre que les vivandières qui ſuivent l'armée, s'arrêtent au pied d'un arbre, lorſque les dernières douleurs du travail les prend, y accouchent & & continuent tout de ſuite leur marche. Enfin, s'il en faut croire les voyageurs, les femmes de certains peuples ruſſes qui ont conſervé

leurs anciens uſages, entrent dans le bain auſſitôt qu'elles ſont accouchées, pour y laver leur enfant. Celles qui n'ont pas le moyen d'avoir des bains chez elles, vont à un bain public, dont ſouvent elles habitent fort loin. Les pauvres femmes du peuple font ce trajet à pied avec leur enfant dans leurs bras, ſans que la rigueur du froid, ni la neige & la glace ſur laquelle elles ſont obligées de marcher, les arrêtent. Elles entrent au bain qui eſt une eſpèce d'étuve où elles ſuent abondamment; enſuite elles ſe lavent avec de l'eau froide, & s'en retournent avec leur enfant comme elles ſont venues.



CHAPITRE II.

Examen des fonctions particulières de la femme dans la génération; ordre & dérangemens de ces fonctions; causes de ces dérangemens.

§. 61. Les fonctions particulières de la femme dans la génération, sont de la même nature que les autres opérations de l'économie animale; elles s'exécutent sur les mêmes principes, & reconnoissent les mêmes loix. Ainsi les conditions de la santé sont aussi chez les femmes, celles de la disposition à remplir convenablement les fonctions de la génération qui leur sont propres. Aussi remarque-t-on que les femmes qui jouissent d'une bonne santé, font généralement des enfans plus sains & plus robustes, & ont, toutes choses d'ailleurs égales, des grossesses & des couches plus heureuses.

§. 62. Mais parmi les diverses classes de fonctions, celles qui ont une influence plus grande & plus immédiate sur la génération, sont l'action musculaire, les sécrétions & les excrétions; parce que ce sont ces trois classes de fonctions qui composent plus particulièrement celles dont l'uterus & les mamelles sont chargés. Pour examiner ces opérations avec ordre, je les diviserai en trois classes: savoir, la menstruation, la grossesse & les couches.

ARTICLE I.

De la menstruation.

§. 63. La matrice, cette poche charnue destinée à être le siège & un des principaux agens des premiers développemens de l'enfant, est très-différente dans l'enfance des filles, de ce qu'elle est dans leur adolescence. Pendant les douze ou quatorze premières années de leur âge, ce viscère jusqu'alors inutile, n'a encore ordinairement qu'une organisation très-simple & qui ne diffère presque pas de celle des autres parties charnues du corps. Mais à l'époque qu'on nomme la puberté, la nature opère dans la matrice des changemens qui sont nécessaires à ses nouvelles vues & qui constituent la nubilité.

SECTION I.

Idée des vaisseaux utérins & de leurs fonctions.

§. 64. Les vaisseaux tant sanguins que limphatiques, contenus dans l'épaisseur des parois de l'uterus, & qui jusqu'à cet âge ont été très-petits, se développent & acquièrent un plus grand calibre; le sang pénètre dans des vaisseaux dont la petitesse lui avoit jusqu'alors interdit l'entrée. Ces vaisseaux, dont les divisions & les subdivisions sont infinies, & qui communiquent ensemble par une infinité de canaux qui vont des uns aux autres, serpen-

tent & se replient de mille manières différentes, entre les tuniques qui composent les parois de la matrice, ensorte qu'ils forment une espèce de réseau ou labyrinthe très-serré d'artères qui portent le sang, & de veines qui le rapportent.

§. 65. Outre cette distribution générale des vaisseaux sanguins de l'uterus, les veines les plus voisines de la surface interne de ce viscère, fournissent des espèces de prolongemens qui s'alongent en forme de petits mamelons (*)

(*) Mr. Astruc, qui a éclairci ce point d'anatomie, appelle ces bouts de vaisseaux saillans *appendices veineux*, parce qu'il a observé qu'ils partent des veines & non des artères de la matrice. Il les nomme aussi *veines cécales* ou aveugles, à cause qu'elles se retirent & se referment, lorsque le sang ne les distend plus, au point qu'on ne peut les appercevoir que dans le tems des règles, & souvent même que sur la fin de la grossesse ou peu de tems après l'accouchement. Ces appendices paroissent avoir déja été apperçus par plusieurs anatomistes & dans différens tems; mais ils les ont désignés sous des noms différens. Hippocrate avoit parlé de cotylédons ou orifices de veines saillans dans la matrice, & ce sentiment a été adopté, & sans doute avec fondement, par Galien & beaucoup de médecins anciens & modernes. Plusieurs d'entr'eux ont comparé ces cotylédons, à ces protubérances ou boutons que forment les vaisseaux hémorrhoïdaux à la surface interne de l'intestin rectum.

D'autres médecins, à la tête desquels on compte les célèbres Ruisch & Winslow, les ont décrits sous les noms de poils & de substance velue. Ce dernier anatomiste dit dans son *exposition anatomique du corps humain*, édition in-4to, page 574. " que la tunique in-

dans ſa cavité, lorſque les vaiſſeaux dont ils ſont l'aboutiſſant, ſont extrêmement gonflés par le ſang, & qui, preſſés par la colonne de ce fluide, ſe dilatent, s'alongent en forme de trompes, & s'ouvrent enfin pour lui livrer paſſage par la matrice, & former ainſi le flux menſtruel.

§. 66. Semblables en ce point aux trompes des limaçons, les veines cécales ſont douées de la faculté de ſe reſſerrer, de ſe froncer & de ſe retirer, lorſque le ſang ne les force plus à s'étendre & à ſe dilater. Nous verrons plus loin, que ces orifices des vaiſſeaux ſanguins utérins jouent un très-grand rôle dans les fonc-

---

„ terne de la matrice eſt quelquefois garnie de poils „ très-fins, & comme veloutée, dans les femmes qui „ ſont mortes dans le tems de leurs règles, & que ces „ poils ſont alors fort rouges & pleins de ſang.

Mr. Aſtruc, qui les a obſervés dans la matrice d'une femme morte au neuviéme mois de ſa groſſeſſe, les a vus beaucoup plus gros & plus longs; ils étoient, dit-il, *longs chacun de deux ou trois lignes, & quelques-uns auſſi gros qu'une plume à écrire médiocre.*

Enfin des anatomiſtes d'une troiſiéme claſſe qui ont cherché à découvrir la véritable ſtructure des vaiſſeaux qui verſent les règles, & du nombre deſquels eſt l'illuſtre Morgagni, aſſûrent n'avoir jamais pu découvrir dans la matrice que des trous de figure ronde ou ovales, dont ils ont vu ſuinter le ſang des règles & celui des lochies rouges. Mais il eſt vraiſemblable que ces derniers obſervateurs ont fait leurs recherches ſur des femmes, chez leſquelles ces appendices s'étoient déja retirés.

tions

tions particulières de la femme, & que leurs vices nuisent de plusieurs manières à la génération.

§. 67. Les vaisseaux limphatiques de la matrice, qui jusqu'alors n'ont admis qu'une lymphe très-fine, telle qu'il la falloit pour la seule nutrition de ce viscère, acquérant aussi à cette époque un plus grand diamètre, reçoivent & admettent une lymphe plus épaisse & qui tient de la nature du lait. Ces vaisseaux communiquent aussi avec la cavité de la matrice, & y versent, dans de certains tems, la lymphe laiteuse par des pores ou trous qui s'ouvrent à sa surface interne. C'est vraisemblablement par cette voie, que la matière des fleurs blanches parvient & découle dans ce viscère.

Section II.

Usage du sang menstruel & de la lymphe utérine.

§. 68. Ce sang que les femmes évacuent tous les mois, n'est inutile que par le défaut d'emploi : c'est une source de nourriture que la nature a ménagée pour l'enfant qui doit naître & se développer dans leur sein. Les appendices que nous avons vu qui versent ce fluide dans la matrice, servent aussi à le transmettre au fœtus, en s'implantant en manière de racines dans la substance pulpeuse du placenta, dans lequel elles le déposent, pour être ensuite conduit à sa destination par le cordon

ombilical, qui eſt compoſé de vaiſſeaux propres pour cela, & qui, comme on ſait, vont ſe perdre dans le bas-ventre du fœtus.

§. 69. La lymphe laiteuſe utérine a pluſieurs uſages très-importans. Elle ſert de première & principale nourriture au fœtus pendant la groſſeſſe, & c'eſt elle, qui en montant au ſein, compoſe principalement le lait qui doit ſervir d'aliment au nouveau né.

SECTION III.

Mécaniſme & cauſes du flux menſtruel.

§. 70. Preſque toutes les femmes ſont ſujettes à un écoulement ſanguin par la matrice, dont l'ordre ordinairement réglé pour la quantité, la durée & la fréquence des retours, a de tous tems fait l'objet des recherches des plus grands médecins. La deſtination du ſang menſtruel eſt connue depuis longtems; mais l'on n'eſt pas encore bien d'accord ſur les cauſes prochaines de ſon évacuation, & l'on n'en a point encore pu découvrir la vraie cauſe éloignée. Je vais rappeller brièvement ce qui a été dit ou imaginé ſur cette matière.

§. 71. La plus ancienne hypothèſe qui ait été imaginée pour expliquer le flux menſtruel, eſt celle qui en attribuoit la cauſe aux phaſes de la lune. On compte Eraſiſtrate parmi ſes ſectateurs anciens, & parmi les modernes Méad, qui y a même encore fait intervenir l'influence du ſoleil.

§. 72. Lorſque la chymie commença à fleurir, on répudia l'ancien ſyſtême comme inſuffiſant, & on en fit honneur aux fermens alkalins & acides, qu'on ſuppoſoit gratuitement être cachés dans la femme. Les plus habiles médecins de ces tems-là, adoptèrent ce ſentiment, & il compte au nombre de ſes partiſans, Vieuſſens, Diemerbrœck, De Graff, Verheyn, Hoffmann.

§. 73. L'inſuffiſance des fermens & des principes chymiques pour réſoudre les phénomènes de l'économie animale, fit, qu'on leur ubſtitua enſuite la mécanique, & en appliquant ſes loix au corps humain, on tâcha d'y ſſujettir & d'expliquer par leur ſecours, toues ſes fonctions. La menſtruation fut donc de e nombre, & pour en rendre raiſon, on eut ecours à une pléthore générale (*), ou augnentation de la maſſe du ſang, qui, ne pouant plus être tout contenu dans ſes vaiſſeaux, herche à s'échapper ſuivant les loix de l'équibre des fluides, par l'endroit où il trouve le oins de réſiſtance. Les plus grands médecins

(*) La théorie de la pléthore avoit déja été adoptée r Galien; mais les ſentimens des influences de la ne & des fermens chymiques prévalurent pendant ngtems ſur elle. Ce fut Mr. Freind, médecin anglais, i la fit revivre au commencement de ce ſiécle. Elle t un grand nombre de partiſans illuſtres, comme enutres, Pitcarn, Bohn, Keil, Boërhaave, Simpſon, zgerald, Gorter, Lefèvre, Senac, Cyprianus, Duney, Stahl & tous les Stahliens.

qui embrassèrent ce système, trouvèrent dans la matrice toutes les conditions propres à le favoriser; savoir des vaisseaux utérins plus lâches & plus dilatés que ceux du reste du corps; leur distribution labyrinthique & tortueuse; le défaut de valvules dans les veines qui rapportent le sang de l'uterus au cœur; enfin une chaleur supérieure dans ce viscère, & une pression perpendiculaire de la colonne du sang sur ces vaisseaux. Voici comment l'illustre Boërhaave explique l'établissement & les symptomes du flux menstruel par le secours de la pléthore. " Aussi-tôt, dit-il, qu'une fille saine est
» parvenue au terme de sa croissance, elle
» commence à faire une plus grande quantité
» de bonnes humeurs qu'il n'en faut pour sou-
» tenir le corps, réparer les pertes; ainsi, n'en
» employant plus à croître, ses vaisseaux se
» rempliront davantage, sur-tout ceux de la
» matrice & des mamelles, qui sont les moins
» pressés, & qui par conséquent se dilateront
» plus que les autres; d'où il s'en suit que les
» vaisseaux qui se déchargent de leur humeur
» dans la cavité de l'uterus, à force de se rem-
» plir, se distendront; ce qui cause un senti-
» ment de douleur, de chaleur & de pesan-
» teur aux lombes, au pubis & aux aines avec
» une petite fièvre. De-là aussi les petits vais-
» seaux de la matrice se dilatent, jusqu'au
» point de distiler du sang même dans sa ca-
» vité; son orifice lubrifié se relâche & laisse
» sortir le sang; sa quantité étant ensuite di-
» minuée, les petits vaisseaux sont moins

„ preſſés, ſe contractent davantage, retiennent le ſang, ne laiſſent couler que la partie la plus fluide ou la ſéroſité, & enfin la lymphe ordinaire. Comme il ſe refait enſuite plus d'humeurs, il s'en dépoſe plus aiſément dans les vaiſſeaux qui ont été une fois dilatés. Voilà, ajoute ce grand homme, la cauſe des périodes du flux menſtruel, qui ſont différentes ſuivant les différens ſujets. „

§. 74. Cette théorie eſt ſpécieuſe au premier coup-d'œil; mais un examen un peu attentif montre que ce n'eſt encore qu'une hypothèſe. La pléthore univerſelle doit être ſans doute une condition d'une bonne menſtruation; car ſans elle, toutes les femmes réglées tomberoient dans les maladies qui ſont la ſuite de l'épuiſement du ſang: mais le grand nombre de femmes qui ſont plûtôt épuiſées que pléthoriques, & qui ne laiſſent pas que d'avoir des règles abondantes, prouve évidemment que la pléthore générale n'eſt pas une cauſe eſſentielle de cette évacuation périodique. Les phyſiologiſtes modernes ont ſenti cet inconvénient du ſyſtême des pléthoriciens, & quelques-uns d'entr'eux ont eu recours à d'autres moyens pour lever cette difficulté. Mr. Aſtruc, dont j'ai déja parlé plus haut, admet outre la pléthore générale & celle des vaiſſeaux de la matrice, une ſtructure & une diſtribution particulière des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques de ce viſcère; & par ce moyen parvient à expliquer d'une manière très-ingénieuſe, non ſeulement les phénomènes de la

menſtruation, mais encore ceux de la groſſeſſe, des ſuites des couches, & généralement tous les accidens particuliers au ſexe.

§. 75. Il reſte cependant un point dont la théorie de Mr. Aſtruc ne rend pas raiſon d'une manière ſatisfaiſante, ſavoir, la cauſe déterminante de l'établiſſement du flux menſtruel, ou, ce qui eſt la même choſe, des développemens & des changemens qui s'opèrent dans les filles, & ſur-tout dans la matrice, à l'âge de puberté. Mr. Emet, ſavant médecin anglais, qui donna, il y a une vingtaine d'années, une nouvelle théorie de la menſtruation, attribue principalement ſon apparition à une cauſe qui paroît aſſez plauſible, ſavoir les appétits amoureux, qu'on ſait effectivement qui commencent à ſe faire ſentir quelque tems avant l'époque de la puberté. Mr. Emet penſe, que la ſenſation excitée dans l'uterus, détermine le ſang à y couler par les artères; & comme ſon retour par les veines eſt plus difficile, il doit en réſulter une pléthore locale & par conſéquent la dilatation des vaiſſeaux utérins. Il eſt en effet aſſez vraiſemblable, que cette cauſe contribue à l'effet dont nous parlons; car on obſerve généralement, que l'aiguillon de l'amour ſe fait ſentir de meilleure heure chez les jeunes perſonnes en qui les règles ſont hâtives, & agit plus vivement chez les femmes délicates, qui ont ordinairement une menſtruation abondante, & des nerfs très-ſenſibles. Au reſte, quoi qu'il en ſoit de cette controverſe, cela ne change pas

grand chose à ce qui est relatif à la pratique. C'est toujours le degré de dilatation des vaisseaux utérins, & sur-tout de leurs orifices, qui paroît déterminer essentiellement la quantité de la menstruation ; & c'est principalement de l'état des forces de ces vaisseaux & de leur degré d'irritabilité, que dépend l'ordre de cette évacuation & sa régularité. La raison du période menstruel, dit Mr. de la Métrie, dépend de la proportion des forces expansives aux forces résistantes, comme la période marquée d'une montre, dépend de la raison du poids ou du ressort, à la résistance des roues qui doivent tourner. Ainsi, que les femmes phtisiques soient réglées, il n'y a rien de si étonnant ; il suffit pour cela que la résistance des vaisseaux utérins soit plus foible que l'action du sang.

SECTION IV.

Bon ordre du flux menstruel. Il est important de s'en assûrer, avant que de marier les filles.

§. 76. L'ordre de la menstruation relativement au but de cet ouvrage, doit être envisagé sous deux points de vue principaux : savoir, l'âge où elle doit s'établir, & la quantité de sang qui doit s'écouler dans des espaces de tems déterminés & égaux.

§. 77. Pour être dans l'ordre naturel, le flux menstruel ne doit commencer qu'après tous les autres développemens physiques de

la femme. C'eſt lui qui doit lui procurer la faculté de créer ; il faut donc qu'elle ait premièrement elle-même toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible. Il tend à l'épuiſer ; ainſi il eſt néceſſaire qu'elle poſſède une proviſion de principes de forces pour la ſoutenir.

§. 78. Il y a une erreur trop générale, qui a cauſé le malheur de beaucoup de jeunes femmes, & l'extinction de plus d'une famille ; c'eſt de regarder le flux menſtruel comme une preuve de l'aptitude des filles au mariage, & en conſéquence de le faire ſervir à fixer l'époque de leur établiſſement. Ce qui a pu, peut-être, donner lieu à cette croyance, c'eſt que l'on confond ordinairement la nubilité avec la fécondité.

§. 79. La fécondité n'eſt que la faculté d'engendrer. Elle eſt commune aux deux ſexes, au lieu que la nubilité eſt plus particulière à la femme, & comprend avec la faculté de concevoir, toutes celles qui la rendent propre à completter ſes devoirs de mère, juſqu'au terme preſcrit par la nature.

§. 80. L'établiſſement des règles n'eſt, le plus communément, qu'une indice que l'uterus a acquis le développement néceſſaire pour les fonctions qui le concernent particulièrement dans la génération. Ce développement ſuffit ſouvent ſeul pour rendre la femme féconde ; mais la nubilité exige en outre le concours de toutes les fonctions animales, & nous verrons que les développemens de l'uterus, précèdent ſouvent la perfection des fonctions les plus importantes.

§. 81. Si la fécondité suffisoit seule pour assûrer une bonne génération, il y auroit des filles qui pourroient remplir les fonctions de mère à l'âge de dix-huit ans, & même beaucoup plus tôt. Rien de plus précoce pour la fécondité & les règles, que les climats chauds, dit Mr. de la Métrie. Il y a des pays où les femmes font des enfans à dix ans & même à huit. Mandelshof a vu une fille aux Indes, qui avoit de la gorge à deux ans, fut réglée à trois & accoucha à cinq. L'âge de l'époque des règles est souvent encore beaucoup plus prématuré. Mr. Vanswieten les a vues se déclarer dès le premier mois de la vie, & on lit dans les *mémoires de l'académie des sciences*, année 1708, qu'une petite fille commença à les avoir huit jours après sa naissance.

En Languedoc, le flux menstruel se montre un an plus tôt qu'à Paris. Mais on sait que les femmes qui habitent les pays chauds, sont généralement plus délicates que celles des pays froids, & sont par conséquent moins propres à faire & à élever des enfans robustes, & n'en font pas longtems. La même différence s'observe dans tous les pays, mais dans des degrés proportionnels. Personne n'ignore que la menstruation s'établit généralement beaucoup plus tôt chez les femmes délicates du monde & des villes, que chez les robustes campagnardes & les autres femmes de travail. "L'on „ voit souvent à la campagne, dit Mr. Tissot, „ des filles de dix-huit & de vingt ans, qui ne „ sont pas encore réglées, & il y a des raisons

„ naturelles qui leur ſont particulières. Il n'en
„ n'eſt pas de même chez les perſonnes de la
„ ville, & qui y mènent la vie de la ville; les
„ règles y paroiſſent beaucoup plus vîte
„ qu'aux champs, quelquefois même beau-
„ coup trop tôt; parce que les règles hâtives
„ contribuent ſouvent à les affoiblir pour
„ toute leur vie, & à jetter chez elles le germe
„ de toutes les maladies de langueur, qui
„ peuvent dépendre de ce que les fibres reſ-
„ tant trop lâches, les vaiſſeaux n'acquièrent
„ jamais la force qu'ils devroient avoir, &
„ par-là même, aucune fonction ne parvient
„ jamais à ſe faire parfaitement bien.

§. 82. Tout le contraire de ce que nous venons de voir, s'obſerve chez les femmes robuſtes, qui jouiſſent auſſi d'une meilleure ſanté, vivent plus longtems, & font un plus grand nombre d'enfans vigoureux & ſains. La plûpart des voyageurs rapportent que les femmes ſauvages, & celles même de quelques peuples civiliſés, n'ont point d'évacuation menſtruelle, ou du moins en ont très-peu. Mais, ſans chercher des exemples dans des contrées ſi éloignées, il y a en Europe des femmes qu'on nomme *Viragines* ou *hommaſſes*, que les obſervateurs aſſûrent n'avoir jamais de règles, ſans que leur ſanté en ſoit altérée, & qui ne laiſſent pas que de concevoir & de devenir mères (*). Il eſt vrai que ces exemples ſont

(*) Il arrive quelquefois, dit Mr. de Buffon, que la conception dévance les ſignes de la puberté. Il y a

rares; mais ce n'eſt pas une raiſon pour les révoquer en doute. Cette rareté ne prouveroit-elle pas ſeulement, que le nombre des femmes qui ſont encore dans l'ordre naturel, eſt très-petit parmi nous ? L'exemple des femelles d'animaux qui n'ont pas de flux menſtruel, prouve encore en faveur de cette opinion, puiſqu'elles ſont beaucoup moins ſujettes que les femmes aux avortemens, ſur-tout de ceux qui dépendent de cauſes intérieures, & que leurs portées ſont ordinairement plus heureuſes que les groſſeſſes des femmes. Le défaut de menſtrues dans les bêtes, vient de la même cauſe que chez les femmes robuſtes, ſavoir de la force des vaiſſeaux de l'uterus, qui réſiſtant davantage à l'effort que le ſang fait ſur eux, ne ſe laiſſent pas trop dilater par lui, & n'en admettent que la quantité néceſſaire pour la deſtination naturelle de ce viſcère ; quantité qui

---

beaucoup de femmes qui ſont devenues mères, avant que d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement naturel à leur ſexe. Il y en a même quelques-unes, qui ſans être jamais ſujettes à cet écoulement périodique, ne laiſſent pas d'engendrer. Ceci prouve bien clairement, ajoute-t-il, que le ſang des menſtrues n'eſt qu'une matière acceſſoire à la génération, & qu'elle peut être ſuppléée. Fabrice de Hilden parle d'une femme de quarante ans, qui n'avoit jamais été réglée ni avant ni après ſon mariage, & qui avoit cependant eu ſept enfans qui tous ont joui de la meilleure ſanté. Rondelet fait auſſi l'hiſtoire d'une femme, qui ſans avoir non plus jamais été réglée, fût mère de douze enfans. Joubert en cite une qui en eût dix-huit.

excède si fort chez les femmes délicates, que les vaisseaux utérins deviennent presqu'entièrement passifs à l'égard du sang qui les dilate, au point d'y former des sinus ou cavités très-grandes, dans lesquelles le sang croupit & dégénère lorsqu'il n'est pas évacué. Cela est démontré, dit Mr. de la Métrie, par la comparaison de la matrice féminine qui est spongieuse, avec l'uterus musculeux & fibreux des autres femelles, qui n'ont aussi rien de sinueux dans la même partie, & par la nature des orifices utérins qui regorgent de lymphe laiteuse, sans aucun mélange de sang; de-sorte que le placenta se détache de l'uterus des bêtes sans verser de sang, comme il le fait chez les femmes.

§. 83. Généralement, l'évacuation menstruelle ne s'établit jamais chez les femmes bien constituées à tous égards, & dans les pays tempérés, avant la quinziéme ou la seiziéme année; âge, où ces filles ont pris non seulement toute leur croissance, mais encore où elles ont acquis cette augmentation de vigueur qui décide & constitue l'adolescence, & qui est aussi une condition essentielle de la nubilité. Les règles dans ce cas sont à la fois le signe de la fécondité & de la nubilité, puisqu'outre qu'elles annoncent que la matrice a acquis les développemens nécessaires pour les opérations de la grossesse, auxquelles elle est destinée, l'âge, la force & l'état de santé de ces filles, indiquent encore qu'elles sont douées de toutes les conditions nécessaires pour ac-

complir toutes les fonctions de mère. Enfin, l'on peut envisager le flux menstruel dans ce cas, comme un excédant ou sur-abondance de matériaux génératifs & nutritifs, que la nature, en mère sage & prévoyante, dépose dans la matrice pour l'entretien du nouvel individu qui doit s'y former, croître & y habiter pendant un terme de tems assez long; excédant, dont l'évacuation est nécessaire, parce qu'il surchargeroit & incommoderoit l'organe que la nature a choisi pour en faire le dépôt.

§. 84. Les règles hâtives sont donc fort loin de pouvoir être toujours envisagées comme le signe de l'habilité des filles au mariage, & elles doivent l'être d'autant moins, qu'elles existent presque toujours, non seulement chez les femmes délicates, mais même souvent chez les valétudinaires, & qu'on doit plûtôt les regarder dans ce cas, comme une maladie propre à achever de détruire dans ces femmes le peu de facultés productrices qui pourroient leur rester encore, qu'à leur en communiquer.

§. 85. En général, les grossesses prématurées ne sont pas dans l'ordre naturel; elles ressemblent, dit Mr. Raulin, aux fruits précoces qui n'ont jamais la perfection dont ils sont susceptibles, & l'arbre est souvent la victime de sa précocité. Les Juifs Polonois, qui sont dans l'usage de se marier très-jeunes, sont pour la plûpart pâles, foibles, lâches; il y en a grand nombre qui sont maladifs: l'épilepsie est surtout fort commune parmi eux; peu parviennent à un âge fort avancé, & presque tous pa-

roissent vieux de bonne heure. Ces femmes de l'Inde qui accouchent à cinq ans, sont vieilles à huit, & périssent peu de tems après, & il est rare que les femmes de l'Asie qui sont réglées à neuf ans en vivent plus de trente. La raison de ce phénomène est, selon Mr. de la Métrie, que les mois coulans avant que le corps ait acquis toute sa croissance, & ce terme ne pouvant arriver que lorsque la résistance des vaisseaux s'augmentant continuellement, est devenue égale à la force du cœur, il faut que les règles & la vie même, se détruisent plus tôt dans les femmes précoces que dans les femmes tardives.

§. 86. C'est ici où l'on découvre l'absurdité & le danger d'un préjugé assez généralement répandu, qui est, de regarder l'établissement du flux menstruel comme une crise propre à guérir la plûpart des maladies de l'enfance, même celles qui dépendent d'un principe de langueur & d'épuisement. Combien de fois même, n'a-t-on pas attribué de pareilles maladies au retard de la menstruation, & forcé en conséquence cette évacuation à s'établir, au grand détriment de ces victimes de l'impéritie.

§. 87. Tout ce que nous venons de dire au sujet de l'époque de l'établissement des règles, doit aussi s'appliquer à leur quantité. Elle varie dans les différentes classes de femmes, & même dans chaque femme, pour l'abondance, pour la durée & pour la fréquence des retours.

§. 88. Si la quantité du flux menſtruel, pouvoit être priſe pour la meſure de l'aptitude à une bonne génération, les femmes débiles & délicates y ſeroient les plus propres, & au contraire les plus robuſtes le ſeroient le moins; mais cette idée eſt contraire à l'obſervation journalière & répugne même à la raiſon. Les payſannes, & généralement toutes les femmes durcies par le travail, ſont très-peu & ſouvent point du tout réglées. L'on en voit beaucoup en qui chaque écoulement dure à peine un jour, & qui ne perdent pas même une once de ſang.

§. 89. Au ſurplus, un grand nombre de cauſes différentes concourent à faire varier le flux menſtruel. Les règles s'augmentent & avancent par la chaleur du climat & ſont diminuées & retardées par le froid. Nous avons déja vu que les femmes des pays méridionnaux ſont réglées de très-bonne heure & abondamment, & l'on ſait que les femmes du nord ſont généralement réglées plus tard, plus rarement & avec moins d'abondance; les Laponnes le ſont très-peu ſelon M. de Linné: il en a vues qui ne l'étoient qu'en été & point du tout en hiver. Les Grœnlandoiſes ne le ſont point du tout; & la raiſon de cela eſt que le froid qui durcit tout, reſſerre leurs vaiſſeaux utérins. Les règles obſervent un ordre moyen entre ces extrêmes dans les pays tempérés. A Paris, ſelon M. Aſtruc, elles paroiſſent ordinairement vers la quatorziéme ou la quinziéme année, & leur quantité s'étend de huit

à quatorze onces : en Suiſſe elles ſuivent à-peu-près le même ordre ſelon M. Tiſſot, & comme j'ai auſſi eu ſouvent occaſion de l'obſerver. En Hollande leur époque varie entre quatorze & vingt-ſix ans, & leur quantité eſt d'environ ſix onces ſuivant M. De la Métrie. ſur les hautes montagnes les filles ſont réglées plus tard ; c'eſt un effet naturel de la plus grande fraicheur & de l'élaſticité de l'air.

§. 90. Le genre de vie apporte auſſi de très-grandes variétés à l'évacuation périodique des femmes, quoique dans le même climat. Une chère ſucculente & une vie molle & oiſive, (deux cauſes qui accumulent une grande quantité d'humeurs & de ſang dans le corps), doivent naturellement entrainer après elles une menſtruation plus abondante. Les femmes ſédentaires, & qui ſont bonne chère, ſont ſouvent réglées deux fois par mois, & ces deux périodes ſont bien plus longs que celui des autres femmes. On en a vues chez leſquelles chacun duroit plus de huit jours. Au reſte, cette abondance eſt en quelque ſorte un mal néceſſaire, puiſque le corps ſe décharge par-là d'une ſurabondance de ſucs qui ne pourroient que troubler les fonctions, comme le prouve le nombre d'accidens qui arrivent aux femmes, chez leſquelles cette évacuation devenue indiſpenſable, vient à ſe ſupprimer. Le trop fréquent uſage des plaiſirs de l'amour, concourt encore pour beaucoup à augmenter cette évacuation, & ſur-tout à en hâter les retours. On ſait qu'on Perſe les femmes luxurieuſes ont

ce

ce flux deux, & même jufqu'à trois fois par mois.

§. 91. Il réfulte de tout ce que nous venons de dire, qu'il eft impoffible d'affigner des bornes générales au flux menftruel, & de le reftreindre à un ordre déterminé. Cette opération ne peut être uniforme, & ce feroit au médecin feul à déterminer fa marche naturelle dans chaque individu particulier du pays où il exerce fa profeffion. Mais on peut foupçonner avec affez de raifon, que cette évacuation eft le plus généralement trop abondante. Je fuis même très-porté à croire avec Mr. Aftruc, que les règles, telles qu'on les obferve le plus généralement aujourd'hui, ne font pas d'inftitution primitive, & que l'ordre qu'elles fuivent chez la plûpart des femmes, n'eft naturel & néceffaire que pour elles feules.

Simfon penfe que les règles ne font pas néceffaires, quand leurs vaiffeaux & leurs filtres font plus petits qu'il ne faut pour les laiffer couler.

L'auteur d'un excellent ouvrage (*) moderne va plus loin encore: il penfe (& cela eft très-probable) que l'abondance du fang menftruel empêche fouvent la conception, vû qu'il eft des femmes qui ne conçoivent pas, à moins qu'elles ne foient approchées immédiatement après la ceffation de leurs règles.

(*) *De l'homme & de la femme confidérés phyfiquement dans l'état du mariage*, par Mr. De Lignac.

On ſait qu'en général c'eſt l'époque la plus favorable; & je ne crois pas trop avancer, en ajoutant, que la conception qui ſuit l'écoulement des menſtrues, eſt plus ſûre que celle qui le précède: car indépendamment de la difficulté que les particules prolifiques de l'homme ont à parvenir dans ce dernier cas juſqu'au germe de la femme, il eſt facile de concevoir que ce germe qui eſt ſi petit & ſi foible, doit ſouvent être entraîné & expulſé au dehors avec le ſang de l'époque la plus prochaine des règles.

Nous verrons de plus dans la ſuite de cet ouvrage, que le ſang menſtruel eſt inutile, ſouvent même nuiſible au fœtus pendant les premiers tems de ſon exiſtence, & que la quantité de ce ſang, telle qu'on l'obſerve chez un très-grand nombre de femmes, ne lui eſt vraiſemblablement néceſſaire dans aucun âge de la groſſeſſe.

ARTICLE II.

De la groſſeſſe & de ſes ſuites.

§. 92. C'eſt particulièrement dans la groſſeſſe, qu'on apperçoit l'importance d'une bonne conſtitution de l'uterus: la menſtruation ne doit ètre proprement conſidérée, que comme une préparation de ce viſcère aux fonctions les plus importantes de la génération. Ainſi dans une matrice débile, ces développemens ſe feront mal, & outre l'obſta-

cle originel à une bonne génération, il en naîtra encore plusieurs de particuliers.

Nous venons de nous entretenir de ces causes de mauvaises grossesses: il est question maintenant d'en faire l'application.

SECTION I.

Idée des opérations de la grossesse.

§. 93. Je pourrois dabord m'étendre en longs raisonnemens sur l'importance de la bonne constitution de la mère, par rapport à la part qu'elle fournit dans la conception; je pourrois raisonnablement insinuer que beaucoup de femmes délicates sont peut-être stériles, ou par le défaut de matières productives, ou parce que ces matières principes, si je puis m'exprimer ainsi, n'ont chez elles ni l'activité ni les qualités convenables pour être mises en action: mais ce sujet est trop obscure, & tout ce qu'on en peut dire, est trop vague. D'ailleurs, c'est moins le défaut de multiplication, que celui de conservation, qui est la cause de la dépopulation, sur-tout dans les villes. Toute foible que soit la fécondité chez les femmes du monde, elle est peut-être encore trop grande relativement à leurs facultés corporelles. Au surplus, si la conception décide beaucoup du sort futur du nouvel individu, il n'est personne qui ne comprenne facilement que dans ce cas, les principes de l'embrion doivent participer aux qualités de cette source de leur origine,

à proportion de ce qu'elle y contribue. Or cette première cause de la dégénération de l'espèce humaine, doit sans doute être bien considérable, s'il est vrai que la femme contienne avec l'œuf, les premiers rudimens ou le germe de l'embrion.

§. 94. Les premiers développemens de l'homme, sont un mystère presqu'aussi impénétrable qu'admirable. Voici un résumé de ce qu'on a observé le plus communément à cet égard(*). Quelques jours après la conception, on trouve ordinairement dans la cavité de l'uterus une petite vessie membraneuse de figure ovoïde, qui est remplie d'une liqueur lympide, au milieu de laquelle nage un petit flocon d'une matière plus opaque, de nature glaireuse & comme fibreuse; c'est ce nébucule qui est le germe ou la trâme du nouvel individu. Les principes de tous ses membres & de tous ses organes sont contenus dans cette masse; toutes ces parties sont déja animées & vivifiées; il ne leur reste qu'à se développer.

§. 95. Insensiblement ce germe glaireux acquiert plus de consistance. Il devient dabord à-peu-près semblable à de la colle, ou gelée épaissie & entremêlée de parties fibreuses très-déliées. Ces fibres croissent en suite; & à mesure qu'elles augmentent en densité, la transparence du tout diminue.

§. 96. Ce tout, qui jusqu'alors n'a paru qu'une masse informe, commence à prendre

(*) Voy. entr'autres, *de la Conservation des Enfans*, par M. Raulin.

la figure du corps qui doit en résulter. On en voit peu-à-peu végéter & sortir six petites éminences qui s'élèvent à sa surface en forme d'excroissances, & qui sont le commencement de la tête, des bras, des jambes, & du cordon ombilical. Ces excroissances n'ont dabord que la grandeur & la forme de petits mammelons ou verrues, ensuite elles s'alongent, & l'on en voit successivement sortir & se former, le nez, les yeux & les doigts. Le cordon ombilical se développe aussi, & croît beaucoup en longueur.

§. 97. Sept jours après la conception, on commence à appercevoir les premiers principes de la tête qui est désignée par une vésicule.

§. 98. Au bout de quinze jours, on distingue mieux la tête, & l'on y reconnoît les traits les plus apparens du visage; le nez est déja saillant, la bouche est marquée par une ligne transversale, on voit deux petits points noirs à la place des yeux, deux trous à celle des oreilles, & l'on apperçoit aux deux côtés de la partie supérieure & inférieure du tronc, deux petites protubérances qui sont les prémices des bras & des jambes. Ces premières ébauches des extrémités, restent quelquefois en arrière, & la nature s'arrête dans son travail. Alors c'est un enfant sans bras & sans jambes.

§. 99. A trois semaines, le fœtus a acquis la consistance d'un cartilage. Les bras & les mains, les jambes & les pieds se distinguent. On commence à découvrir quelques principes d'ossification. La tête paroît comme une

vessie enflée par des vents. On distingue les principes de plusieurs autres parties prêtes à se former, comme les côtes, le cœur, les poumons, & différentes parties du bas-ventre.

§. 100. Enfin à un mois, la figure humaine est décidée. Le fœtus a environ un pouce de longueur; toutes les parties de la face sont déja reconnoissables; le corps est dessiné; les hanches & le ventre sont élevés; les membres sont formés; les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres; les viscères sont marqués par des fibres pelotonnées; & le cordon ombilical a acquis beaucoup de longueur.

§. 101. Deux mois après la conception, le fœtus a deux pouces & un quart de longueur; à trois mois, il en a trois & demi; & à quatre mois & demi, cinq. Alors tout son corps est si fort accru, qu'on en distingue toutes les parties, & même les ongles des doigts & des orteils. Il continue à croître, mais dans de moindres proportions, jusqu'au neuviéme mois, qu'il a ordinairement environ quatorze pouces de longueur.

§. 102. Jusqu'au deuxiéme mois, l'embrion ne s'est nourri que de la liqueur lymphatique dans laquelle il est plongé, de la même manière que le poulet vit du blanc de l'œuf, pendant tout le tems qu'il est dans sa coque; & l'on peut aussi envisager comme une vraie incubation, les premiers développemens du fœtus que nous venons de voir.

§. 103. Semblable en ce point aux bou-

chers & aux chaircuitiers, qu'on ſait qui s'engraiſſent ſouvent par le fréquent attouchement & par l'odeur continuelle de la viande, c'eſt par l'intus-ſuſception des pores de la ſurface de ſon corps, que l'embrion reçoit dabord la lymphe qui lui ſert de nourriture. Il paroît cependant vraiſemblable, qu'elle lui eſt plus particulièrement tranſmiſe par le cordon ombilical qui eſt très-poreux, & dont l'extrémité eſt l'aboutiſſant de pluſieurs vaiſſeaux dont je parlerai bientôt, & qui communiquent immédiatement avec les vaiſſeaux commençans du bas-ventre du fœtus à travers le nombril, comme chacun le ſait. On peut comparer la nutrition du fœtus pendant le premier mois, à celle des bulbes ou oignons à fleurs qui végètent dans l'eau. Les premiers développemens du fœtus ne ſont guère autre choſe qu'une végétation; ſon cordon ombilical eſt une racine en tout ſemblable, pour ſes uſages, à celles de ces oignons. Laiſſons pour un moment le fœtus, & jettons un coup-d'œil ſur la veſſie qui l'enveloppe.

§. 104. L'œuf humain eſt formé principalement de deux membranes appliquées l'une contre l'autre. L'extérieure ſe nomme *chorion* & l'intérieure *amnios*. Dans le commencemens de la groſſeſſe, l'œuf reſſemble un peu, pour la grandeur & la figure, à un raiſin de moyenne groſſeur & un peu alongé. Sa ſurface extérieure eſt garnie d'un duvet ou velouté extrêmement fin. Les eſpèces de poils qui le compoſent, ſont autant de petites trompes

pes ou radicules qui ſont l'aboutiſſant d'une infinité de petits vaiſſeaux lymphatiques qui rampent entre ſes membranes, & dans leur propre épaiſſeur. Ces vaiſſeaux communiquent auſſi à la ſurface interne de l'œuf, mais ſeulement par des pores extrêmement fins, à travers leſquels coule leur lymphe, qui eſt celle dans laquelle l'enfant nage.

§. 105. Cet œuf eſt iſolé dans la matrice pendant le premier mois de la groſſeſſe, il eſt même balottant pendant les premiers jours: mais à meſure que l'embrion végète, croît & abſorde la lymphe contenue dans l'œuf, les petites trompes ou le velouté de la ſurface externe du chorion, abſorbent de leur côté la lymphe laiteuſe, qui découle dans la matrice à travers les pores utérins dont nous avons parlé. Par ce moyen auſſi ſimple qu'admirable, la lymphe de l'œuf n'eſt pas épuiſée par l'embrion, mais elle augmente au contraire chaque jour de quantité & de conſiſtance, à meſure que le fœtus a beſoin d'une nourriture plus conſidérable & plus ſucculente; & c'eſt par cette double opération, que l'enfant & les membranes augmentent de concert, & que la matrice eſt chaque jour plus dilatée.

§. 106. Nous avons laiſſé l'embrion nageant dans l'œuf avec ſon cordon ombilical, qui fait à ſon égard l'office d'une racine bulbeuſe. La liqueur filtrée dans l'amnios à travers les membranes de l'œuf, eſt plus fine que celle que les radicules de l'œuf pompent dans la cavité de la matrice, parce que les vaiſſeaux & les

pores des membranes à travers lesquels cette lymphe passe, font à son égard la fonction de filtres. Cette préparation est nécessaire ; car on sent que l'embrion n'a besoin que d'une nourriture analogue à sa propre substance, & que des sucs d'une trop grande consistance ne sauroient convenir à la finesse & à la délicatesse de ses vaisseaux commençans.

§. 101. Mais lorsqu'il est devenu plus grand, & qu'il exige une lymphe plus nourrissante, l'extrémité flottante du cordon ombilical s'implante dans l'épaisseur des membranes, comme une racine dans la terre, & ses vaisseaux s'abouchent avec ceux de ces membranes, pour établir une communication directe entre l'œuf & le fœtus.

§. 108. Les radicules de la surface externe de l'œuf qui se trouvent vis-à-vis de l'insertion du cordon ombilical, ont aussi acquis un plus grand développement au second mois de la grossesse. Elles s'alongent considérablement vers le fond de la matrice, & bientôt elles s'insinuent dans les trous dont la membrane interne de ce viscère est percée, tandis que les appendices veineuses s'implantent dans leurs interstices, comme j'ai l'ai déja dit. Au moyen de ces nouvelles insertions, il s'établit une communication directe entre le fœtus & la mère. Les radicules du placenta reçoivent alors la lymphe utérine immédiatement des vaisseaux lymphatiques laiteux, avec lesquels ils sont abouchés, & les appendices veineuses commencent à verser le sang utérin dans les

cellules du placenta. Cette masse spongieuse augmente bientôt considérablement de volume par l'affluence de ces nouveaux sucs, & elle devient rouge & pulpeuse.

§. 109. L'augmentation de nourriture que cette seconde communication procure au fœtus, n'est pas dabord bien considérable, mais elle le devient tous les jours plus, à mesure que les vaisseaux du placenta acquièrent de la capacité. Peu-à-peu le sang les dilate, s'insinue dans ceux du cordon, & de-là dans ceux du fœtus. A cette époque, la communication de l'enfant avec la mère devient plus immédiate & plus intime, l'adhérence du placenta avec la matrice plus solide, & les développemens du fœtus font des progrès plus rapides.

SECTION II.

Conditions qu'exigent de la matrice les premières opérations de la grossesse.

§. 110. Des opérations aussi merveilleuses que les premiers développemens de l'embrion, doivent sans doute exiger beaucoup de conditions de la part des agens qui y coopèrent. C'est l'instant qui décide du sort de l'homme, qui détermine pour toujours sa bonne ou mauvaise constitution, qui pose les fondemens de sa santé & de sa vigueur, & fixe le terme de sa vie. Rien ne peut donc être indifférent dans les commencemens d'une organisation aussi délicate & aussi compliquée

que celle de l'homme, pendant les deux premiers mois de ſon exiſtence. Les matériaux deſtinés à le former, ſont encore ſi tendres, qu'ils ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions, & que les plus petites cauſes peuvent produire de grands effets ſur ſon organiſation commençante. Un rien peut altérer ſes foibles linéamens, empêcher leurs développemens, les affoiblir, en déranger l'ordre, en un mot, poſer les principes d'une mauvaiſe conſtitution, que l'éducation la plus prudemment dirigée, peut corriger en partie, mais preſque jamais réparer entièrement.

§. 111. C'eſt cette moleſſe originaire, qui donne occaſion à tous ces faux développement ou erreurs de nature, qu'on nomme monſtruoſités, & qu'on a coutume d'attribuer à des envies ou à d'autres affections de l'ame de la mère.

Il eſt bien difficile de concevoir comment s'opèrent ces effets ; mais il eſt certain du moins, que ſi des cauſes morales peuvent en produire de pareils ſur le phyſique du fœtus, ce doit plûtôt être dans le commencement de ſon exiſtence que dans tout autre tems de la groſſeſſe : c'eſt l'hiſtoire de la cire qui n'eſt plus ſuſceptible des mêmes impreſſions lorſqu'elle eſt durcie. Il y a même grande apparence, que c'eſt auſſi le tems où les vices de conſtitution, & ſur-tout ceux de conformation de la mère, peuvent le plus facilement ſe tranſmettre à l'enfant.

§. 112. Quoique la matrice ne paroiſſe pas

jouer encore un grand rôle pendant les premiers mois de la grossesse, elle ne laisse pas de remplir des fonctions très-importantes, & qui exigent des conditions très-essentielles de sa part. 1°. Elle fournit à l'embrion un asyle qui le met à couvert des chocs extérieurs, sans avoir ce degré de solidité qui seroit capable de s'opposer à son accroissement, de le froisser, de le mutiler, & de le faire périr. Ainsi une matrice trop petite, roide, dure, obstruée, skireuse, ou qui contiendroit quelque tumeur qui rempliroit ou diminueroit sa cavité, seroit très-défavorable & souvent même tout-à-fait inepte pour la génération. 2°. La matrice fournit encore, par le moyen des vaisseaux lymphatiques laiteux, cette rosée chaude qui pénètre l'œuf, le gonfle, & le nourrit avant que ses radicules se soient attachées à la matrice; or on sent facilement, quelles influences cette nourriture du fœtus doit avoir sur lui, si elle est d'une nature foible ou viciée.

§. 113. La lymphe utérine est trop foible, lorsqu'elle est préparée par des organes débiles, parce qu'elle manque alors des principes qui doivent la rendre propre à féconder, nourrir, animer & donner de l'activité au nouvel individu. Il arrive ordinairement dans ce cas, que le développement du germe ne se fait point, & que ses linéamens restent dans leur inertie originelle; c'est-ce qui constitue les conceptions manquées.

§. 114. Mais si ce germe entre en activité,

elle est si foible, que son développement ne s'opère que d'une manière imparfaite. La moindre cause le suspend, le dérange & en pervertit l'ordre; c'est le cas où il se forme au lieu d'embrion, des moles, des faux-germes ou des fœtus monstrueux, mal constitués & languissans.

§. 115. C'est chez les femmes débiles & valétudinaires qu'on observe le plus fréquemment ces sortes d'accidens; parce que leurs humeurs sont ordinairement dissoutes & très-pauvres de principes nûtritifs, & que leur lymphe nourricière, principalement la lymphe laiteuse utérine, est trop aqueuse, trop peu active, trop foible, en un mot, pour opérer les grands changemens que la nature exige d'elle. C'est l'histoire d'un champ maigre & épuisé, qui ne donne qu'un petit nombre d'épis chétifs & très-peu remplis de grain.

§. 116. Mais si la seule foiblesse de la lymphe laiteuse est capable de produire de si fâcheux effets sur l'embrion, que n'a-t-il pas à redouter des vices dont elle peut être infectée, soit dans sa source, comme lorsque le sang de la mère est infecté par le virus écrouelleux scorbutique, cancereux &c.; soit seulement par quelques vices locaux de la matrice, comme dans les ulcères de ce viscère, dans les fleurs blanches, &c? Ce cas-ci est l'histoire d'un terrein marécageux & de mauvaise nature, dans lequel les bonnes plantes ne réussissent jamais, qu'on ne l'ait desséché.

§. 117. La lymphe laiteuse utérine est le

produit d'une sécrétion. Elle exige donc des vaisseaux & des glandes de la matrice qui la préparent, les mêmes conditions que nous avons vu être si nécessaires aux autres organes sécrétoires du corps. Or on sent qu'elle ne sauroit être de bonne nature chez les femmes qui ont les fibres de la matrice délicates & foibles, & les vaisseaux & les glandes de ce viscère mal constitués. Mais outre ces causes locales, la lymphe qui est une liqueur émanée du sang, doit nécessairement participer aux qualités de ce fluide ; aussi remarque-t-on qu'elle est de mauvaise nature dans les femmes débiles & épuisées, chez lesquelles elle n'est presque qu'une sérosité insipide, sans force, & souvent même acrimonieuse, en un mot, plûtôt propre à affoiblir & achever d'énerver le peu d'activité de l'embrion, qu'à lui en donner une nouvelle.

§. 118. Les paysannes & les autres femmes robustes & saines qui ont leur matrice bien constituée, ont au contraire, & fournissent à l'embrion, une lymphe gélatineuse qui a cette activité douce d'où dépend absolument sa qualité nourricière. Elle se ressent de l'énergie de toutes les fonctions de ces femmes. Les premières opérations de la grossesse s'exécutent donc vigoureusement & dans l'ordre naturel ; aussi remarque-t-on que ces femmes sont les moins sujettes aux accidens du premier tems de la grossesse, dont nous venons de parler. Les fibres des vaisseaux de leur matrice ont la force requise, & par conséquent ce viscère est

peu ſujet à des maladies locales. Les fleurs blanches entr'autres, ſont auſſi rares chez les femmes de la campagne, qu'elles ſont communes chez les femmes du monde.

§. 119. Enfin, le bon état des vaiſſeaux procure encore un avantage très-conſidérable pendant les deux premiers mois de la groſſeſſe, en facilitant le repompement des ſucs qui ne ſont pas encore néceſſaires pour la nutrition, & qui, lorſqu'ils ne ſont pas employés, occaſionnent pluſieurs accidens dont je parlerai bientôt.

§. 120. L'on ſentira que cet excédant doit être très-conſidérable, ſi l'on compare l'état de l'embrion avec celui du fœtus, au terme de l'accouchement. Selon Mr. Raulin, le fœtus, ou la maſſe informe dont il doit ſe former, égale quelques jours après la conception le volume, à-peu-près, d'une groſſe ceriſe noire; & Mr. de Buffon obſerve dans ſon hiſtoire naturelle, que la grandeur de l'enfant né à terme, eſt de 20 à 21 pouces.

§. 121. Son poids, ſelon Mauriceau, célèbre accoucheur français du ſiécle dernier, eſt à dix jours d'un demi grain, à un mois d'un demi gros, à trois mois d'environ trois onces, & à neuf, en le ſuppoſant nourri convenablement, de douze à quatorze livres (*)

(*) *Traité des accouchemens.* Le même auteur penſe que l'embrion n'eſt pas plus gros qu'un grain de millet, les premiers jours de la conception. Mr. Dodard, médecin du commencement de ce ſiécle, eut occaſion d'exa-

§. 122. La consistance du fœtus dans les différens âges de la grossesse, nous montre aussi de très-grandes différences. Nous avons vu qu'il est glaireux, transparent, & presque liquide pendant les premiers jours ; & chacun connoît celle de l'enfant nouveau né.

§. 123. Quant à sa couleur, il est absolument blanchâtre tant qu'il ne se nourrit que de lymphe ; ses fibres n'acquièrent la couleur rouge, que l'on connoît aux parties charnues, qu'à mesure que le sang de la mère s'insinue dans ses vaisseaux.

§. 124. D'après toutes ces remarques, on sent facilement qu'il doit y avoir dans les commencemens de la grossesse une grande surabondance de matériaux alimentaires du fœtus. Il doit falloir, sans doute, une bien moindre quantité de nourriture à un embrion gros comme un grain de millet, qu'à un enfant du poids de douze livres, & la consistance des alimens qui sont propres à chacun d'eux, doit différer pour le moins autant que les alimens de l'enfant naissant, diffèrent de ceux de l'homme fait.

§. 125. Nous avons vu que le fœtus ne se nourrit que de lymphe, pendant les deux premiers mois de la grossesse. Sa transparence, & la couleur blanche de ses fibres le prouvent,

---

miner un embrion, dont on étoit sûr que la conception remontoit à vingt & un jours ; il pesoit un peu moins de sept grains, & avoit sept lignes de longueur.

&

& son isolation dans l'œuf, de même que celle de l'œuf dans la matrice, montrent qu'il ne reçoit point encore le sang.

§. 126. Il n'en reçoit pas même dabord après que son placenta s'est attaché à la matrice. Ce n'est que par degrés, & après avoir vaincu bien des résistances, que ce fluide plus dense parvient à se faire jour à travers les vaisseaux du cordon, & à pénétrer jusque dans ceux du fœtus. Il est même vraisemblable qu'il n'y est admis que peu-à-peu, & que ce ne doit être dabord qu'en très-petite quantité, vû la délicatesse dont ces vaisseaux sont encore doués. La couleur du fœtus à cette époque semble prouver cette gradation, puisque sa chair est alors d'un rouge pâle, pulpeuse, & transparente à-peu-près comme celle d'une jeune grenouille écorchée. Mais la couleur & la consistance de ses parties charnues augmentent, à mesure que la circulation du sang fait des progrès dans ses vaisseaux, & qu'ils reçoivent une plus grande quantité de ce fluide: c'est alors seulement que celui qui formoit les règles, commence à être employé.

§. 127. L'embrion n'ayant donc pas besoin, & ne recevant point de sang pendant les deux premiers mois qu'il est doublement isolé dans la matrice, & la menstruation ne pouvant pas se faire comme à l'ordinaire, parce que l'orifice de la matrice est exactement fermé pendant la grossesse, l'on sent que ce sang retenu doit nuire à la mère & au fœtus.

§. 128. La lymphe laiteuse utérine est même

ſur-abondante chez beaucoup de femmes pendant les premiers tems de la groſſeſſe, & occaſionne auſſi des accidens particuliers qu'il importe autant de connoître, que ceux qui ſont cauſés par le ſang. L'extrême petiteſſe du fœtus dans les premiers tems de ſon exiſtence, n'exige, dit Mr. des Eſſarts, qu'une petite quantité de ſucs, mais ils doivent être doux & bien préparés par les organes de la mère.

§. 129. La ſur-abondance de l'une & de l'autre de ces humeurs eſt nuiſible dans le commencement de la groſſeſſe, ſoit que leur ſuperflu ſoit rapporté à ſa maſſe particulière, ſoit qu'il ne le ſoit pas & qu'il s'arrête dans la matrice, ſoit même enfin qu'il ſoit abſorbé & reçu par les vaiſſeaux de l'œuf & du fœtus. Lorſque la lymphe & le ſang utérin ſont retenus & s'accumulent dans la matrice, ils exercent particulièrement leurs effets ſur l'œuf & ſur le fœtus, mais lorſqu'ils ſont repompés & reviennent à la maſſe des humeurs de la femme, c'eſt alors ſur elle qu'ils agiſſent, & ils ſont la cauſe d'un grand nombre des incommodités & des maladies de la groſſeſſe.

SECTION III.

Principales cauſes des maladies du fœtus & de ſon avortement.

§. 130. Lorſque la lymphe laiteuſe utérine ſur-abondante n'eſt pas repompée, elle nuit à l'adhérence du placenta, de la même manière

que les fleurs blanches, en empêchant ou affoibliſſant l'importation de ſes racines dans les pores utérins. Cette trop grande humidité noye, pour ainſi dire, l'œuf, macère ſes radicules, & fait ſur elles & ſur lui à-peu-près les mêmes effets qu'on obſerve dans les plantes terreſtres qu'on a tranſplantées dans un terrein marécageux. Les racines de l'œuf déja trop tendres, ſont pénétrées, ſouvent même diſſoutes. Leur implantation dans les pores utérins eſt auſſi peu ſolide que celle de ces plantes; l'œuf ſe flétrit, & l'embrion qui en eſt dépendant, périt immanquablement.

§. 131. Si une trop grande quantité de lymphe pénètre l'œuf & parvient à l'embrion, elle produit ſur lui les mêmes effets que nous venons de dire à l'égard de ſes enveloppes. Elle l'accable, imbibe & relâche la trâme de ſon organiſation, au lieu de lui donner de l'énergie; & pour peu que cette lymphe ſoit trop aqueuſe, elle délaie le gluten qui tient ſes fibres principes réunies, elle les écarte les unes des autres, affoiblit leur texture, & poſe ainſi les premiers principes de la débilité de l'homme.

§. 132. Souvent même elle lui procure des maladies dès le commencement de ſon exiſtence. C'eſt vraiſemblablement à ce principe qu'il faut rapporter les hydropiſies de tous genres, & particulièrement celles de la tête, qu'on nomme *hydrocéphales*, auxquelles on ſait que le fœtus eſt fort ſujet.

§. 133. C'eſt auſſi à cette cauſe qu'on doit

la plûpart du tems, attribuer ces amas de sérosités qui forment certaines fausses grossesses, & qui se compliquent même souvent aux vraies.

§. 134. La trop grande affluence du sang utérin produit aussi différens mauvais effets sur le fœtus. Dabord, il est probable qu'elle empêche très-souvent la conception, & occasionne le décollement du placenta, par le seul effort que toutes les colonnes du sang des appendices veineuses font ensemble sur lui pour le pousser en avant. Cet accident arrive fréquemment, sur-tout les premiers mois de la grossesse, pendant lesquels on sait que les femmes délicates sont le plus sujettes aux pertes de sang.

§. 135. C'est particulièrement aux deux ou trois premières époques des règles, que les femmes sont le plus sujettes à se blesser par la sur-abondance du sang utérin.

Mr. Tissot a vu une femme qui s'est blessée douze fois à trois mois, sans avoir jamais pu passer ce terme. J'ai vu moi-même une femme très-délicate, qui a fait trois fausses couches à la seconde époque des règles, & deux à la troisiéme; je parvins à lui faire porter son sixiéme jusqu'au huitiéme mois, en l'engageant à garder le lit pendant les quatre premiers: malgré ces précautions, elle eut plusieurs accidens qui menacèrent d'avortement, mais que je parvins à calmer. Elle mit au monde un enfant qui n'étoit guère plus gros qu'un avorton de six mois; il n'eut jamais la force de tetter aucune nourrice, & ne vécut,

pour ainſi dire que par artifice pendant dix jours.

Ces fauſſes-couches s'annoncent preſque toujours par des douleurs & des peſanteurs de reins, à-peu-près ſemblables à celles qui précèdent ordinairement les règles. La cauſe en eſt en effet la même ; car c'eſt dans l'un & l'autre cas, le ſang menſtruel qui produit ces douleurs, en diſtendant les vaiſſeaux de la matrice & ceux qui y communiquent.

§. 136. Il y a des femmes, chez leſquelles quelques-uns de ces vaiſſeaux collatéraux aboutiſſent juſqu'au-deſſous de l'orifice de la matrice, & donnent iſſue au ſang utérin retenu. Ces femmes ſont ordinairement réglées plus ou moins pendant les premières époques de leurs groſſeſſes, parce que la clôture de l'orifice de l'uterus n'eſt pas dans ce cas un obſtacle à l'écoulement du ſang ſuperflu. La femme en eſt ſoulagée, ſur-tout ſi elle eſt fort ſanguine & accoutumée d'avoir des règles fort abondantes. On doit regarder cette évacuation comme une vraie criſe qui prévient l'avortement.

§. 137. Mais la nature ne la procure pas toujours d'elle-même, parce que les vaiſſeaux de la matrice ne ſont pas toujours diſtribués favorablement pour cela : c'eſt alors que l'art ſupplée à la nature, & qu'on a la ſage coutume de faire ſaigner la femme du bras, pour diminuer la pléthore générale & utérine.

§. 138. D'autres fois ce ſang s'évacue dans la cavité de la matrice, avant que le placenta ſoit

adhérent. L'œuf noyé dans le ſang ſe macère & ſe fond quelquefois. Cette eſpèce de fauſſe-groſſeſſe ſe termine ordinairement par une débacle ſanguine, lorſque quelque cauſe vient à faire ouvrir l'orifice de ce viſcère.

§. 139, La trop grande abondance du ſang utérin produit encore immédiatement de mauvais effets ſur le fœtus, lorſque la circulation de ce fluide eſt établie entre lui & la mère. Un effet général de cette communication directe, eſt ſouvent de procurer au fœtus une pléthore ſanguine qui le fait périr, ou le diſpoſe du moins à toutes les maladies qui ſont l'effet de cet état. La circulation du ſang dans l'enfant ſe ralentit par le ſeul effet de cette ſurabondance du ſang qui diſtend ſes vaiſſeaux avec excès, & augmente les frottemens ; l'enfant en eſt comme ſuffoqué, & les femmes s'apperçoivent alors ſenſiblement que ſes mouvemens ſont plus lents & plus difficiles : il leur paroît conſidérablement plus peſant, & ſi l'on ſaigne ces femmes dans ce cas, l'enfant remue auſſi-tôt après plus vivement, & elles-mêmes ſe ſentent auſſi plus légères.

§. 140. Il vient beaucoup d'enfans au monde qui ont trop de ſang. Chacun ſait que la plûpart des enfans naiſſans ont le corps d'un rouge violet. Un grand nombre d'entr'eux conſervent toujours cette couleur, & ne la perdent que parce qu'ils ſont réduits au ſeul ſang qu'ils peuvent faire du lait dont ils ſe nourriſſent alors uniquement par la bouche.

Ne pourroit-on pas juſtement préſumer

que cette pléthore sanguine du fœtus est la cause déterminante la plus fréquente de sa mort dans les accouchemens laborieux, où sa tête est quelquefois fortement & pendant longtems serrée au passage?

SECTION IV.

Sources principales des incommodités & des maladies de la femme pendant la grossesse.

§. 141. Lorsque la lymphe & le sang surabondans de l'uterus sont repompés & reportés à leur masse particulière, ils exercent dans ce cas leurs effets sur la femme. La lymphe laiteuse refluée augmente dabord la masse générale des humeurs; elle se porte dans les organes dont les vaisseaux lui sont les plus propres, & qui contiennent des humeurs qui lui sont les plus analogues, & elle y produit différens effets particuliers. C'est cette lymphe en grande partie qui enfle & distend les seins, & qui fournit ce lait que la plûpart des femmes ont pendant la grossesse, & quelquefois même dès le commencement.

§. 142. Cette lymphe se mêle aussi à la salive & en augmente la quantité. De-là vient le crachement presque continuel auquel les femmes grosses sont sujettes.

§. 143. La salive qui doit être fluide & légèrement savoureuse, est épaissie par cette lymphe, qui est, comme nous avons dit, d'une nature laiteuse. La salive, dans ce cas,

enduit & recouvre trop les papilles nerveuſes qui ſont le ſiège du goût; de-là vient que les alimens ordinaires paroiſſent inſipides, & qu'on a des appétits dépravés ; accidens qui accompagnent ſi ordinairement la groſſeſſe, qu'on les enviſage généralement comme ſes premiers ſignes.

§. 144. Cette même lymphe mêlée avec les ſucs de l'eſtomac, les noye, les empâte & affoiblit leur qualité digeſtive. Les digeſtions étant dérangées, il ſe forme, comme nous l'avons déja obſervé, des mauvais levains dans ce viſcère, d'autant plus, que ces femmes mangent ordinairement beaucoup de choſes de mauvaiſe qualité, & ſouvent même abſurdes. Ces crudités, irritant continuellement l'eſtomac & ſur-tout ſes orifices, cauſent les ſymptomes que nous avons déja expoſés à l'article de la mobilité des nerfs ; ſavoir, les langueurs, les angoiſſes, les maux de cœur, les vomiſſemens, les cardialgies, &c.

§. 145. Ce ſont ces mauvaiſes digeſtions, jointes à l'altération de la bile & des ſucs du pancréas & des inteſtins, qui occaſionnent enſuite les tranchées, les douleurs d'entrailles, & les flux de ventre de différens genres, qui accompagnent ſi fréquemment la groſſeſſe.

§. 146. Tous les mauvais effets cauſés ſur la mère par la lymphe laiteuſe utérine trop abondante, ſont beaucoup plus fâcheux chez les femmes cachectiques & cacochimes, c'eſt-à-dire qui abondent en humeurs de mauvaiſe nature; deux maladies ou diſpoſitions mala-

dives, auxquelles nous avons vu que les femmes à fibres flasques & débiles sont si sujettes.

§. 147. Ces accidens sont aussi bien plus à craindre pour la femme lorsqu'elle a les fleurs blanches; parce qu'étant obligées de refluer avec la lymphe pendant la grossesse, elles dénaturent encore davantage, & même infectent quelquefois les humeurs auxquelles cette lymphe se mêle.

§. 148. Les incommodités qui viennent de la sur-abondance de la lymphe laiteuse, diminuent à mesure que l'embrion prend de l'accroissement, parce qu'il lui faut de jour en jour plus de nourriture. Si cette sur-abondance n'est pas excessive, les accidens cessent même souvent entièrement au troisiéme mois de la grossesse.

§. 149. Le reflux du sang menstruel sur-abondant, produit aussi sur la mère des effets très-nombreux, & quelquefois très-fâcheux. L'effet général de cette retention est, de ralentir la circulation par l'augmentation des frottemens que procure l'augmentation de la masse sanguine, & par la même raison, de rendre le sang plus dense & plus inflammatoire; car personne n'ignore que le sang que l'on tire aux femmes grosses, est ordinairement plus sec que hors du tems de la grossesse.

§. 150. Il résulte de ces dispositions générales deux effets particuliers. Le premier est, que le sang sur-abondant se porte en plus grande quantité dans les organes dont le tissu plus mou & plus lâche lui oppose le

moins de résistance, comme dans les vaisseaux du bas-ventre, du poumon, du cerveau, & il occasionne dans chacun des accidens particuliers. Il en résulte en effet une augmentation de tension dans tous ces viscères dont le jeu est plus gêné; de-là vient principalement la plus grande difficulté de respirer, l'émophtisie ou crachement de sang sans inflammation notable du poumon, mais seulement par quelques crévasses qui se font aux vaisseaux délicats de ce viscère; enfin la pesanteur de tête, l'assoupissement & les saignemens du nez & des gencives. Or on sait que les femmes qui ont les vaisseaux délicats & les règles abondantes, sont fort sujettes à ces accidens pendant les premiers mois de leurs grossesses. Je parlerai plus au long des effets de la distention des vaisseaux du bas-ventre.

§. 151. La densité naturelle du sang étant, comme nous l'avons dit, augmentée par cette pléthore, il en résulte que le sang est plus disposé à s'engorger dans les petits vaisseaux. C'est la raison pourquoi les femmes sont généralement plus exposées aux maladies du genre inflammatoire pendant la grossesse, que dans tout autre tems, & c'est encore à cette disposition qu'il faut particulièrement rapporter les douleurs de dents si communes aux femmes grosses.

§. 152. Les deux effets de la rétention des règles que nous venons d'examiner, sont plus dangereux, sur-tout le dernier, chez les femmes qui ont les fibres fortes, parce que leur

ſang eſt déja naturellement plus denſe & plus diſpoſé à s'enflammer, & qu'en outre les vaiſſeaux de leurs poumons, de leur cerveau, de leurs viſcères en général, ſont naturellement moins amples & ſe laiſſent dilater plus difficilement, parce qu'ils ſont d'un tiſſu plus roide que ceux des femmes débiles.

Auſſi remarque-t-on que les indiſpoſitions & les maladies de la groſſeſſe ſont preſque uniquement inflammatoires, & même d'un genre d'inflammation plus ſec chez les payſannes & chez toutes les autres femmes de travail. La ſaignée réuſſit auſſi mieux chez ces femmes, parce qu'elle remplit deux indications à la fois. Elle diminue doublement la denſité du ſang, d'un côté en relâchant les vaiſſeaux, & de l'autre, parce qu'en ôtant de ſa maſſe, elle diminue la preſſion de ſes molécules les unes contre les autres; preſſion cauſée par un rapprochement, qui, comme on ſait, conſtitue la diſpoſition inflammatoire de ce fluide.

§. 153. Les femmes à fibres flaſques ſont auſſi ſujettes aux engorgemens ſanguins pendant la groſſeſſe; mais ils dépendent plûtôt de la trop grande quantité, que de l'épaiſſiſſement du ſang. Auſſi les ſymptomes inflammatoires, la tenſion, la chaleur & la ſéchéreſſe, ſont ils ordinairement moins grands chez ces femmes, quoique dans leurs engorgemens de ce genre les vaiſſeaux embaraſſés ſoient plus diſtendus & plus remplis de ſang. Ces différences viennent, d'un côté, de ce que les vaiſſeaux de

ces femmes ſont lâches & cèdent paſſivement à l'effort du ſang, & de l'autre, de ce que le ſang eſt plus fluide & plus diſſout; car d'ailleurs la plûpart de ces femmes ont une maſſe de ſang plus volumineuſe, vû qu'elles ont généralement les vaiſſeaux plus dilatés que les femmes à fibres fortes.

§. 154. Les effets que la rétention des règles produiſoit dans la matrice, ceſſent ordinairement, lorſque la circulation du ſang eſt établie entre ce viſcère & l'œuf. Mais la pléthore de la mère ne ceſſe pas toujours entièrement, quoique le reflux du ſang menſtruel diminue par ſon nouvel emploi; parce qu'il ſurvient alors d'autres cauſes particulieres qui entretiennent & prolongent la plénitude de la mère, ſavoir la preſſion que fait ſur les vaiſſeaux du bas-ventre la matrice devenue plus ample par l'accroiſſement de l'enfant; ce qui oblige le ſang de refluer dans les vaiſſeaux de la poitrine, de la tête, des bras & des extrémités inférieures (*), & fait qu'on voit ſouvent

(*) Ne pourroit-on pas attribuer à cette pléthore accidentelle, le mieux-être dont jouiſſent quelques femmes délicates pendant leur groſſeſſe? Celle dont j'ai parlé plus haut, avoit eu avant ſes fauſſes couches une groſſeſſe des plus heureuſes, pendant laquelle elle aſſûroit s'être mieux portée & avoir été plus leſte, plus agile & plus active qu'elle ne l'avoit jamais été de ſa vie. Cette femme a toujours vécu ſobrement & frugalement: elle n'eſt point cacochime; cependant elle avoit ſes règles fort abondantes. Il y a apparence, que ſes vaiſſeaux trop vuides furent rendus plus forts par

augmenter à cette époque les douleurs de tête & des dents, de même que les saignemens du nez & des gencives.

La saignée n'a pas toujours un succès aussi heureux chez cette classe de femmes, parce qu'elle ne remplit qu'une seule indication, savoir de diminuer la quantité du sang, & qu'elle nuit à plusieurs égards, puisque d'un côté elle augmente la dissolution de ce fluide, & que de l'autre elle relâche toujours plus le tissu des vaisseaux & même des nerfs, dont personne n'ignore que la mobilité augmente par le fréquent usage des saignées, & par les hémorrhagies en général.

§. 155. Nous avons vu que la trop grande dérivation du sang sur la matrice & sur tous les viscères du bas-ventre, occasionne le ralentissement de sa circulation dans ces parties, & la dilatation variqueuse de leurs vaisseaux. On ne doit donc pas être surpris, si tous les symptomes qui dépendent de cette pléthore locale &

---

la réplétion momentanée que leur procura la grossesse, & que l'appui de la colonne du sang se communiqua de proche en proche jusqu'aux muscles, de la même manière que le gonflement du sang dans les fièvres ardentes concourt à augmenter les forces générales, beaucoup au de-là de ce qu'elles ont coutume d'être dans l'état de parfaite santé. Ce qui autorise le plus cette idée, c'est que la débilité de la femme dont il est question, a augmenté depuis cette grossesse, comme le prouvent évidemment les fausses-couches qu'elle a faites ensuite, & la cachexie dans laquelle elle est tombée.

de cette lenteur, augmentent pendant la grossesse. C'est à cette cause qu'il faut sur-tout rapporter cette tristesse accompagnée quelquefois de gonflemens douloureux dans les hypocondres, qui accable souvent les femmes grosses pléthoriques & délicates.

§. 156. L'on doit aussi attribuer à la même cause le gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux, auquel les femmes qui ont les vaisseaux amples & débiles, sont naturellement fort sujettes, & qu'on sait qui s'engorgent souvent pendant la grossesse jusqu'au point de se rompre.

§. 157. Lorsqu'à la pléthore occasionnée par la retention des règles, se joint encore celle qui est produite par la compression que la matrice devenue plus volumineuse fait sur les vaisseaux qui l'avoisinent, alors la dilatation des vaisseaux s'étend de proche en proche, & il survient des varices aux cuisses & aux jambes de la femme. C'est à cette dernière cause qu'il faut aussi rapporter l'enflure à laquelle ces parties sont sujettes pendant la grossesse.

§. 158. Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que c'est généralement à l'affluence trop considérable des humeurs sur les viscères du bas-ventre, & principalement sur la matrice, qu'on doit rapporter la plus grande partie des maladies de la grossesse, tant celles de l'enfant que celles de la mère. Nous allons voir maintenant que cette cause porte encore ses effets plus loin que l'accouchement.

ARTICLE III.

Des couches, de leurs effets & de leurs suites.

§. 159. L'accouchement procure subitement un grand vuide dans le bas-ventre, & ce vuide doit néceſſairement produire des effets très-conſidérables. Ces vaiſſeaux des viſcères de cette cavité, dépourvus tout-d'un-coup de l'appui qui retréciſſoit leur diamètre, & n'ayant pas une élaſticité aſſez grande pour ſoutenir ſeuls l'effort de la colonne du ſang qui reflue de tous côtés, & ſur-tout des parties ſupérieures, il en réſulte quelquefois des accidens plus ou moins fâcheux.

§. 160. L'effet général de cette déplétion ſubite des parties éloignées du centre, eſt d'occaſionner un affaiſſement de toute la machine animale par la perte du reſſort des gros vaiſſeaux, qui, ne pouvant plus réagir ſur la colonne du ſang, parce qu'elle eſt devenue trop petite, laiſſe ralentir ſon mouvement. De-là s'en ſuit l'atonie ou foibleſſe générale qui va ſouvent juſqu'à la défaillance.

§. 161. Ce vuide des gros vaiſſeaux après l'accouchement, eſt quelquefois même ſi conſidérable, que le peu de ſang qui reſte, ne pouvant plus circuler, la femme périt ſubitement, ſans qu'il ſoit poſſible ou qu'on ait le tems d'y apporter du remède. C'eſt ſur-tout à la ſuite des accouchemens qui ont été précé-

dés ou ſuivis de grandes hémorrhagies, que ces accidens foudroyans arrivent (*).

§. 162. L'effet particulier le plus commun de ce reflux ſubit du ſang dans les vaiſſeaux du bas-ventre, & principalement dans ceux de la matrice, eſt d'entretenir leur dilatation & celle des orifices utérins. Ceſt-là, ſans doute, la cauſe prochaine la plus fréquente des pertes de ſang auxquelles les femmes qui ont les vaiſſeaux lâches & trop dilatés ſont ſi ſujettes après l'accouchement.

§. 163. Il arrive quelquefois que l'orifice de la matrice ſe reſſerre après l'accouchement, & que la cavité de ce viſcère reſte en grande partie dilatée, parce que ſes fibres circulaires & longitudinales ont perdu leur élaſticité. Les appendices veineuſes reſtent auſſi béantes dans ce cas, & le ſang s'épanche dans cette cavité, ſouvent juſqu'au point de la diſtendre conſidérablement, de cauſer des défaillances, & tous les autres accidens qui ſont la ſuite ordinaire des grandes pertes de ſang. Mr. Levret nomme celle-ci *hémorrhagie ſecrette.*

(*) Une cauſe très-commune des pertes de ſang exceſſives, & qu'on ſoupçonne trop rarement, c'eſt la raréfaction de l'air contenu dans le ſang. C'eſt en grande partie à cette raréfaction qu'eſt due l'augmentation des forces de la femme, à meſure & à proportion que les douleurs de l'enfantement deviennent plus fortes. Ce gonflement du ſang par le moyen de l'air, eſt ſouvent, dit le célèbre Mr. Levret, occaſionné par l'abus des cordiaux & des remèdes échauffans.

§. 164.

§. 164. Tout ce que nous avons dit à l'égard de la quantité des règles, doit aussi être appliqué à celle des lochies. Il n'est pas possible non plus de la déterminer au juste, & encore moins d'en faire une règle générale. On sait que les femmes robustes ont généralement les vuidanges beaucoup moins abondantes que les femmes délicates, & sur-tout les femmes du monde : c'est une conséquence naturelle de l'état de leurs vaisseaux & de leur genre de vie. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux pour ces dernières, c'est que les vuidanges abondantes sont presque toujours un mal nécessaire chez elles. On sent en effet que la dérivation considérable du sang, qui se fait sur les vaisseaux de leur matrice après l'accouchement, occasionneroit des engorgemens dans ce viscère, ou produiroit d'autres accidens fâcheux, si une grande partie de ce sang ne trouvoit pas à s'évacuer. Or c'est ce qui arrive aussi constamment, lorsque les vuidanges se suppriment brusquement chez ces femmes.

§. 165. Une autre cause qui rend l'abondance & la longueur de l'écoulement des lochies encore plus nécessaires chez les femmes du monde, c'est que non seulement elles ne nourrissent pas, mais encore qu'elles empêchent leur lait de monter au sein. Il est facile d'appercevoir combien cette suppression doit aggraver celle des vuidanges, si l'on considère que les vaisseaux & les pores lymphatiques utérins sont, après les mamelles, la voie la plus naturelle par où le lait retenu puisse s'évacuer.

§. 166. Les deux causes que nous venons de voir, montrent clairement pourquoi la suppression, ou seulement la diminution des vuidanges, quelquefois seulement leur cessation un peu trop prompte, produit chez les femmes du monde des effets beaucoup plus fâcheux que chez les robustes paysannes qui allaitent leurs enfans. Le nourrissage, ou seulement la montée du lait au sein, produit des effets si avantageux & si nombreux pour la femme, que je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans quelques détails sur cette matière.

SECTION I.

Avantages du nourrissage par rapport à la femme.

§. 167. Les vaisseaux tant laiteux que sanguins de la matrice, qui ont été distendus considérablement pendant neuf mois, doivent sans doute être extrêmement fatigués & affoiblis au terme de l'accouchement. Le transport du lait au sein, qui diminue considérablement les lochies, parce que lorsque la femme ne nourrit pas, le lait prend son cours par la matrice, comme le prouvent les lochies-laiteuses qui ne le sont pas à beaucoup près autant chez les nourrices; ce transport, dis-je, doit donc faciliter à ces vaisseaux la faculté de recouvrer leur ressort, de se resserrer, & de revenir à leur premier diamètre. Ce premier avantage est sans contredit très-considérable;

car il n'eſt pas douteux que l'écoulement trop grand & trop long des vuidanges, non ſeulement augmente l'épuiſement de la femme, mais encore eſt ſouvent la principale cauſe déterminante de la foibleſſe de ces vaiſſeaux & de tous les maux que nous avons vu qui en ſont la ſuite, ſur-tout des fleurs-blanches. Combien de femmes qui n'avoient jamais été ſujettes aux pertes de ſang, ni ſu ce que c'étoit que fleurs-blanches, ſont devenues ſujettes à tous ces accidens à l'époque d'une couche?

§. 168. Un ſecond avantage bien conſidérable de la montée du lait au ſein, c'eſt de ſuſpendre pour un certain tems la pléthore & l'évacuation menſtruelle (*), & de donner par conſéquent aux vaiſſeaux ſanguins utérins, & aux appendices veineuſes le tems de prendre des forces. Il eſt très-vraiſemblable que le retour de la pléthore menſtruelle, avant que ces vaiſſeaux aient recouvré leur premier état, eſt la cauſe la plus ordinaire des règles trop abondantes. Car le chemin que ces vaiſſeaux ont à faire pour revenir à leur premier diamètre, eſt très-conſidérable, puiſqu'on ſait que ces vaiſſeaux qui hors du tems de la groſſeſſe ſont à

(*) On ſait que les nourrices ne ſont point réglées, ou du moins le ſont rarement & très-peu, & que la première menſtruation après les couches, eſt ordinairement plus abondante que de coutume chez les femmes qui n'allaitent pas, quoique les vuidanges aient été abondantes; ce qui eſt une preuve que les orifices des vaiſſeaux utérins n'ont pas repris leurs calibres primitifs.

peine apparens, égalent quelquefois fur la fin de ce tems la groffeur du petit doigt.

§. 169. Enfin un avantage infiniment confidérable du nourriffage, eft de prévenir tous les fâcheux accidens qui font la fuite ordinaire du lait retenu, & dont j'ai fait mention ci-deffus; ravages auxquels les femmes délicates font infiniment plus expofées que les femmes robuftes qui ne nourriffent pas, & pour lefquelles ils font bien plus fâcheux qu'ils ne le feroient pour celles-ci, parce que les organes plus forts, font moins écrafés par cette matière étrangère, & peuvent facilement la maîtrifer, la diriger, & l'expulfer au dehors.

§. 170. Ces avantages font fans doute fuffifans pour devoir décider toutes les femmes fenfées à ne pas s'oppofer directement & brufquement aux vues de la nature, & à laiffer du moins le premier lait, (qui eft d'ailleurs fi utile à l'enfant) fe porter au fein, fon feul vrai couloir; en fuppofant même que ces femmes ne pûffent ou ne voulûffent pas completter le nourriffage. En fuivant ce parti, la difcuffion de la maffe du lait feroit bien plus facile, & fujette à bien moins de dangers confécutifs; parce qu'elle fe feroit lentement, & feulement lorfque les folides étant remis des fecouffes de la groffeffe & de l'accouchement, auroient repris fuffifamment de forces pour dominer ce fluide devenu étranger, & le diriger peu-à-peu vers les différens excrétoires.

FIN de la première Partie.

ESSAI
SUR LA SANTÉ
ET SUR
L'ÉDUCATION MÉDICINALE
DES FILLES
DESTINÉES AU MARIAGE.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

Des recherches ſur les cauſes de l'affoibliſſement du ſexe, & ſur les moyens généraux & particuliers de perfectionner dans les filles les conditions de la maternité.



ESSAI
SUR LA SANTÉ
ET SUR L'ÉDUCATION MÉDICINALE
DES FILLES
DESTINÉES AU MARIAGE.

SECONDE PARTIE.

Recherches ſur les cauſes de l'affoibliſſement du ſexe, & ſur les moyens généraux & particuliers de perfectionner dans les filles les conditions de la maternité.

§. I.

Avoir montré que les forces du corps ſont généralement ſi petites parmi l'ordre ſupérieur des femmes, qu'elles n'en ont pas même ce qu'il en faut abſolument pour l'entretien de la ſanté : avoir fait voir que cette diſette de forces rend les femmes ineptes aux fonctions de mères ; qu'en abrégeant leur vie, & la rempliſſant de périls & de ſouffrances, elle ſe propage encore juſque ſur les générations futures les plus reculées ; c'eſt avoir, je crois, prouvé ſuffiſamment la néceſſité & même l'obligation de chercher à douer d'une

constitution plus forte les jeunes personnes du sexe qu'on destine au mariage, & de remédier aux maladies particulières qui sont si souvent chez elles la suite de la foiblesse physique.

§. 2. Le premier moyen de remédier à un effet, c'est d'éloigner, ou du moins d'affoiblir ses causes. Celles de la débilité des femmes sont très-nombreuses, ont des sources difficiles à tarir, & quelques-unes même sont intarissables. L'origine de ces causes est autant, & peut-être plus dans le moral que dans le physique, une destination presque toujours vague & souvent même précaire; une manière d'être pour ainsi dire négative, ou au moins passive; une éducation en général foible & contrainte; des vues bornées & la plûpart frivoles & efféminées; un genre de vie mol & énervant; des principes sévères, des règles austères, & des préjugés sans nombre qui les entravent & les accablent. Voilà les causes générales de l'affoiblissement du sexe. Les premières vues à son égard, doivent donc être dirigées du côté de l'éducation.



CHAPITRE I.

De l'éducation des filles considérée comme cause de leur affoiblissement, & comme moyen de les fortifier.

§. 3. Quelque subordonné que l'art conservateur soit aux loix immuables de la nature, il faudroit peu connoître la distance immense à laquelle les moeurs civilisées en ont mis actuellement les femmes, pour prétendre les y ramener. Tant de plumes aussi éloquentes que célèbres ont échoué dans ce projet, que je n'ai pas la témérité inutile de le reprendre. Qu'il me soit permis seulement de faire quelques réflexions particulières sur les principales des causes que je viens d'exposer.

SECTION I.

Défaut d'énergie dans l'éducation du sexe, première cause immédiate de son excessive délicatesse.

§. 4. Si les paysannes, sans citer d'autres exemples, nous montrent combien le sexe est capable d'acquérir en force & en vigueur par l'éducation, les dames nous montrent par contre combien elle peut lui faire perdre. Quelle est l'origine de cette extrême différence? C'est l'extrême différence des buts.

§. 5. Personne n'ignore que les facultés s
fortifient par l'exercice, & s'affoiblissent pa
l'inaction. Or, presqu'aucune des vues de la
belle éducation des filles n'est active, tandi
que presque toutes ont une tendance plus ou
moins grande à amolir l'ame & à énerver le
corps.

Soit qu'on n'admette pas les facultés énergiques parmi les perfections propres aux femmes, ou que ce genre de qualités leur soit en général peu utile, il est de fait que sa culture n'entre presque pas du tout dans le plan ordinaire de leur éducation. Dans le moral & dans le physique, rien ne doit saillir chez les femmes. Liées par des principes austères, soumises au tribunal peu indulgent d'une opinion toujours légère & souvent injuste dans ses jugemens, entravées par la foule de règles d'une bienséance qui, pour elles, s'étend à tout; presque tous les grands actes de la volonté & du pouvoir leur sont interdits, tous les élans de l'ame, tous les grands mouvemens du corps : il n'y a, pour ainsi dire, que les petites facultés dont l'exercice soit toléré chez elles, & encore il n'est permis à aucune d'avoir toute l'énergie dont elle seroit susceptible. L'extrême retenue, le calme, la tranquilité, l'uniformité, qui sont les attributs imposés au sexe bien né & bien élevé, forment dans le vrai, une manière d'être, pour ainsi dire, négative, une espèce d'inertie, un état tout au plus de demi-activité, qui confine de bien près à la langueur & qui y dispose toujours.

Section II.

Fâcheux effets de la contrainte dans laquelle on élève les demoiſelles.

§. 6. Plus le but eſt paſſif, plus les moyens doivent être actifs. Non ſeulement on ne ſe propoſe pas de favoriſer le développement des facultés fortes chez le ſexe, mais on s'efforce, au contraire, de l'empêcher. Toute l'enfance des filles eſt employée à réprimer chez elles les principes d'action, à lutter, pour ainſi dire, contre la nature, à modérer, à borner, à contenir ſon activité, & ſouvent même à l'étouffer. Des liens du maillot elles paſſent ſous une tutelle ſévère. Cet âge, où le ſentiment nouveau de nos facultés nous porte à les déployer & à les exercer, eſt celui où l'eſclavage des filles eſt le plus rigoureux. Les règles innombrables de devoir auxquelles il faut ſe plier & s'aſſujettir de très-bonne heure, la foule de talens & de perfections néceſſaires pour le monde, font de l'enfance des demoiſelles un tiſſu continuel de contraintes pénibles & fatigantes. " Nulle liberté, dit Mr. de Fénelon,
„ nul enjouement; toujours leçons, ſilence,
„ poſtures gênées, corrections, menaces. Il
„ faudroit au contraire, ajoute-t-il, que la
„ joie & la confiance fuſſent les diſpoſitions
„ ordinaires des enfans. Sans elles on obſcur-
„ cit leur eſprit & on abat leur courage; s'ils
„ ſont vifs on les irrite; s'ils ſont mols on les

„ rend ſtupides par trop de contrainte & de
„ ſévérité.

§. 7. Le perfectionnement particulier du corps eſt auſſi une ſource abondante de contraintes chez les filles à grande éducation ; les graces acquiſes ſont en ſi grande nombre, l'art ſi rarement concerté eſt ſi ſouvent même en contradiction avec la nature, que chaque jour, chaque inſtant ſont marqués par le ſacrifice de quelqu'un de ſes droits. On lui aſſigne déſpotiquement une forme arbitraire de la taille, & l'on force celle-ci à s'amincir dans un moule dur & étroit, aux dépens des organes les plus eſſentiels à la vie. Tous les mouvemens des membres & du corps ſont modérés, ralentis, raccourcis ; quelques-uns même preſque ſupprimés. Le nombre immenſe des attitudes naturelles eſt réduit à un très-petit ; tous les mouvemens grands & vifs qui exercent & fortifient le plus, ſont interdits, ou du moins rarement permis : un grand nombre de muſcles, devenus pour ainſi dire inutiles, perdent leur activité & leur jeu, & cet affoibliſſement particulier eſt le prélude de la langueur générale.

§. 8. Cette contrainte univerſelle, dont l'illuſtre auteur de Télémaque s'eſt borné à indiquer quelques effets, dans ſon traité de l'éducation morale des filles, peut être regardée comme la ſource principale de tous les maux du ſexe. Dans le moral comme dans le phyſique, la liberté eſt la mère de l'énergie, & la gêne, celle de la foibleſſe. Dans le moral, celle-ci produit toutes les paſſions affoibliſſantes qui

énervent l'ame & tuent le corps, telles que le découragement, l'ennui, la triſteſſe, l'abattement. Ces impreſſions qui ſe développent ſouvent de très-bonne heure chez les jeunes perſonnes du ſexe, ne tuent pas promptement, comme font les paſſions violentes; mais elles ne ſont pas des poiſons moins ſûrs, pour être un peu plus lents. L'abattement qui eſt le dernier degré de la langueur morale, & l'effet très-commun de la contrainte des jeunes filles, jette bientôt dans l'affaiſſement tous les principes des forces vitales. Ainſi l'on ſent combien ſon impreſſion doit être plus fâcheuſe ſur des corps déja foibles. Dans cet état, vouloir une choſe & la faire, ſont deux tems éloignés, pour me ſervir de l'expreſſion de Mr. Le Bêgue de Presle. Les forces manquent à l'eſprit & au corps: on n'eſt ſouvent capable ni de penſer ni d'agir; enfin la vie n'eſt exprimée que par des peines & des ſouffrances. Je traiterai plus en détail des effets des paſſions énervantes dans la ſection de ce chapitre où il ſera queſtion du régime particulier des filles, dont la régie des affections de l'ame fait une partie eſſentielle. Mais avant que de paſſer à cet objet important, qu'il me ſoit permis, comme médecin, d'ajouter encore quelques réflexions ſur les objets principaux de l'éducation adoptée pour le ſexe, d'examiner ſi quelques-unes des vues de cette éducation ne ſont pas abuſives, & juſqu'à quel point ſon plan pourroit être rapproché de l'ordre naturel, ſans nuire à ſon but principal.

SECTION III.

Considérations sur le genre de perfections des femmes.

§. 9. Tout est relatif & affaire de calcul dans les avantages particuliers des différens individus. Le vrai de l'art du bonheur, est de savoir apprécier chaques choses à leur juste valeur, & de ne pas leur mettre un prix d'affection qui nous porte à les acquérir au dépens d'autres avantages plus précieux & d'un besoin plus indispensable pour nous, encore moins d'en sacrifier de très-grands & très-réels à des chymériques. Il faut en tout être parvenu au bien, avant que d'aspirer aux mieux, & en tout la perfection a un terme qu'on ne peut passer sans la faire dégénérer. Si les sciences ont relâché les mœurs, le raffinement excessif du goût a beaucoup affoibli l'espèce humaine, & c'est, j'ose le dire, dans le but de l'éducation des femmes, que cette cause d'abatardissement physique se fait le plus appercevoir.

§. 10. Le genre de perfections de la jeune personne que sa connoissance appelle à vivre dans une société cultivée, & qui doit être appréciée par des organes plus fins & des sens plus délicats, ne doit sans doute pas être le même que celui de la jeune fille destinée à être la compagne de travaux du robuste & grossier manouvrier. Mais les goûts de la société ne doivent pas non plus l'emporter sur les droits

de la nature. La citadine & la payſanne ſont également appellées à l'état de mère, & les conditions naturelles de cet état ne diſtinguent pas les rangs.

§. 11. Il ſeroit auſſi injuſte qu'inſultant, de penſer que la frivolité doit être l'apanage du beau ſexe; & c'eſt une erreur auſſi grande que dangereuſe, de croire qu'une trempe d'ame & d'eſprit un peu forte, ſoit incompatible avec le genre de perfections morales propres aux femmes, & avec la modeſtie qui leur eſt impoſée. Si les tranſcendances qui tiennent à la force, ne ſont pas poſitivement les attributs qui leur conviennent le mieux; ſi les vertus belliqueuſes, héroïques & ſublimes ne ſont néceſſaires & permiſes qu'à un très petit nombre; la légereté, la foibleſſe, la puérilité, la puſillanimité, ne doivent ſans-doute pas être le partage du plus grand. La Bruyère dit, qu'une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, eſt ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux; l'on trouve en elle, ajoute-t-il, tout le mérite des deux ſexes. Je ne déciderai pas ſi ce goût ſolide eſt aujourd'hui le goût général; mais ſi les vertus mâles ne faiſoient pas partie du beau moral du ſexe, leur influence ſur le bien-être du corps devroit ſeule empêcher leur excluſion. Nous verrons dans la ſuite de ce chapitre les fâcheux effets du défaut de courage & de fermeté, ces deux qualités ſans leſquelles l'ame eſt retrécie, & le corps débile, en but à tous les maux. Je n'héſite pas, je me fais même

un devoir de le dire, cette timidité exceſſiv & cette inexpérience enfantine, que la corruption du ſiécle a pu ſeule faire croire ſi eſſentiellement néceſſaires à la pudeur, ſont l'origine de preſque tous les maux qui ſont le partage des femmes, & ſouvent même des erreurs de leur conduite morale. Les femme chez tous les peuples qui ont les mœurs ſimples, & ſans chercher des exemples loin d nous, les femmes de la campagne & du peuple, ne connoiſſent pas ce raffinement d'entraves, & deviennent plus robuſtes, ſans avoi une conduite moins ferme; peut-être, faut-i encore ajouter, parce qu'elles ont généralement l'ame moins tendre, & les organes moin ſenſibles. C'eſt ainſi que le goût ſocial corrompt tout, à meſure qu'il nous éloigne de l nature.

§. 12. Quelque acception étendue que puiſſent avoir dans ce ſiécle les mots de modeſti & de réputation chez le ſexe, il paroît qu'o étend généralement trop les bornes de la retenue chez les jeunes filles, ou du moin qu'on leur en fait ſentir les entraves de tro bonne heure. Ni la ſévérité des principes ni celle du tribunal de l'opinion, n'empêcheroient, je penſe, qu'on ne pût prolonger davantage qu'on ne le fait, le terme de l'enfanc & de cette premiere éducation libre, agiſſante, peu recherchée & preſque purement corporelle, qui ſuccède au nourriſſage, qui eſ la ſeule que reçoivent les filles de la campagn (qu'il faut ici bien diſtinguer de celles du peu

pl

ple des villes, & à laquelle elles sont redevables de la santé, de la force, de l'agilité & de l'adresse qui les diférencient si fort des demoiselles. Les arbres fruitiers greffés sur des sauvageons, réussissent généralement mieux, produisent des fruits plus délicats, & tout aussi abondans, que ceux qui sont entés sur des arbrisseaux cultivés. Si ces femmes grossières, qui n'ont été façonnées que par l'agreste nature, eussent été confiées seulement depuis l'âge de huit ou dix ans à une directrice habile & prudente, elles auroient peut-être été des prodiges plus grands à tous égards, que la plûpart de ces demoiselles qu'on plie dès leur tendre enfance.

§. 13. Enfin si la précocité des préceptes & la retenue sont un mal devenu nécessaire dans l'éducation du beau sexe, il seroit du moins très-important & très-possible, de ne pas changer subitement la manière de vivre & d'être des jeunes filles. Le passage des mains des bonnes, à celles des gouvernantes, mérite la plus grande attention. Les personnes chargées de l'éducation de ces jeunes plantes, ont besoin dabord de beaucoup de condescendance. Elles doivent s'abaisser, pour ainsi dire, au niveau de leurs jeunes élèves, & ne se relever que très-lentement & par des gradations insensibles. Un enfant à cet âge, a souvent des fantaisies, quelquefois des caprices, mais presque jamais des vices. Les bienséances auxquelles on se hâte si fort d'asservir les jeunes filles, les fatiguent & les découragent; leur ame neuve

ne voit du mal dans rien; leur esprit naturel ne discerne point encore les conséquences; & dès-lors il n'y a ni mal ni conséquences dans la plûpart des fautes qu'elles commettent. S'effaroucher de tout, & être trop minutieux avec elles, c'est piquer mal-adroitement leur curiosité naturelle; c'est souvent porter atteinte à cette candeur ingénue qui ajoute infiniment aux autres charmes du sexe, & qui relève même l'éclat de la pudeur. Insister trop tôt sur la réserve, & avec une importance trop scrupuleuse, c'est presque toujours faire contracter un air de pruderie aux jeunes personnes; c'est peut-être quelquefois en faire naître le germe.

§. 14. Les vues qu'on se propose dans l'éducation particulière du corps chez le beau sexe, sont d'une nature encore moins solide; & c'est ici où les effets du raffinement corrupteur sont le plus sensibles. Non seulement les qualités fortes ne sont pas l'objet de la perfection physique des femmes, mais on trouve encore ici à combattre un préjugé, le plus redoutable de tous, puisqu'il heurte directement & ouvertement les fondemens mêmes de la santé. Ce préjugé malheureusement trop commun, & que j'aurois peut être dû attaquer dès le commencement de ce chapitre, est que la délicatesse corporelle est si fort essentielle à la beauté, qu'elle en est pour ainsi dire elle-même la mesure. Cette erreur, que le célèbre auteur d'*Emile* a particulièrement en vue dans mon épigraphe, est d'autant plus grande &

plus insidieuse, que l'excès de délicatesse nuit autant à la beauté qu'à la santé. C'est une erreur funeste, dit Mr. Tissot, de croire qu'on peut les séparer. En effet, quoique le genre de la beauté féminine tienne moins à la force que la beauté mâle, elle doit cependant toujours être subordonnée aux loix générales de l'économie animale. Il faut être vivante avant que d'être belle. Les conditions & les différentes modifications de la beauté sont les mêmes, & prennent leur source dans les mêmes principes, que celles de la santé. Le projet de soustraire la beauté aux loix qui entretiennent la vie & la santé, est donc, on ne peut pas plus déraisonnable, puisqu'il tend directement à l'anarchie des fonctions, à l'anéantissement du tout, & du bien même qu'on se propose. C'est l'histoire d'un statuaire, qui, à force de vouloir rendre le pied-destal de sa statue délié, fait qu'elle croule sur lui, l'écrase & se brise. Mais entrons dans plus de détails.

§. 15. La délicatesse la plus raisonnable confine toujours à la langueur, & l'excessive en est le premier degré. Or le premier degré de la langueur, est le dernier période de la beauté; le point où celle-là commence, est celui du déclin de celle-ci. La langueur, indépendamment des vicissitudes fréquentes qui rendent la beauté journalière & la caractérisent, tient le corps dans un mal-aise général & continuel. Cet état est fâcheux pour soi, & désagréable pour les autres. Il attaque directement toutes les qualités qui rendent aimable. En af-

foibliſſant la ſanté en général, il ternit, il flétrit même quelquefois les charmes de la figure. En troublant le bien-être, il a les plus fâcheuſes influences ſur le caractère, ſur l'eſprit, ſur les ſentimens, ſur les goûts. Moins en état, quelquefois même incapables de goûter les agrémens de la vie & de contribuer à ceux des autres, les liens ſociales s'affoibliſſent, l'amabilité diminue de plus en plus, & l'on devient ſoi-méme inſenſible à tout, même aux charmes & aux avantages de la beauté. Ainſi, dit encore Mr. Tiſſot, les femmes, en détruiſant leur ſanté, détruiſent à la fois leur bonheur & celui de la ſociété.

§. 16. Mais outre ces effets généraux, à combien d'accidens particuliers capables de ruiner tout-d'un-coup la beauté, une femme délicate n'eſt elle pas plus expoſée, qu'une, dont la conſtitution eſt convenablement robuſte? Celle-ci, dont les humeurs douces & d'une louable conſiſtance circulent librement partout, jouit ordinairement d'un teint de lys & de roſes véritables; ſa peau nette, égale & douce, a ce juſte degré de fermeté d'où dépend abſolument l'éclat du coloris; elle a les chairs fermes ſans être muſclée; plûtôt maigre que graſſe, elle méconnoît cette bourſouflure ſi commune chez les perſonnes à fibres molles; elle jouit de ce juſte degré d'embonpoint qui deſſine agréablement les contours du corps, & donne la douceur, la grace & la vraie fineſſe aux traits. Les différentes dépravations des humeurs connues ſous le nom d'*âcretés*, le

ſcorbut entr'autres, ce fléau le plus terrible de la beauté, qui eſt ſi ſouvent la ſuite de la langueur des fonctions, & par conſéquent le partage des femmes délicates, n'obſcurcit, ne ternit, ne déprave jamais ſon teint, ne marque pas ſa peau de taches rouges, livides ou jaunes; ne parſème pas ſon viſage de dartres ni de boutons couperoſés, ne corrode pas ſes gencives, ne noircit, ne carie, n'ébranle pas ſes dents, ne les lui fait pas perdre prématurément, & ne remplit pas ſa bouche d'ulcères rongeants & fétides. Que d'accidens d'une exiſtence foible, dont un ſeul ſuffit pour ternir la beauté la plus éclatante, & qu'il s'en faut cependant que j'aie rappellé tous ceux qui lui portent atteinte (*)!

§. 17. L'intérêt des femmes n'eſt pas mieux entendu dans les conditions particulières & eſſentielles de la beauté. La délicateſſe eſt auſſi limitée par rapport à elle, & les bornes ſont peut-être auſſi étroites & non moins dangereuſes à franchir à ſon égard, que pour la ſanté. Tout dans la manière d'être d'une perſonne débile, ſe reſſent ordinairement de l'imperfection de ſon exiſtence. Sa voix, ſes mouvemens, ſon port, tout ſon maintien, en un mot, manquent de cette activité qui eſt l'ame des vraies graces, & qui ajoute tant aux autres

(*) Nous verrons dans l'article des corps baleinés, combien la débilité contribue à détruire les belles proportions du corps.

avantages de la figure; de cette action, qui non seulement caractèrise l'être vivant, & le distingue du cadavre froid & inanimé, mais qui établit encore la différence entre l'être animé & l'être simplement organisé, ou l'automate: cette partie de la vie, si je puis m'exprimer ainsi, qui est l'écueil ou la gloire du sculpteur & du peintre, & sans laquelle la beauté la plus régulière ne jouit, pour ainsi dire, que d'une demi-existence. La physionomie sur-tout, ce siège particulier de l'expression, ce miroir souvent fidèle de l'ame, cette pierre de touche plus sûre encore de l'état du corps, dit rarement beaucoup, & souvent ne dit rien du tout chez les personnes fort délicates: son expression est si fine, qu'elle échappe aux sens. Les traits, à force d'être fins, sont comme anéantis; les yeux, l'emblême si souvent vraie du cœur, sont mornes & sans feu. Toute la physionomie enfin est éteinte. Si quelquefois elle sort de son inertie, si elle s'anime un peu, ce n'est le plus souvent que pour annoncer la souffrance, la tristesse ou la mauvaise humeur, qui est la suite assez naturelle de cet état: c'est l'expression du mal-être, au lieu de celle du bonheur. Qu'on ne prenne point ici le change; l'expression de la langueur maladive, est bien différente de celle qui est l'effet de la sensibilité de l'ame. Celle-ci seule peut donner cet air mélancolique qui plaît, & rend la beauté plus touchante. Si celle qui vient du mal-être du corps & de son dépérissement, peut inspirer quelque sentiment particu-

lier, qu'on ne s'y trompe pas, il doit toujours tenir beaucoup à cet intérêt général qu'excite l'humanité souffrante, & qui n'est que la pitié.

§. 18. Enfin, en supposant même que l'extrême délicatesse sert plus qu'elle ne nuit à ce qui constitue la beauté des femmes, on ne pourra du moins disconvenir, qu'elle n'influe cruellement sur sa durée. Semblables aux fleurs les plus fines, les femmes délicates paroissent & sont en effet bien plûtôt vieilles, que celles qui sont douées d'une bonne constitution; elles n'ont ordinairement qu'un instant de fraicheur, auquel un rien peut même les empêcher de parvenir. J'en appelle à l'expérience journalière. Combien ne voit-on pas de jeunes personnes, offrir dans l'enfance les espérances les plus brillantes, & se faner avant le printems de leur âge, soit par de légers accidens, soit parce que la nature entièrement occupée chez elles aux développemens capitaux & essentiels, manque de ressources ou de forces pour opérer ceux de perfection, qui n'ont jamais d'ailleurs que le second rang? Combien peut-être de personnes laides eussent été belles, si elles fussent nées avec une bonne constitution, ou si l'on s'étoit appliqué à la leur procurer? Combien donc le beau sexe ne se trompe-t-il pas lui-même, en attachant un si grand prix à la délicasse, & en en faisant la base de sa beauté? Le nom de délicatesse peut-il sensément s'allier à celui de base, & n'annonce-t-il pas d'avance, je le répète, le prompt écroulement de l'édifice auquel il sert de fondement? Assuré-

ment, s'il n'y avoit point de milieu en ce-ci, il feroit beaucoup plus raifonnable de préférer l'extrême oppofé, de placer la perfection du fexe dans la force, qui lui affûreroit du moins l'avantage ineftimable de la fanté & du bien être, & qui feroit à beaucoup d'autres égards plus utile aux femmes qu'on ne le penfe.

„ La force, dit Mr. Vandermonde, eft le premier foutien de la vie ; fans elle on devient victime de tout, avec elle on furmonte tous les obftacles. Dans la néceffité, elle donne du courage, de la hardieffe dans les entreprifes, & de l'intrépidité dans le danger. Elle nous préfente des armes pour repouffer les injures des faifons, réfifter aux effets de l'intempérance, braver la fatigue, combattre le fommeil, & faire triompher la nature dans les excès."



CHAPITRE II.

Avis & conseils diététiques particuliers pour l'éducation médicinale des filles délicates.

§. 19. Les causes qui forment & déterminent la bonne ou la mauvaise constitution, sont les mêmes, que celles qui entretiennent ou troublent la santé ; elles ont six sources particulières, qui sont, les alimens & les boissons, l'air, le mouvement & le repos, le sommeil & la veille, les passions, les humeurs retenues ou évacuées. L'emploi de ces moyens de notre existence s'appelle le *régime*, qui peut, comme on sent, varier de beaucoup de manières. Voyons celui qui convient les plus généralement à l'enfance des filles.

ARTICLE I.

Des alimens solides & liquides.

§. 20. Les alimens, qui, comme leur nom l'exprime, sont destinés à soutenir les forces, à réparer les pertes & à fournir à l'accroissement du corps, lorsque leur usage est relatif à sa constitution particulière, l'affoiblissent au contraire, bornent la croissance, & le font dépérir, lorsque leur choix & leur emploi ne sont pas appropriés au tempéramment & aux circonstances individuelles. Ces règles concer-

nent la qualité, la quantité & l'ordre du manger & du boire.

§. 21. La première qualité des alimens, c'eſt d'être faciles à digérer. La digeſtion eſt une opération par laquelle les alimens ſont aſſimilés à notre propre ſubſtance. S'ils ſont d'une nature indigeſtible, cette aſſimilation d'où dépend abſolument la nutrition, n'a pas lieu; ils fatiguent inutilement les organes deſtinés à la digeſtion, paſſent par le canal inteſtinal ſans rien fournir au corps, ou ne lui fourniſſent que des matériaux groſſiers, de mauvaiſe nature, & plûtôt propres à le ſurcharger & à troubler ſes fonctions, qu'à le nourrir & à l'entretenir. Les mêmes alimens ſont plus ou moins facilement & parfaitement digérés, ſelon le plus ou le moins de bonté de l'eſtomac qui les reçoit. On ſent dont combien leur choix exige de prudence pendant l'enfance des filles délicates, dont l'eſtomac & les autres agens concourrans à la digeſtion, participent toujours à la débilité générale.

§. 22. Si l'on ſe rappelle les ſages gradations que la nature ſuit dans la nutrition du fœtus, l'on ſe perſuadera aiſément, que cette marche eſt la plus convenable dans la nourriture des enfans foibles. L'aliment qui convient le mieux aux enfans en général, juſqu'à ce que leurs forces ſoient accrues au point de pouvoir digérer des alimens ſolides, eſt inconteſtablement le lait, & ſur-tout celui de la mère, ſi elle eſt ſaine. Le lait des mamelles de la mère, qui n'eſt qu'une gradation du lait utérin, eſt la

nourriture la plus analogue à la constitution particulière de l'enfant, & en même tems l'aliment le plus facile à digérer pour lui. Le lait de la mère convient le mieux, parce que la nature, qui proportionne toujours les ressources au besoin, qui a rendu, comme nous l'avons vu, le lait utérin plus épais, à mesure que le fœtus, devenu plus gros, exigeoit un aliment plus nourrissant, donne à chaque femme un lait analogue au degré de consistance & de force de son enfant. A mesure que celui-ci croît, cette même nature, toujours uniforme dans ses opérations, augmente à proportion la consistance du lait de la mère nourrice. Un lait moins proportionné à la force & au besoin de l'enfant, le nourriroit trop ou trop peu, & dans l'un ou l'autre cas, le conduiroit à l'affoiblissement & au dépérissement, bien loin de le faire prospérer.

§. 23. On ne peut pas faire de règle bien générale du tems qu'il convient d'allaiter les enfans. Tout comme il en est qui, quoique nés à terme, ne sont pas aussi forts que le fœtus l'est ordinairement à sept ou huit mois dans le ventre de la mère, il y a aussi des enfans qui sont moins avancés & moins en état d'être sévrés à un an, & même à un an & demi, que d'autres le seroient à six mois. On doit mettre dans cette première classe les enfans des gens du monde, qu'on a cependant assez généralement la coutume de sévrer plus tôt que les enfans des paysans, qui allaitent souvent jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Les petits

ſauvages du Canada, quoique nés bien plus robuſtes que les enfans des nations policées, tettent juſqu'à l'âge de quatre, cinq, ſix & même ſept ans, & l'on ſait qu'ils s'élèvent preſque tous, & ſont forts & agiles. En général, les enfans délicats ſont ceux qui demandent d'être allaités le plus longtems, le lait étant l'aliment le plus convenable à tous égards pour eux, tant qu'ils conſervent quelques principes de délicateſſe; & l'on doit toujours croire qu'elle ſe corrige très-lentement, lorſqu'elle eſt originelle. Chacun ſait qu'un des meilleurs moyens, ſouvent même l'unique pour rétablir les perſonnes épuiſées, eſt le lait pour toute nourriture. Ce fluide, qui eſt une eſpèce de chyle déja tout préparé, paſſe dans le ſang, ſans exiger beaucoup de travail de la part de l'eſtomac. Ainſi l'on a moins à craindre les effets des mauvaiſes digeſtions, que lorſqu'on donne des alimens au-deſſus des forces de ce viſcère : le lait de la mère eſt d'ailleurs de toutes les ſubſtances, la plus analogue à celles qui compoſent le corps de l'enfant; c'eſt de ce fluide dont ſes viſcères, ſes membres, la plus grande partie de ſes humeurs ont été formés dans le ventre de la mère. Une règle à laquelle il faudroit au moins s'aſſujettir, c'eſt de ne jamais ſévrer les enfans avant la pouſſée de leurs douze premières dents, qui eſt la plus difficile, & qui n'eſt pour l'ordinaire complette qu'à l'âge d'un an, Le lait diminue la douleur & les dangers de cette criſe, ou plûtôt de ces criſes réïtérées, pendant leſ-

quelles la digeſtion ſe fait mal, & qui ſont ſouvent l'époque où les enfans ſe nouent; accident, qui, comme nous le verrons plus loin, eſt de bien plus grande conſéquence pour le ſexe que pour les hommes. Mais il faut bien ſe garder de croire, que l'apparition des dents indique le beſoin de nourriture ſolide. Cette erreur, qui a été funeſte à beaucoup d'enfans, eſt d'autant plus grande, que la dentition ſe fait ſouvent de très-bonne heure chez les plus foibles & les moins avancés, & très-tard au contraire chez de très-forts. Il ne faut avoir égard, pour déterminer le tems où l'on doit changer la nourriture des enfans, qu'à leur bien-être général, à leur vigueur, & ſur-tout au marcher, qui eſt aſſez ordinairement le plus ſûr thermomètre de leurs forces.

§. 24. Tout changement grand & ſubit dans le genre de vie, eſt dangereux, même pour les perſonnes formées & robuſtes. Il eſt donc de la dernière importance de ne ſubſtituer dabord au lait chez les enfans délicats, que des alimens, ſi non abſolument analogues à ce fluide, du moins dont la nature & les qualités ne s'en éloignent pas beaucoup, & de ne paſſer à des mets plus forts, que par des gradations fondées ſur l'état de l'enfant. Cette précaution eſt encore plus indiſpenſable, ſi l'on continue à donner du lait entremêlé avec les autres alimens.

Perſonne n'ignore que le lait eſt un aliment jaloux, qui ne s'accorde pas facilement avec d'autres; or cette obſervation, qui eſt très-

vraie à l'égard des adultes, l'eſt encore plus à l'égard des enfans, & ſur-tout des enfans délicats. Lorſqu'on fait ſuccéder du lait d'animaux à celui de la mère ou de la nourrice, il conviendroit d'y mettre plus de choix qu'on ne le fait communément. Ceux d'âneſſe, de chèvre & de brebis, qui ſont légers & reſtaurans, paroiſſent convenir davantage aux enfans foibles, que celui de vache, qui étant plus gras & plus épais, relâche & empâte ſouvent les inteſtins, lorſqu'on en fait un long uſage, & dont Mr. Tiſſot redoute les effets dans le cas où il y auroit de la diſpoſition aux obſtructions & à la noueure.

§. 25. Les premiers alimens qu'on peut ſubſtituer au lait, ſont les bouillies faites avec la farine des différentes graines fermentatives, telles que le ris, le froment, le maïs, le bled ſarraſin. Mais on a remarqué que la farine crue forme une colle qui ſe durcit, & ſe digère mal dans des eſtomacs délicats, & qui s'aigrit, lorſqu'elle eſt faite avec le lait au lieu d'eau. Perſonne n'ignore que le pain ſans levain eſt indigeſte; la bouillie de farine non fermentée eſt dans le même cas, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt pas extrêmement cuite. Outre ce grand inconvénient, cette farine contient beaucoup d'air, qui, ſe dégageant dans l'eſtomac & les inteſtins de l'enfant, gonfle ces viſcères & acaſionne des tranchées & des coliques. On doit préférer pour la bouillie des enfans délicats, la farine torréfiée, le pain, particulièrement celui qui eſt biſcuité ou grillé, eſt la fa-

rine de *Malt* ou grain germé avec lequel on fait la bierre.

La bouillie faite avec ces deux dernières ſubſtances, eſt beaucoup moins venteuſe & viſqueuſe ; la fermentation a raréfié & dégagé en grande partie l'air élaſtique qui étoit contenu dans le grain ; la farine a ſubi une eſpèce de première digeſtion ; ſes molécules ſont plus diviſées, plus fines, l'eſtomac a moins à faire pour en extraire le chyle, & les organes ſanguifaires, pour l'aſſimiler à la maſſe des humeurs.

§. 26. A meſure que les enfans s'accoutument à ce nouveau régime, on peut petit à petit leur faire eſſayer des alimens plus conſiſtans, en ayant ſoin cependant d'obſerver continuellement leurs effets ſur l'eſtomac & ſur la conſtitution en général. En manquant de cette attention importante, on rend ſouvent maladifs pour toute leur vie, des enfans dont le tempérammment annonçoit la ſanté & la force ; or, combien cette ommiſſion n'eſt-elle pas plus dangereuſe pour des enfans naturellement fluets, dont l'échelle des forces pour parvenir au degré robuſte, quoique plus longue, parce qu'ils en ſont plus éloignés, ne peut avoir que des échellons extrêmement rapprochés.

Les alimens qui peuvent le plus naturellement ſuccéder aux bouillies & aux panades, ſont les potâges au bouillon de viande peu forts ; les légumes légers, principalement les racines tendres & délicates qui ont un goût ſucré ; les jardinages herbacés, & ſur-tout les

plantes chicoracées ; quelques fruits aqueux bien mûrs, mais jamais des graines légumineuses proprement dites, qui sont venteuses, indigestes & qui obstruent, comme les pois, les fêves, les lentilles, &c. Enfin, de tems en tems, pour amener insensiblement les enfans au régime animal, on peut leur permettre un œuf à la coque frais & légèrement cuit. Quant à la viande, les meilleurs médecins s'accordent à en retarder l'usage le plus qu'il est possible. Mr. Tissot ne le permet qu'à quatre ou cinq ans, & à dîné seulement ; Mr. Raulin l'interdit jusqu'à l'âge de huit ou dix, & le vin jusqu'à celui de puberté.

§. 27. Les premières viandes qu'on permet aux enfans, doivent être tendres & simplement rôties ou bouillies sans assaisonnement. Les différentes viandes blanches ou volailles sont les meilleures ; mais il faudroit préférer celles qui sont faites, à celles qui sont jeunes, parce qu'elles nourrissent beaucoup moins & sont toutes glaireuses. On devroit aussi par-là même, & à plus forte raison, bannir de leur régime le cochon de lait & même le veau, surtout lorsqu'il est trop jeune. Cette époque, où les enfans commencent à mener la vie des adultes, est souvent, principalement pour les enfans des riches, celle du déclin de leur santé, par la coutume meurtrière où sont trop généralement les parens, de les admettre tout d'un coup à leur table. Il faut nécessairement dans ce cas, ou les tantaliser, ou leur permettre des nourritures qui émoussent de bonne

heure

heure, leur palais, les rendent gourmands, friands & sensuels, bornent leur croissance & leurs développemens, changent, altèrent la nature de leurs humeurs & souvent les tuent avant qu'ils aient pu connoître d'autres plaisirs.

§. 28. Il faudroit écrire plusieurs volumes, pour montrer tous les dangers des mets qui composent de nos jours la table des riches, & il est facile de sentir que ces dangers sont bien plus nombreux & bien plus grands pour des jeunes gens foibles, qui sont d'autant moins en état de supporet ce régime, qu'ils ont été habitués jusque-là à un régime plus simple, & par conséquent plus différent de celui de leurs parens. S'il n'est absolument pas possible de soustraire entièrement ces jeunes victimes au régime de leur état, il le seroit du moins sans doute, d'en retarder l'influence malfaisante, jusque dans un âge où leur tempérament plus formé, fût plus en état de lui résister. C'est surtout dans les enfans délicats du sexe, que ces préceptes trouvent leur application, & il y a entr'autres certains genres de mets qu'il importe plus particulièrement de leur faire éviter.

§. 29. Des mets de haut goût, comme surtout ceux qui sont épicés ou aromatisés, échauffent, rendent les humeurs âcres, irritent les nerfs déja trop sensibles, & usent bientôt un corps déja foible. Le caffé produit les mêmes effets; il agite le plus puissamment le sang, le force souvent à rompre ses digues na-

turelles, & contribue beaucoup à rendre les femmes qui ont les vaiſſeaux foibles, ſi ſujettes aux hémorrhagies. On devroit donc interdire ces ſortes de mets aux jeunes filles foibles, & même les femmes faites qui ne ſont pas robuſtes, feroient bien auſſi d'en uſer fort modérément. Mais de toutes les eſpèces d'alimens nuiſibles, celle qui l'eſt le plus aux femmes & aux jeunes filles délicates, ce ſont les graiſſes. Ce genre, ſous lequel on peut comprendre non ſeulement la graiſſe animale & les huiles végétales, mais encore toutes les choſes graſſes, viſqueuſes & glaireuſes, comme les pâtiſſeries, la plûpart des ſauces, les crêmes, les bignets, les fritûres, les pieds, les têtes, les oreilles d'animaux, les ventres de veau &c., ſont indigeſtes, épaiſſiſſantes & relâchantes. Elles tendent donc directement à augmenter les plus fâcheuſes diſpoſitions des perſonnes délicates, ſavoir, à ruiner la fonction importante des digeſtions, à épaiſſir les fluides, à obſtruer les glandes & les vaiſſeaux, à relâcher les ſolides & à affoiblir toute l'organiſation.

§. 30. La boiſſon qui convient le mieux aux jeunes perſonnes, c'eſt l'eau pure & froide. Le vin & les liqueurs fortes nuiſent aux digeſtions, rendent les enfans ſujets aux aigreurs & aux vers, & les empêchent de croître. Quelques auteurs attribuent en grande partie la foible ſtructure de certains peuples du Nord, au grand uſage qu'ils font des liqueurs fortes preſque dès leur tendre enfance. En effet on ſait, qu'une des principales propriétés des liqueurs

ſpiritueuſes, eſt de racornir les ſubſtances animales. Perſonne n'ignore, qu'on me permette cette comparaiſon, que le moyen de conſerver les chiens de petite race, tels que le bichon, l'épagneul dans leur état de petiteſſe, eſt de leur faire avaler de l'eſprit de vin & de leur en frotter le corps pendant qu'ils ſont jeunes. " Il ne faut permettre aux enfans, dit Mr. Tiſſot, que peu ou point d'acides & jamais de vin; quoiqu'il paroiſſe dabord leur donner des forces, comme on digère moins bien lorſqu'on en boit, il eſt ſûr qu'à la longue il les diminue, & c'eſt une remarque conſtante dans tous les pays, que les bûveurs d'eau ſont beaucoup plus vigoureux, plus ſains, plus gais, & vivent plus longtems, que les bûveurs de vin. „ Si quelquefois on permet un peu de vin dans de l'eau aux jeunes perſonnes plus âgées, ce ne doit être que des vins vieux & généreux; les vins nouveaux, les petits vins verds qui abondent en acides, leur ſont très-pernicieux.

§. 32. Un autre genre de boiſſon, dont les effets ſont l'oppoſé de ceux des liqueurs ſpiritueuſes, & dont les dangers ſont encore plus redoutables pour les jeunes perſonnes du ſexe, c'eſt les eaux chaudes, entendant ſous cette dénomination toutes les eſpèces d'infuſions & de décoctions qu'on a coutume de prendre chaudes; telles que le thé, le caffé, la ſoupe même, lorſqu'on la mange trop chaude. Tous ces liquides nuiſent extrêmement aux digeſtions lorſqu'on en fait trop uſage. On ſait que

les bains chauds relâchent le tissu de la peau : les boissons chaudes & les tièdes mêmes opèrent le même effet sur l'estomac ; elles noyent encore les sucs digestifs & affoiblissent leur action sur les alimens. Outre ces effets primitifs & immédiats, l'eau chaude, qui est plus pénétrante, parce qu'elle est plus divisée & plus subtile, porte avec elle ses fâcheuses influences dans toutes les autres parties du corps qu'elle pénètre, & dont elle relâche les solides & dissout les fluides. On sent donc que l'usage le plus modéré de ces boissons peut facilement dégénérer en abus pour les demoiselles délicates dont il augmente tous les maux auxquels leur tempérament les dispose. Aussi ne tarde-t-on pas ordinairement à en appercevoir chez elles tous les fâcheux effets, le défaut d'appétit, la foiblesse, la pâleur, la diminution de la chaleur naturelle, les maux de nerfs, la maigreur, plus souvent les bouffissures, quelquefois l'hydropisie & presque toujours les pertes blanches, qu'on sait être beaucoup plus communes en Hollande & dans les pays où l'on fait un grand usage des boissons théiformes que par-tout ailleurs. En général, il ne convient pas que les jeunes personnes boivent excessivement, pas même d'eau froide. Nous avons vu que le défaut général de leur tempérament, est d'être trop humide & d'avoir des solides trop flasques ; or une trop grande quanté de lavages quelconques augmente ces dispositions. Ce conseil & le précédent regardent même la plûpart des femmes faites, dont

le tempérament conserve toujours un grand rapport avec celui de l'âge tendre.

§. 32. L'abus du caffé nuit encore particulièrement aux jeunes personnes du sexe de deux autres manières ; il irrite leurs nerfs & agite fortement leur sang. Chacun sait combien cette infusion est dangereuse pour les femmes grosses menacées de pertes, & qu'elle excite toutes les espèces d'hémorrhagies. On ne doit pas douter que l'usage journalier de cette boisson ne contribue très-souvent à faire hâter les règles chez les jeunes filles, & à rendre cette évacuation trop abondante. Le chocolat au contraire convient assez aux jeunes personnes du sexe, sur-tout à celles qui sont d'une complection lâche & humide : il est restaurant & fortifiant ; mais on doit se ressouvenir toujours qu'il échauffe, même celui qui est sans aromates, & à plus forte raison celui qui en contient. L'auteur du livre *de l'homme & de la femme* l'estime beaucoup contre la stérilité qui vient de foiblesse & d'épuisement, & Lémeri dans son *Traité des alimens*, IIIe. partie chap. 8, rapporte l'observation d'un phthisique guéri par le seul usage du chocolat & dont la femme, jusqu'alors réputée stérile, devint mère de plusieurs enfans, après s'être elle-même mise aussi à l'usage de cette boisson, encouragée par l'heureux succès qu'elle avoit eu sur son mari.

§. 33. L'abus dans la quantité des alimens, n'est pas moins à redouter que dans le choix, pour les enfans délicats. Quelque sains & quel-

que légers que les alimens ſoient, leur trop grande quantité produit conſtamment deux genres de mauvais effets ; dabord ceux qui ſont la ſuite immédiate d'un eſtomac ſurchargé, ſavoir l'indigeſtion, la digeſtion laborieuſe, imparfaite, ou, ſi ces alimens ſont bien digérés, ceux qu'occaſionne la réplétion ſubite des vaiſſeaux, produite par la quantité ſurabondante de chyle qui afflue dans le ſang. Dans l'un & dans l'autre cas, la nature eſt opprimée au lieu d'être ſoutenue, & ſi ces excès ſont ſouvent répétés, ils conduiſent immanquablement les jeunes perſonnes à la foibleſſe, à la langueur & au dépériſſement. C'eſt encore à l'époque où les enfans ſont admis au régime de leurs parens, que les excès dans la quantité ſont le plus fréquens & en même-tems le plus à craindre. Des mets plus appétiſſans flattent naturellement leur palais encore tout neuf, & les excitent très-ſouvent à en prendre une quantité qui ſeroit exceſſive, même pour des perſonnes plus âgées & plus robuſtes, & qui l'eſt par conſéquent encore plus pour eux en qui la nature n'a point encore appris à ſupporter les excès.

ARTICLE II.

De l'air.

§. 34. De tous les agens naturels à l'action deſquels nous ſommes ſoumis, il n'en eſt aucun, dont les qualités & les effets ſoient auſſi

étendus, aussi diversifiés, & aussi variables, que ceux du fluide atmosphérique. La manière d'agir de l'air sur nos corps, a beaucoup d'analogie avec celle des bains, & ses influences sont d'autant plus considérables, que son action est universelle & continuelle, puisque notre immersion dans ce fluide est complette, & qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous y soustraire, lorsqu'il a des qualités qui peuvent nous nuire, ni de corriger ces qualités, comme on peut le faire à l'égard des bains. Or, lorsqu'il est impossible d'éviter une chose, le meilleur parti à prendre, est de tâcher de se durcir contre ses impressions. C'est dans l'enfance qu'on peut le plus facilement se familiariser avec l'air, & ses influences à cet âge contribuent aussi beaucoup à rendre le tempérament fort ou délicat.

§. 35. De toutes les modifications de l'air, celles qui constituent sa température, sont les plus importantes à connoître, parce qu'elles sont les plus universelles, & qu'elles ont les influences les plus promptes & les plus marquées. J'examinerai seulement les deux qui sont les plus relatives au but de l'éducation des enfans foibles.

§. 36. La pression ambiante de l'air est un des plus puissans soutiens de l'économie animale. L'air froid étant plus pesant, plus dense & plus élastique, comprime davantage les solides, rend leur texture plus ferme & leur action plus forte. On sait que les peuples du Nord sont généralement plus robustes que

ceux du midi, & il n'eſt perſonne qui n'ait éprouvé qu'on eſt plus actif, plus agile & plus leſte pendant les froids ſecs & vifs de l'hiver, & qu'au contraire on eſt mou, foible, abattu, découragé même, pendant les grandes chaleurs de l'été, ſur-tout lorſqu'il règne un air chaud & humide. Or ces effets ſont faciles à expliquer.

§. 37. Dans un air chaud qui eſt plus léger, plus rare, moins élaſtique & par conſéquent moins compreſſif, les ſolides perdent leur ton, les humeurs croupiſſent & s'altèrent; l'air interne n'étant pas contrebalancé par l'air externe, ſe raréfie, les fluides entrent en expanſion, dilatent & diſtendent les vaiſſeaux qui les contiennent, juſqu'à ſurmonter & empêcher leur réaction & même quelquefois à rompre leurs digues.

§. 38. Si à cette température chaude ſe joint encore un principe d'humidité dans l'air, tous les mauvais effets que nous venons de voir, augmentent, & ſont portés à leur comble. Les ſolides toujours plus relâchés par cette vapeur chaude qui les pénètre ſans réſiſtance, perdent de plus en plus leur empire: ſubjugués enfin par les fluides, ils ne peuvent non ſeulement plus les régir, mais même les contenir; tout tombe dans la langueur: le corps eſt ſans force, l'eſprit eſt abattu, le cœur eſt ſans courage. Cette intempérie de l'air eſt non ſeulement le plus grand ennemi de l'économie animale, mais encore de tous les corps organiſés, dont elle eſt le deſtructeur: elle excite dans tous

les fluides croupiſſans un mouvement inteſtin qui les décompoſe, les dénature & les corrompt. C'eſt la plus grande cauſe de la putréfaction, qu'on ſait au contraire que le froid empêche. Perſonne n'ignore que les ſubſtances animales & même beaucoup de végétales, qui ſe conſervent très-longtems en hiver, ſe corrompent très-facilement en été, ſur-tout pendant ces chaleurs qu'on nomme étouffées. Le lait, ſi l'on n'a pas ſoin de le placer dans un lieu frais, s'aigrit dabord, & paſſe enſuite bientôt à la fermentation putride; les vins tournent, les fruits paſſent rapidement, les cloaques, les voiries, les étangs, les marais mêmes contractent & répandent alors une plus grande infection; la ſueur & tous les excrémens animaux annoncent une plus grande diſpoſition à la pourriture, & très-ſouvent la putridité même. Les obſervations ont convaincu qu'un tel état de l'air a été la cauſe la plus grande des peſtes, & qu'elle l'eſt encore tous les jours des maladies épidémiques & contagieuſes.

§. 39. D'après l'expoſé abrégé des effets de ces deux principales températures de l'air, on ſent combien le choix de celui que doivent reſpirer les enfans, & ſurtout les jeunes filles délicates, eſt important & exige d'attention & de prudence de la part des parens. Combien à cet égard les jeunes payſannes n'ont-elles pas d'avantages ſur les jeunes citadines? A l'infériorité, on pourroit ſouvent dire, aux qualités nuiſibles de l'atmoſphére des villes,

ſe joint encore pour celles-ci, la néceſſité de paſſer leur enfance & leur jeuneſſe dans un air enfermé, abſolument tranquile, & toujours néceſſairement plus chaud & plus rare; un air que l'attention à le renouveller, empêche, dit Mr. Tiſſot, d'être mal-faiſant, mais qui n'a rien de ſalutaire; qui ſuffit à la vie, mais non pas à la parfaite ſanté, & qui eſt par conſéquent bien loin de pouvoir fortifier ceux qui le reſpirent. Sans contredit un des plus grands déſavantages de la vie ſédentaire, à laquelle les demoiſelles ſont condamnées, c'eſt de n'être jamais expoſées aux viciſſitudes de l'air, & ſur-tout aux vents & au froid. Le mouvement de l'air ajoute à la preſſion uniforme de peſanteur, de denſité & d'élaſticité de ce fluide une action étrangère & mécanique, qui, non-ſeulement raffermit les ſolides animaux, mais excite encore leur jeu par les pulſions, les chocs & les frottemens répétés qu'elle occaſionne. Le froid, outre les bons effets que nous lui connoiſſons, mériteroit qu'on expoſât davantage les jeunes perſonnes à ſon action, par la raiſon ſeule qu'il eſt le tourment de ceux qui le redoutent, & ſouvent un fléau pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. On ne ſauroit aſſez dire aux mères, qui par une tendreſſe mal-entendue choyent exceſſivement leurs filles à cet égard, combien elles leur ſont de mal. La plûpart d'entr'elles pourroient, ſi elles le vouloient, ſe convaincre par elles-mêmes des dangers qu'il y a d'être frilleuſe. Cette diſpoſition fâcheuſe influe tout-

à-la-fois ſur la ſanté & ſur le bonheur ; la tranſpiration, qu'on ſait être ſi néceſſaire & qui ſe fait déja ſi mal chez les femmes délicates, eſt ſujette à être arrêtée d'autant plus facilement par le froid, que les nerfs ſont plus ſenſibles chez les femmes. Cette même ſenſibilité au froid eſt auſſi un grand obſtacle au bonheur, puiſqu'elle rend eſclaves & quelquefois même priſonnières, des perſonnes les plus faites pour jouir des agrémens de la vie & de la ſociété, & qu'elle influe ſouvent ſur l'humeur quelle rend plus aigre & moins liante. Il n'y a que la grande ſenſibilité qui rende dangereuſes les alternatives ſubites du chaud au froid : ſi l'on accoutume de bonne-heure les enfans à ce dernier, ils en ſupportent l'action ſans preſque y être ſenſibles, & par conſéquent ſans en être incommodés. Un exemple qui frappe journellement les yeux de tout le monde, auroit dû déja faire appercevoir cette vérité. Les femmes les plus délicates ſouffrent ſans peine & impunément leur gorge & leur poitrine découvertes dans les plus grands froids ; cependant ces organes ſont des plus délicats. En venant au monde, nous n'avons pas le viſage & les mains moins tendres & moins ſenſibles que le reſte du corps ; cependant ces parties s'accoutument facilement à l'air froid. Si les mains y deviennent plus ſenſibles, ce n'eſt, comme perſonne ne l'ignore, que par l'abus des gands chauds & des manchons, & par la pernicieuſe habitude de les chauffer au feu ; cauſes d'ailleurs les plus or-

dinaires des engelures qui ſont une vraie diſpoſition gangréneuſe, dont le vrai préſervatif, & même dans la plûpart des cas le plus ſûr remède, eſt l'eau glacée & la neige. Les anciens Germains & tous les peuples qui ont mis la ſanté, la force & la longévité au premier rang des perfections du corps, laiſſoient aller nuds leurs enfans, juſqu'à l'âge de puberté: mais ſans chercher des exemples dans des mœurs bien loin des nôtres, il y a, dit-on, en Angleterre & en Irlande, beaucoup de gens qui portent en hyver le même habit qu'en été, ſans en ſouffrir ni être plus ſenſibles au froid, que ceux qui vont habillés plus chaudement. On ſait que cette méthode a été celle du grand Newton pendant toute ſa vie.

§. 40. Si nous examinons les effets de l'air froid relativement à la beauté, nous en trouverons auſſi qui militent fortement en ſa faveur. Mr. de Meza, médecin portugais établi à Coppenhague, eſt ſi fort convaincu que le froid a la propriété d'embellir, qu'il lui attribue la ſupériorité de beauté qu'on ſait que les femmes du nord ont en général ſur celles des pays chauds; & cela n'eſt point difficile à concevoir, dès qu'on ſait que le froid contribue à la bonne ſanté. Une obſervation qu'il n'eſt point de femme qui n'ait faite ſur elle-même, & qui montre d'une manière palpable les bons effets du froid ſur la beauté, c'eſt que le teint a ſenſiblement plus de fraîcheur & de vivacité dans les tems médiocrement froids de l'hyver, que dans les grandes chaleurs de

l'été, pendant lesquelles les femmes délicates sont très-souvent blêmes & défaites.

§. 41. Avant que de finir cet article, je dois prévenir une erreur à laquelle ce que j'ai dit sur la chaleur, pourroit donner lieu; c'est de croire, que l'action du soleil est toujours nuisible. C'est l'air étouffé & échauffé des appartemens, que j'ai particulièrement en vue; ses effets diffèrent infiniment de ceux de la chaleur procurée par l'astre qui anime la nature. Il est des cas chez les enfans, où ses influences peuvent produire les plus heureux effets (*), & le défaut total de cette action est, sans-doute, une des grandes causes de l'infériorité de force des demoiselles. Celles des mères qui préfèrent un teint fin à une santé ferme, s'élèveront sans-doute contre cette assertion; elles croiroient pour jamais leurs filles laides, si elles les laissoient un instant exposées à l'air dans un tems qui n'est pas très-doux, & surtout pendant que le soleil éclaire notre horison. Il seroit facile de tranquiliser encore ces mères sur ces différents points, s'il étoit possible de les persuader de cette exacte vérité, que le plein-air bien loin d'être nuisible à la peau, lui est au contraire très-favorable, &

(*) L'insolation, qui consiste à exposer tout le corps nud, ou seulement quelque partie aux rayons directs du soleil, étoit très-usitée chez les anciens, comme un moyen efficace de fortifier. Les auteurs du *Dictionnaire de santé* pensent avec raison, qu'on a tort de négliger ce secours.

que ſon action bien ménagée & employée à-propos, eſt peut-être le meilleur de tous les coſmétiques. Celle du ſoleil, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop long-tems continuée, eſt auſſi ſouvent avantageuſe au teint. L'une & l'autre contribue à procurer à la peau cette fermeté, ſans laquelle j'ai déja dit que le coloris eſt toujours terne : le ſang pénétrant avec plus de facilité juſque dans les plus petits vaiſſeaux de la ſuperficie, donne aux joues ce bel incarnât naturel, dont manquent preſque toujours les perſonnes délicates. Cette augmentation de reſſort dans les fibres du viſage, donne de la vie à chaque trait, & augmente ſouvent même ſur-le-champ toute l'expreſſion de la phyſionomie. Enfin, en ſuppoſant qu'une jeune perſonne fût dans le cas de contracter une légère teinte de hâle, ce mal momentané devroit bien peu allarmer ; elle corrigeroit même peut être avantageuſement cette pâleur blafarde, qui eſt le partage ordinaire des perſonnes qui vivent à l'ombre ; & ce ſont celles qui ont le plus de diſpoſition à ſe hâler : car dès qu'on a acquis un teint naturel & décidé, on eſt beaucoup moins ſuſceptible de cet inconvénient. Perſonne n'ignore que les fleurs qu'on cultive dans des ſerres, ſont non-ſeulement plus délicates & de moins de durée, mais qu'elles n'ont ni l'éclat ni la vivacité de coloris, ni l'odeur de celles qui croiſſent en plein air, quoiqu'avec moins de ſoins & de précautions.

ARTICLE III.

Du mouvement & du repos.

§. 42. De toutes les choses qui peuvent être utiles au corps humain, il n'en est aucune qui le soit autant & aussi généralement, que l'exercice. Il est le remède spécifique le plus universel, & le principal conservateur de la santé. En suppléant à la foiblesse des mouvemens naturels, il aide puissamment les organes à faire complettement leurs fonctions : par lui le cœur envoie le sang avec plus de vigueur, jusque dans les parties les plus éloignées du centre, comme il paroît dabord par la couleur vermeille qu'il procure au visage; par lui les vaisseaux réagissent convenablement sur ce fluide, l'élaborent, l'assimilent au corps, en séparant exactement & régulièrement les différentes humeurs qui doivent en être séparées, & conduisent chacune d'elles à sa destination; par lui la digestion qui est la base de la vie & de la santé, se fait avec exactitude; par lui enfin, & par lui principalement, le corps se développe, croît, se fortifie, devient souple, adroit, actif, agile & s'embellit.

§. 43. Le repos excessif produit au contraire tous les maux qui sont l'opposé des bons effets de l'exercice. Bien loin de favoriser les développemens du corps, & de hâter sa perfection, il arrête & détruit dans leur origine tous les principes d'action. Semblables aux ressorts des machines qui s'enrouillent par l'inac-

tion, les nerfs & les muſcles s'engourdiſſent, les membres, dabord inertes par goût, le devi ennent par état; les mouvemens qui conſtituent la vie, s'affoibliſſent; le cœur ne pouſſe le ſang que foiblement & irrégulièrement; les humeurs croupiſſent; la circulation ne ſe fait plus que dans les gros vaiſſeaux, les petits s'obſtruent, s'oblitèrent; la maſſe des humeurs reſte ſurchargée des humeurs excrémenticielles, & ſur-tout de celle de la tranſpiration; les digeſtions ſe dérangent, & avec elles toutes les fonctions; la chaleur naturelle, qui eſt l'effet des frottemens, diminue à meſure que les liqueurs ſe ralentiſſent; chaque jour prend quelque choſe ſur les forces & ſur les reſſources naturelles, & le ſang, ce fluide vital univerſel, ne conſerve enfin de mouvement, que ce qu'il lui en faut, pour entretenir une vie qui en mérite à peine le nom, & dont les peines & les ſouffrances l'emportent ordinairement de beaucoup ſur les agrémens.

§. 44. Ce paralelle nous montre au premier coup d'œil, combien l'éducation ordinaire des filles de famille eſt défavorable ſur le point important de l'exercice. Plus les demoiſelles ſont délicates, plus par conſéquent le mouvement leur ſeroit néceſſaire, & plus cependant on les élève dans la moleſſe qui achève de les énerver. C'eſt à la vie agiſſante que mènent les jeunes payſannes dès leur tendre enfance, qu'elles ſont principalement redevables de la ſanté qui les différencie ſi avantageuſement des demoiſelles; & ce qui augmente encore

encore les bons effets du mouvement chez ces premières, c'est qu'elles le prennent la plûpart du tems au grand air, & avec cette pleine liberté qui est le premier des droits de la nature. Qu'on me permette encore ici un paralelle qui rendra cette vérité frappante.

§. 45. La jeune fille destinée à être femme de travail, y est appliquée dès son enfance: elle est employée dabord à des détails domestiques, qui, quoiqu'ils exercent moins le corps que les occupations des garçons, sont cependant très-avantageux à sa santé & à sa constitution, à laquelle les travaux des champs viennent ajouter bientôt un nouveau degré de force. Les mêmes avantages se retrouvent dans les exercices qu'elle fait pour ses plaisirs; d'autant plus que ses plaisirs sont véritables, tandis que ceux qu'on procure aux demoiselles, sont presque toujours accompagnés de circonstances qui leur font perdre une grande partie de leurs avantages, & les font paroître souvent à leurs yeux, plûtôt des espèces de corvées, que des récréations. La jeune paysanne dont le cœur n'est pas resserré, encore moins flétri par l'esclavage, que presqu'aucune bienséance n'asservit, portée à agir par le sentiment de ses propres forces, se livre gaiement à toute la vivacité de l'enfance & de l'adolescence. Excitée par des compagnes, dont la même gaieté fait le fond du caractère, la joie préside à leurs jeux, & la nature en reçoit un double degré d'activité: libres de les cesser & de les reprendre quand elles veulent, elles les dosent, si je

puis ainsi dire, sur le besoin & les forces de la nature, & il est rare qu'elles en prennent avec un excès, qu'elles seroient cependant plus en état de supporter que les demoiselles, pour lesquelles l'exercice exige ordinairement une modération prudente dans son usage, & que la rareté de l'occasion engage quelquefois à s'y livrer d'une manière disproportionnée à leurs forces. Enfin les jeunes paysannes, en affermissant leur bien-être par l'activité dans laquelle elles s'élèvent, s'assûrent encore pour toute leur vie, le goût & la jouissance de leurs facultés.

§. 46. Bien différente de la libre paysanne, la jeune citadine est la victime de sa haute naissance & de son opulence. Contrainte de passer dans sa prison dorée les plus beaux tems de sa vie, l'âge du vrai bonheur, & qui décide le plus de celui à venir dont la santé est le seul vrai fondement, elle ne peut faire un pas ni agir presque d'aucune manière, sans une permission expresse. Couchée dans un lit amolissant, beaucoup plus longtems que son sommeil ne l'exige, ou dormant trop pour le peu de mouvement qu'elle se donne, clouée la plus grande partie du jour sur une chaise, bornée pendant le petit reste du tems à faire quelques pas presque toujours uniformes & lents dans un espace fort borné & sur un plan égal, la demoiselle, dis-je, commence par souffrir avec une peine infinie cette fixité qu'on exige d'elle, & finit par y trouver des charmes; c'est-à-dire, par devenir paresseusse, & souvent impotente,

presque dans la force du terme. Si on la conduit quelquefois dans le cours de l'année à quelque promenade, où elle ait plus d'espace que dans sa chambre, cet avantage est ordinairement perdu pour elle par les conditions qu'on lui impose. On craint qu'elle ne s'échauffe, & ici plus qu'ailleurs esclave de la vaste décence, on croiroit peut-être la ravaler au niveau des enfans du peuple, en lui laissant un peu suivre ses goûts (*). Quelque vif que soit son désir de courir, elle est obligée de ra-

(*) La passion de se mouvoir est innée chez tous les enfans qui ne sont pas décidément languissans. Elle se conserveroit longtems chez les filles, si l'on ne se hâtoit pas de l'étouffer. L'auteur de la nature a montré particulièrement ici sa bonté & sa sagesse, en donnant aux enfans, comme à tous les jeunes animaux, un penchant aussi fort, & tant de facilité pour le secours le plus assûré contre la langueur naturelle de leur âge. C'est être, on ne peut pas plus cruel, de les en priver, & d'étouffer en eux le goût d'une chose qui leur est en même tems utile & agréable, la seule peut être de nos jouissances, qui réunisse ces deux importantes qualités. C'est à sauter & à folâtrer que doit se passer l'enfance, dit Mr. Balexerd; il ne faut pas s'opposer à ces plaisirs ni forcer les enfans à être tranquiles contre leur gré, pas même longtems à titre de punition. Si même, ajoute-t-il, cette disposition naturelle n'étoit pas assez forte, il faudroit les y exciter par l'attrait du plaisir. On peut presque donner comme un axiome général, que tout enfant lent & paresseux est dans un état maladif ou de langueur. L'époque où les filles s'accoutument au repos de leur état, est donc celle du déclin de leur santé.

lentir ſon pas & de compoſer ſa démarche. L'enfant qui ne connoît pas ces diſtinctions, parce qu'elles ne ſont pas dans la nature, ne voit que la réſiſtance qu'on lui oppoſe; elle l'irrite à proportion de ſa gaieté & de ſa vivacité naturelle : privé de cette liberté qui auroit fait dans ce moment ſon ſuprême bonheur, & dont il voit jouir quelqu'autre enfant qu'il ſait lui être inférieur, il s'attriſte, prend de l'humeur, & tout le bon effet de la promenade eſt perdu pour lui. Il eſt déraiſonnable à tous égards, de vouloir qu'une petite fille de ſix ou huit ans, ait les goûts & les manières poſées d'une de quinze. Il faut, dit madame Elie de Beaumont, être enfant dans l'enfance pour être raiſonnable à l'âge de raiſon. Une fille, qui à dix ans lit, au lieu de courir, doit être à vingt, ajoute M. Tiſſot, une femme à vapeurs, & non point une bonne nourrice.

§. 47. Si cette vie ſtupéfiante, qui a beaucoup de rapport avec celle du loir, ou du lent & mou limaçon, eſt une condition abſolument inhérante à l'état de fille de naiſſance, c'eſt un malheur très-grand, & qui mérite bien qu'on s'attendriſſe ſur le ſort de cet ordre de femmes, puiſque cette inaction eſt non ſeulement la principale cauſe des maux attachés à cet ordre, mais qu'on peut même croire, ſans craindre de ſe tromper, qu'elle égale ſeule toutes les autres.

§. 48. L'on pourroit corriger un peu ces mauvais effets, ſi parmi les talens qui ſont partie de l'éducation, on donnoit la prééminence

à ceux qui exercent le plus le corps, & l'exclusion, ou du moins un peu moins d'application à ceux qui le tiennent dans l'inaction & souvent même dans la gêne. On sait que les artisans sédentaires sont généralement les plus foibles & les plus sujets à un grand nombre de maux particuliers qui viennent de leur genre de vie, & de ce que certaines parties de leur corps sont fortement exercées, tandis que d'autres le sont très-peu ou point du tout; car il en résulte que celles-là se fortifient aux dépens de celles-ci, que l'équilibre des fonctions est rompu, & que leur harmonie ou la santé est troublée. La gymnastique des filles est malheureusement trop bornée. La danse est presque la seule branche d'exercices corporels qui entre aujourd'hui dans le plan de leur éducation, & l'on ne sauroit aussi trop la recommander. Outre le mouvement universel qu'elle procure au corps, elle développe les beautés & les graces, donne de l'extension à chaque partie & au tout, & rend le corps souple, agile, droit & ferme. La leçon de danse corrige seule chez les jeunes personnes une grande partie des mauvais effets de leurs autres occupations. Elle ramène à leur rectitude naturelle les parties du corps qui ont été pliées pendant les leçons sédentaires, & détruit l'engourdissement que produisent ces attitudes par la gêne qu'elles apportent à la circulation. Un autre effet par lequel ce genre de talens est encore fort recommandable, c'est que loin de répugner aux enfans, c'est celui dont la cul-

ture eſt le plus de leur goût, parce que ſon exercice eſt plus dans leur nature mobile & portée à la gaieté, au lieu que leurs autres leçons les attriſtent. Or, quand la danſe ne produiroit d'autre bien chez les enfans, que de les égayer, elle mériteroit déja par cela ſeul de devenir une partie des plus eſſentielles de leur éducation.

§. 49. Parmi les autres talens agréables, il en eſt un qui l'eſt ſans contredit le plus de tous après la danſe, & dont l'exercice ménagé convenablement, peut être encore très-utile au corps : c'eſt la culture de la voix, ſous laquelle on doit comprendre le chant & la déclamation. L'un & l'autre de ces excercices met immédiatement en jeu les organes les plus importans. Cheyne dit, qu'en parlant haut on ſe fortifie les poumons, & que la digeſtion s'en fait mieux. Il prétend même que ce moyen, de même que celui de courir ou de graviter, eſt un bon remède contre l'aſthme humide. On ſait le fruit que retirent de l'exercice de la voix les prédicateurs & les avocats, chez leſquels il corrige une grande partie des mauvais effets de la vie ſédentaire & des travaux du cabinet. Je ne ſais même, malgré le préjugé contraire, ſi les maux de poitrine qui ſont aujourd'hui ſi communs chez les femmes, ne le ſeroient peut-être pas moins, ſi l'on donnoit davantage à la culture de leur voix, bien entendu, lorſque la poitrine n'eſt que foible & ſur-tout aprés la mue. Perſonne n'ignore que les parties les plus exercées deviennent

les plus charnues, les plus nerveuſes & les plus fortes. Pour s'en convaincre, il ne faut que conſidérer les jambes & les cuiſſes des porteurs de chaiſe; les bras & les mains des batteliers; le dos & les épaules des porte-faix; ou encore, ſans ſortir de chez ſoi, comparer les avantages de la main droite ſur la main gauche. Mr. Tiſſot regarde auſſi l'exercice de la voix comme ſalutaire, & penſe qu'il ſupplée juſqu'à un certain point au défaut de mouvement chez une partie des femmes. "La nature, dit-il, les a rendues plus ſuſceptibles de ſenſations agréables, elle leur a donné un plus grand fond de gaïeté, elles cauſent davantage, & ce babil eſt une ſorte d'exercice pour elles."

§. 50. Enfin, une branche de l'éducation corporelle, malheureuſement trop négligée pour les femmes dans la plus grande partie de l'Europe, qui concourt beaucoup au développement des graces, qui eſt de la plus grande utilité à la ſanté, & dont les dames anglaiſes, qui ſont preſque les ſeules qui la cultivent, connoiſſent tout l'avantage; c'eſt l'exercice du cheval. „Cet exercice, dit l'illuſtre médecin de Lauſanne, que j'ai cité ſi ſouvent, eſt excellent pour la tête, pour la poitrine & ſurtout pour les viſcères du bas-ventre, dont il prévient & diſſipe les engorgemens qui ſont une des maladies ordinaires des perſonnes ſédentaires, & comme nous l'avons vu, des femmes en particulier. Il ſeroit à ſouhaiter, ajoute-t-il, qu'on fit contracter aux jeunes filles du monde l'habitude d'y monter, & qu'il y

eût dans les grandes villes une académie destinée uniquement à les instruire dans cet art. Non-seulement la santé, mais la beauté même y gagneroit infiniment."

ARTICLE IV.

Du sommeil & de la veille.

§. 51. Le dormir est l'opposé de l'activité, dont il est aussi particulièrement destiné à réparer les effets. C'est le mouvement qui doit principalement en régler la mesure, & qui en détermine les bons ou les mauvais effets. Si l'on fait peu d'exercice, ou l'on dort peu, & alors le corps est échauffé, les humeurs desséchées & les nerfs irrités s'usent; ou, ce qui est plus commun chez les jeunes filles, on dort plus que la fatigue ne le requiert, & cet excès augmente toutes les dispositions énervantes. L'amolissement, le relâchement, la perte de l'élasticité des nerfs & des fibres, l'engourdissement des sens, la lenteur de la circulation, la langueur de toutes les fonctions, l'appésantissement du corps, son inaptitude à agir, celle de l'esprit à penser, en un mot l'indolence totale qui achève de faire de l'existence de ces jeunes personnes, plûtôt une espèce de végétation, qu'une vraie vie.

§. 52. Un effet particulier du sommeil commun, je crois, chez les filles élevées mollement, & auquel contribue aussi la molesse des lits dans lesquels elles couchent, de même que

le long séjour quelles y font généralement ; c'est d'exciter l'éguillon du désir, & de hâter vraisemblablement souvent le terme du besoin, qu'on sait que la paysanne, chez laquelle le repos & le sommeil sont proportionnés à la fatigue, connoît généralement plus tard.

ARTICLE V.

Des passions.

§. 53. Si l'état de l'ame est si dépendant de celui de son enveloppe, l'ame n'a pas de son côté des influences moins grandes sur le corps, dont elle concourt beaucoup à affermir ou à troubler la santé. Les passions énergiques & égales, telles que le courage, la fermeté, soutiennent le ressort de la machine physique & augmentent ses forces. Les passions atterrantes, qui abbattent l'ame tout d'un coup, comme la terreur, l'effroi, l'épouvante, jettent aussi subitement tout le corps dans un relâchement total. La crainte, la timidité, qui sont des dispositions à ces dernières passions, agissent sur le corps de la même manière, mais dans un degré moins marqué & plus lentement. Les passions accablantes, telles que le chagrin, la tristesse, tiennent les fibres & les nerfs dans une action fatigante & usante. Les passions tendres, telles que l'amour, amolissent & énervent tous les principes de force. Enfin pour ne pas pousser trop loin cette analise, les passions tumultueuses & violen-

tes, comme la colère, la fureur, l'emportement, bouleversent l'économie animale à proportion de ce qu'elle est plus ou moins forte, c'est-à-dire, susceptible d'impression & capable de résister à leurs effets. On voit clairement d'après cet exposé, combien la régie des passions mérite d'attention chez les enfans délicats du sexe, & que leur culture entre aussi essentiellement dans le plan de l'éducation médicinale.

§. 54. Il y a entr'autres deux genres d'affections, ou plûtôt de dispositions de l'ame, auxquelles les jeunes personnes du sexe ont une propension naturelle la plus grande, & dont les influences sur leur bien-être physique actuel & à venir, sont des plus fâcheuses; c'est la sensibilité & la timidité excessives. La première, qui est peut-être la base de toutes les autres passions, ou qui du moins leur prête beaucoup de son action particulière, qui dépend elle-même beaucoup de la mobilité des nerfs & de la vibralité des fibres naturelle à la délicatesse de l'enfance & du sexe; la sensibilité, en un mot, qui, étant bien ménagée & dirigée, peut seule conduire au plus grand bonheur, devient très-souvent la source des plus grands maux moraux & physiques chez ceux en qui elle est excessive, & particulièrement chez le beau sexe, en qui elle est très-souvent une foiblesse. J'ai déja indiqué quelques-uns de ses effets qui paroissent dépendre plus particulièrement des nerfs; ceux qui paroissent tenir plus immédiatement à l'ame, ne sont pas moins

fâcheux. Cette diſpoſition morale ſe montre ſous différentes formes, ſelon la nature des cauſes & des circonſtances qui concourent avec elle & la déterminent vers tel ou tel objet. Son effet le plus général, eſt un abbattement mêlé d'inquiétude, que M. Tiſſot a peint avec cette force & cette netteté qui lui ſont particulières. „ Dans le moral, dit-il, en parlant des perſonnes vaporeuſes, tout ce qui ne les flatte pas, les déchire; une idée qui n'eſt pas riante, les déſeſpère, & n'étant point maîtres de la chaſſer, elle ſe repréſente ſans ceſſe à leur eſprit & les déſole continuellement. Tout ce qui ne court pas au devant de leur bonheur, fait leur malheur; par-là même, tout ce qui les entoure, les chagrine & en eſt chagriné; la vraie félicité s'éloigne d'eux, & ils ont d'autant moins d'eſpérance d'en jouir jamais, que leurs goûts ayant la même inſtabilité que leurs nerfs, les objets de leurs fantaiſies, de leurs appétits, de leurs paſſions, varient quelquefois d'un moment à l'autre."

§. 55. Une ſeconde tournure que prend ſouvent l'exceſſive ſenſibilité, & à laquelle contribue beaucoup chez les jeunes perſonnes du ſexe, la vie ſolitaire à laquelle l'éducation domeſtique les oblige, c'eſt la mélancolie. La ſolitude eſt nuiſible à tous les âges, mais plus particulièrement à l'enfance. Elle imprime dabord ſur les jeunes filles un ſentiment d'ennui & de triſteſſe auquel on fait ordinairement peu d'attention, & qui, les rendant encore plus ſenſibles aux autres impreſ-

ſions de leur genre de vie, dégénère très-facilement en un principe d'hypocondrie qui achève de les affaiſſer.

§. 56. Cette ſenſibilité mélancolique qui rend le cœur des jeunes perſonnes généralement plus ſuſceptible d'impreſſions, borne rarement ſes effets à la langueur générale; elle devient ſouvent encore la ſource immédiate d'une foule de déſordres particuliers, qui ont quelque fois les ſuites les plus affreuſes, ſurtout lorſqu'elle ſe déclare aux approches de la puberté. La contrainte & le défaut de diſtraction, replie l'ame de ces filles ſur elle même: abandonnées à leurs propres réflexions, leur imagination errante & d'autant plus vive, que leur eſprit eſt moins occupé, cherche un objet qui l'arrête, & elle tarde rarement à le trouver. Un auteur auſſi éloquent que profond dans la connoiſſance du cœur humain, a dit, que l'amour & la dévotion ſont les deux eſpèces de ſenſibilité qui paroiſſent généralement les plus propres à la conſtitution tendre des femmes. L'on ſait qu'en général la mélancolie dévote n'eſt guère ordinairement le fruit du printems de la vie, mais plûtôt celui de l'âge du mutiſme des ſens. En ſuppoſant donc une jeune perſonne très-ſenſible, ſans la moindre notion relative à l'amour, & ſon cœur rempli, autant qu'il peut l'être, de germes vertueux, mais preſque toujours trop indéterminés pour le remplir véritablement, combien n'eſt-il pas à préſumer, que la première impulſion de la nature fera pancher la balance délicate de ſon

cœur du côté de cette paſſion, & l'équilibre une fois perdu, peut-on raiſonnablement ſe flatter de le voir rétabli? C'eſt à ce terme, à ce point mathématique, que l'eſprit ſollicité par la curioſité inquiète du cœur, commence à ſe laiſſer diriger à des recherches indiſcrettes qui conduiſent les jeunes filles à des découvertes d'autant plus dangereuſes pour elles, qu'elles n'ont ordinairement d'appui contre leurs impreſſions, que quelques préceptes, que le voile que nos mœurs ont obligé de mettre ſur cette partie importante & délicate de l'inſtruction du ſexe, rend trop vagues, pour être toujours une égide ſûre.

§. 57. Les égaremens qui ſont preſque toujours la ſuite de ce premier choc chez les jeunes perſonnes fort ſenſibles, ſont de différens genres, ſelon la nature des cauſes concourantes qui déterminent en elles le penchant. Les filles, en qui la ſenſibilité de l'ame eſt ſi grande, qu'elle efface pour ainſi dire la ſenſibilité phyſique, ſont celles pour leſquelles il y a le moins d'écueils à redouter, quoique cette complexion ne ſoit pas exempte de dangers. Ce ſont au contraire ſouvent les cœurs dans leſquels les préceptes vertueux acquièrent le plus de force. Plus éthérées, plus ſpiritualiſées, s'il m'eſt permis de me ſervir ici de ce terme, ou bien portées à une contemplation plûtôt tendre que voluptueuſe, on ſait que l'énergie méme du ſentiment ſert ſouvent plûtôt à le dégager & à l'éloigner de la matière, qu'à l'en rapprocher chez les perſonnes romaneſques.

Il paroît aussi assez vraisemblable, que c'est dans cette classe de constitutions, qu'il se rencontre le plus de vocations claustrales ; & si l'on examinoit de bien près toutes les jeunes filles qui se dévouent à cet état, on verroit peut-être en frémissant, qu'un très-grand nombre, si ce n'est la plûpart de ces vocations, ont non seulement leur première origine dans ce vuide, dans ce besoin indéterminé d'un cœur trop sensible, mais que souvent encore elles n'ont été déterminées de ce côté, que par le défaut d'autre objet. On voit encore ici un exemple bien sensible du renversement que les mœurs civilisées ont apporté dans l'ordre naturel, & même dans le moral. En choisissant l'état respectable & édifiant de mère, ces filles auroient plus véritablement honoré l'auteur de la nature, qu'en lui portant un cœur dont elles ne savoient que faire, que la nature réclamera peut-être tôt ou tard, & dont le mérite du sacrifice n'est que trop souvent détruit par des regrets tardifs, inutiles & désespérans.

§. 58. Cette époque critique de la jeunesse le devient encore bien davantage dans les filles, en qui la sensibilité des organes répond à celle du cœur. Excités réciproquement, les sens montent l'imagination, & la fixent sur ce qui les flatte le plus. Celle-ci à son tour prête presque toujours à ceux-ci une intensité factice & souvent même très-hâtive, qui est quelquefois la source de mille désordres. La tendance d'un sexe à l'autre " vient, dit l'auteur de la *Nimphomanie*, d'un besoin aussi naturel que

difficile à ſupprimer. Il n'eſt point de moyens moraux capables d'impoſer ſilence à la nature. L'ignorance dans laquelle on élève les jeunes perſonnes, peut bien rendre ce cri de la nature preſqu'inintelligible, mais elle ne ſauroit l'étouffer. Les myſtères qu'on fait à la jeune fille, deviennent bientôt le travail de toute ſon imagination. Ce qu'elle ſent, ſans en développer les raiſons, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ſans le pouvoir pénétrer, tout irrite & échauffe ſes idées; & ce germe de feu naturel phyſique, reçoit par ſon imagination des forces & un accroiſſement, par une nourriture ſur-abondante & une correſpondance aveugle. Alors le tempérament à peine formé, acquiert des beſoins réels, qui, quoiqu'inconnus, ſont capables de faire un ravage dangereux dans les parties qui ſont le ſiège de ces beſoins. „ C'eſt ordinairement là l'origine des langueurs que les jeunes perſonnes, même des deux ſexes, éprouvent ſi ſouvent aux approches de la puberté, des pâles couleurs & des paſſions érotiques, dont MM. Tiſſot & de Bienville ont ſi énergiquement peint les effrayans & funeſtes effets, & qui ſont preſqu'inconnus aux robuſtes, plus libres, moins ſenſibles, & moins ſenſuelles campagnardes(*).

(*) Cette dernière diſſemblance phyſique des femmes agreſtes d'avec les femmes élevées délicatement, a un très-grand nombre de cauſes qui l'expliquent, & établiſſent en même-tems ſon exiſtence indubitable. Nous avons déja vu pluſieurs de ces cauſes; telle en-

Ces paſſions dégradantes & vraiment humiliantes, dont l'hiſtoire ſeule eſt capable de faire frémir les libertins même les plus déterminés, méritent d'autant plus d'attention de la part des mères, que les principes les plus fermes & les plus ſévères, ſont quelquefois inſuffiſans pour les prévenir, ou du moins pour en arrêter le progrès. Elles ſont plus communes & plus fortes chez les filles dont la vie eſt plus contrainte, parce qu'en général leurs paſſions ſont plus vives & plus ardentes. Elles ſe nourriſſent, dit Mr. Thomas, dans le ſilence, & s'irritent par les combats.

§. 59. La timidité exceſſive ou la puſillanimité, a auſſi des influences très-funeſtes ſur le phyſique. Elle eſt une des plus puiſſantes cauſes affoibliſſantes du ſexe délicat, dont elle eſt or-

---

tr'autres que les fibres nerveuſes exceſſivement mobiles, qui doivent néceſſairement augmenter l'énergie des ſenſations en général. Il y a en outre une cauſe particulière & locale de cette différence: c'eſt la plus grande affluence du ſang dans les organes qui ſont le ſiège de la volupté; fluide, dont les frottemens, la chaleur & peut-être même, ſouvent l'acrimonie, doivent éguillonner ſans ceſſe les nerfs ſenſitifs de ces organes, & rendre le tempérament plus vif & plus exquis. Cela ſemble prouvé par l'augmentation de ſenſibilité qu'on remarque aſſez généralement chez les femmes à l'époque de la pléthore & de l'évacuation menſtruelle, & même par ce que nous avons obſervé précédemment, que la voluptuoſité fait hâter & augmente le flux menſtruel. Ce ſont deux circonſtances qui ſont alternativement cauſe & effet l'une de l'autre, & qui s'entr'aident toujours mutuellement.

dinairement

dinairement le premier appanage. On ſait que le courage & la fermeté donnent du reſſort à tous les organes, & augmentent l'énergie des fonctions. Perſonne n'ignore combien l'un & l'autre aident au bon effet des remèdes, & contribuent à la guériſon, ſur-tout dans les maladies aiguës. La crainte & la puſillanimité détruiſent au contraire tous les principes facultatifs. L'ame eſt ſans effort, l'eſprit eſt troublé, bouleverſé ; tous les ſolides du corps ſont dans le plus grand relâchement, ſur-tout les nerfs qui ſont les principes d'action. Lorſque la crainte eſt médiocre, ſes effets ſont moins ſenſibles, mais toujours très-fâcheux : elle fait languir toutes les fonctions ; la circulation ſur-tout en éprouve les plus fâcheuſes influences ; elle eſt lente par-tout & particulièrement dans les petits vaiſſeaux. Lorſque la crainte eſt pouſſée juſqu'à la terreur, ſes effets ſont plus marqués, plus prompts & plus fâcheux ; le relâchement eſt ſi ſubit & ſi conſidérable, qu'il va quelquefois juſqu'à la paraliſie ; l'ânus laiſſe le paſſage libre aux matières inteſtinales ; l'urètre à l'urine qui s'écoule involontairement ; les bras tombent flaſques & immobiles ; les jambes fléchiſſent ; le corps chancelle ; la reſpiration eſt difficile & petite ; la voix foible ; la langue refuſe ſes fonctions ; la parole manque, ou on ne fait au plus que balbutier ; la mâchoire inférieure n'étant plus ſoutenue, s'abaiſſe par ſon propre poids ; la lèvre inférieure tombe ſur le menton ; la bouche reſte béante ; le cœur, ce muſcle vital, ne pouſſe que très-

foiblement le ſang, il ne parvient plus dans les vaiſſeaux de la ſurface du corps, & reflue au contraire au-dedans : effets, d'où réſultent la pâleur & le froid externe, les palpitations, les défaillances, qui annoncent l'arrêt de ce fluide, & ſouvent le danger le plus preſſant.

§. 60. Ces effets de la timidité exceſſive, dont j'ai déja cité quelques-uns, en parlant de la mobilité des nerfs, & qui deviennent tous les jours plus fréquens & plus funeſtes chez les femmes du monde, à meſure qu'elles redoublent de précautions contre les dangers que leur imagination puſillanime leur multiplie & leur fait voir dans tout; cette crainte habituelle, dis-je, eſt une diſpoſition d'autant plus fâcheuſe, qu'elle eſt un obſtacle également abſolu à la ſanté & au bonheur. " Craignant tout, dit Mr. Tiſſot, ne jouiſſant de rien avec tranquilité, leur vie ſe paſſe en effrois & en déſirs ſans aucune poſſeſſion tranquile. Une multitude de femmes, ajoute-t-il encore, ſont dans l'impoſſibilité de ſe bien porter, ſans parler des autres raiſons, par cette ſucceſſion continuelle de frayeurs, qui, les jettant à chaque inſtant dans un état violent, dérange abſolument toute leur économie animale. Elles pouſſent des cris, ſi la plus petite inégalité du terrein fait pancher leur caroſſe un peu plus d'un côté que de l'autre, pendant qu'une laitière qui précède ce bruyant équipage, le laiſſe arriver ſur elle, avant que de tourner la tête, & de penſer à faire un pas de côté pour l'éviter. "

§. 61. Les deux fâcheux excès dont nous venons de parler, pourroient très-facilement être prévenus dans l'enfance ; je dis prévenus, parce que ces dispositions, ainsi que beaucoup d'autres, sont presque toujours acquises, & le fruit de l'éducation. L'on pourroit diminuer beaucoup l'excessive sensibilité ; en empêchant de bonne heure les jeunes gens de s'affecter & de se tourmenter pour la moindre chose qu'ils éprouvent. Les plus petites choses de l'âge tendre, tiennent aux plus grandes de l'âge fait. L'enfant, en qui l'on n'aura pas su exercer cette tranquilité stoïque dans les petits événemens de son âge, sera, étant grand, un génie inquiet, fâcheux pour les autres, & à coup sûr un être malheureux. A plus forte raison on voit de quelle dangereuse conséquence doit être pour les enfans, la tendresse aveugle & mal entendue de certains parens. J'ai vu beaucoup de jeunes personnes très-aimables dans l'enfance, avoir déja au sortir de cette époque, non seulement toutes les grimaces & les fantaisies qui caractérisent un enfant gâté, mais même les caprices d'une petite maitresse. La sensibilité tendre & mélancolique mérite, sur-tout à l'égard des jeunes filles, l'attention la plus prompte & la plus suivie. Sans entrer dans les détails immenses & étrangers à mon plan que cet article seul exigeroit, je dirai seulement que cette disposition étant souvent le fruit des lectures & des spectacles qui offrent des situations touchantes, on ne sauroit être trop en garde contre ces deux genres de cau-

ſes, lors même que l'amour n'en eſt pas le ſujet; car, je le répète, parce qu'on ne ſauroit trop répéter les avis importans, cette ſenſibilité quoique vague, a toujours de très-fâcheuſes influences ſur la ſanté, & nous avons vu d'ailleurs combien une diſpoſition générale peut facilement être déterminée vers quelque objet particulier.

§. 62. La crainte puſillanime pourroit auſſi être prévenue dans les jeunes perſonnes du ſexe, en reſſerrant moins le cercle de leurs exercices. On les familiariſeroit davantage avec la pratique du mouvement, & ſur-tout avec l'équilibre qu'elles tremblent de perdre à chaque pas qu'elles font. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'on adoptât pour elles la méthode uſitée pour un grand nombre de dames anglaiſes, qu'on habitue jeunes à franchir des haies & des foſſés à cheval. On s'affranchiroit par-là de bien des mauvais momens pour le reſte de la vie. Mais il eſt un autre genre de cauſes, contre lequel il n'importeroit pas moins de prémunir de bonne heure les femmes du monde, ſavoir, toutes ces antipathies, qui, quoique la plûpart puériles, ont les plus fortes & les plus fâcheuſes influences ſur elles. Il faudroit les accoutumer dès la tendre enfance à voir de ſang froid les animaux les plus hideux, & les choſes les plus dégoûtantes. Il ne ſeroit même pas inutile de leur procurer quelquefois le ſpectacle des animaux & des perſonnes défigurées, mutilées & ſouffrantes. On ſent que plus les femmes ſeroient familiariſées avec ces ſortes

d'objets, & moins ils deviendroient révoltans & à craindre pour elles, pendant la groſſeſſe ſur-tout; car leur impreſſion eſt abſolument relative au degré d'antipathie & d'horreur qu'ils inſpirent.

§. 63. Je ne dois pas finir cet article, ſans montrer combien l'imagination a de part dans ces écarts de l'eſprit & du cœur. Ce miroir de nos ſenſations acquiſes, dont le reflet eſt généralement plus vif chez les femmes que chez les hommes, rend auſſi rarement les objets tels qu'il les perçoit chez les perſonnes fort ſenſibles. Il les diminue, les groſſit, les multiplie, & en crée même ſouvent de fantaſtiques. " Mère de tous les excès, comme dit Mr. de Bienville, l'imagination ſuit, quant au phyſique, les différentes impulſions du tempérament, & quant au moral, celles de l'eſprit & du cœur; & complaiſante ſervile en tout, elle met un voile riant ſur les objets dangereux qui flattent nos goûts, qu'elle nous exagère encore, & hériſſe d'épines tous les ſentiers qui ne nous conduiſent pas directement au but de ces mêmes goûts ou de nos fantaiſies. C'eſt elle qui eſt la ſource principale de preſque toutes les eſpèces d'enthouſiaſmes; qui ne fait voir que des impies à un bigot, des frippons à un avare, des périls à un poltron, des perfidies à un méfiant, des infidélités à un jaloux, des peines infinies à un pareſſeux, des ſources délicieuſes & intariſſables de ſentimens à un cœur tendre, & un torrent de voluptés inexprimables à un ſenſuel. „ Mais de toutes

les paſſions il n'en eſt aucune, où l'imagination joue un ſi grand rôle que dans l'amour, ni où elle multiplie autant les illuſions & les beſoins, qu'elle rend ſouvent même beaucoup plus grands, que les facultés naturelles ne peuvent y fournir ſans s'épuiſer bientôt. On ſent donc combien ſon développement & ſa régie méritent d'attentions & de ſoins, ſur-tout chez le ſexe, en qui nous avons déja vu qu'elle eſt plus grande, parce que l'eſprit moins occupé & moins rempli d'objets qui le fixent, que chez les hommes, lui laiſſent tout le tems d'agir, de ſe développer & de ſe fortifier quelquefois au point, que l'eſprit au lieu de la rectifier, lui devient enfin lui-même preſqu'entièrement ſubordonné, ne voit plus que par elle, & de là voit & raiſonne preſque toujours faux.

ARTICLE VI.

Des ſécrétions & des excrétions.

§. 64. J'ai déja indiqué dans la première partie de cet ouvrage, combien la foibleſſe des ſolides influe en mal ſur ces deux genres de fonctions, & ſur-tout ſur la tranſpiration qui eſt l'évacuation la plus importante. C'eſt auſſi la fonction qui ſe fait le plus imparfaitement chez les jeunes perſonnes du ſexe, dont le genre de vie inactif favoriſe encore continuellement cette imperfection de leur tempérament. Auſſi leur corps déja trop mou, reſte-t-il ordinairement ſurchargé d'une grande quantité d'hu-

midités superflues qui imbibent & relâchent toujours plus les solides, écrasent entièrement les forces, débordent quelquefois, & font des irruptions, qui sont la source de beaucoup de maux particuliers chez elles.

§. 65. Un genre de causes qui concourt le plus à déranger les sécrétions & les excrétions chez les enfans du sexe, c'est les habillemens, sous lesquels il faut comprendre tout ce qui sert à envelopper le corps dans les différens âges.

Abus & inconvéniens du maillot.

§. 66. Nous avons vu les mauvais effets de l'inaction & de la gêne. A tous ces maux que le maillot produit dans un degré supérieur, il en ajoute encore plusieurs autres, dont les influences sont d'autant plus fâcheuses, qu'elles se font sentir dans un âge où le corps est le plus tendre & par conséquent le plus susceptible d'impressions, & même où la nature implore ordinairement encore l'aide & le soutien d'une main bienfaisante pour surmonter son inertie.

§. 67. L'instant où l'homme naît, n'est pas l'époque de sa liberté; il ne fait ordinairement qu'échanger un esclavage contre un autre encore plus rigoureux. Ces ligatures avec lesquelles on garotte soigneusement l'enfant aussi-tôt qu'il est né, lui donnent bientôt lieu de regretter la prison dont-il vient de sortir, où, nageant dans une espèce de réservoir assez grand pour l'exempter de compression, il

jouiſſoit au moins de la liberté de ſe mouvoir de différentes manières. L'inſtant où la poitrine commence à exécuter une fonction qui exige ſa libre & ample dilatation, & qu'on ſait qui ſe fait toujours avec un peu de gêne dans les premiers momens de la vie, eſt juſtement celui, où l'on reſſerre cette cavité dans une preſſe fort étroite. L'eſtomac, qui commence dès ce moment à exercer une fonction non moins importante que la reſpiration, participe auſſi à la même gêne, de même que tous les viſcères qui coopèrent avec lui, & les premiers réſultats de cette opération, deſtinée à être la baſe de la vie, y portent ſouvent les premières atteintes, & tendent à l'éteindre preſqu'auſſi-tôt qu'elle commence, puiſque c'eſt très-ſouvent à cette compreſſion qu'on doit attribuer les vômiſſemens, le hoquet, les aigreurs, les diarrhées & les autres ſignes de mauvaiſes digeſtions, auxquelles on ſait que les enfans en bas âge ſont très-ſujets, & c'eſt à l'étranglement de la poitrine, qu'on doit rapporter les étouffemens & les toux violentes qui ſont ſi communes chez les enfans emmaillotés.

§. 68. Les enveloppes multipliées dans leſquelles l'enfant au maillot eſt exactement enſeveli, & qui ſont fortement appliquées ſur ſa peau, l'inquiètent, bornent & empêchent l'accroiſſement du corps, gênent la circulation, & par cela ſeul toutes les ſécrétions qui en ſont une ſuite, & bouchent immédiatement les pores. Le peu de cette humeur qui

transsude, ne trouvant point d'issue libre pour s'évaporer dans l'air, tient la surface du corps de l'enfant dans une humidité continuelle qui macère sa peau, l'entretient dans son état primitif de sensibilité; & comme l'épiderme, à cet âge, est extrêmement poreux, il repompe à mesure une portion considérable de cette excrétion & trop souvent même de celle des urines & des selles; matières, dont la rentrée dans le corps de l'enfant ne peut, comme on sent, qu'être très-nuisible à sa santé, & dont les moindres effets sont les rougeurs, les gerçures & les excoriations, qu'on sait qui sont si communes chez les enfans qu'on emmaillote, & qui résistent quelquefois opiniâtrément aux secours de l'art. En général, la malpropreté, qui est la suite ordinaire du maillot, parce qu'on ne sait pas à point nommé quand l'enfant s'est sali, & que la peine de défaire & de remettre tout cet appareil, fait très-souvent négliger ce soin aux nourrices; ce bain infect, dis-je, dans lequel l'enfant reste quelquefois plongé pendant très-longtems, est peut-être de toutes les causes qui font périr tant d'enfans en bas âge, la plus meurtrière. Il seroit préférable que la nourrice eût un lait un peu moins bon & tint proprement son nourrisson.

§. *69.* Les nourrices paresseuses, à qui seules on doit peut-être l'invention du maillot, cherchent à en justifier l'usage, en assûrant, qu'il est nécessaire pour maintenir le corps dans la rectitude, & pour prévenir les difformités des membres; mais ces raisons sont pué-

riles, & même d'une dangereuſe conſéquence. C'eſt uniquement en ſe fortifiant, que le corps acquiert ſa plus belle forme; & la foibleſſe, que le maillot favoriſe & augmente, eſt la cauſe la plus ordinaire des déjettemens oſſeux. Des recherches exactes ont démontré aujourd'hui, que les peuples chez leſquels le maillot eſt le plus en uſage, ſont les plus foibles, & ceux chez qui ces ſortes de difformités ſont les plus communes, tandis qu'elles ſont preſqu'ignorées chez ceux qui méconnoiſſent cette entrave. Des nations entières ſont dans l'uſage de laiſſer une pleine liberté à leurs enfans, ſans qu'il en réſulte d'accidens. Les Grecs modernes ſe contentent de les coucher dans un berceau après les avoir enveloppés de quelques linges. Les Siammois, les Japonois, les Indiens, les Nègres, les Sauvages du Canada, ceux de la Virginie, du Bréſil, & la plûpart des Américains méridionaux couchent leurs enfans nuds dans des lits de cotton ſuſpendus, ou les mettent dans des eſpèces de berceaux couverts & garnis de peletteries. Les petits Nègres ſont mis tout ſimplement dans des eſpèces de corbeilles qu'on nomme *Hamacs*, d'où ils ſortent, dit-on, d'eux mêmes dès le ſecond mois de leur naiſſance & ſe traînent ſur leurs mains, juſques vers leurs mères, lorſqu'ils ont beſoin de tetter. Les Islandois pouſſent l'abandon des enfans à la nature encore plus loin, & même juſqu'à un point qu'il ſeroit imprudent de prendre pour modèle. Mr. Anderſon aſſûre dans ſon hiſtoire naturelle de

l'Islande, qu'on ne fait point dans cette Isle ce que c'eſt qu'emmailloter, bercer ou garder les enfans. A quinze jours, on les met en culotte & veſte, & on les laiſſe coucher à terre, où ils ſe tournent & roulent comme ils veulent, juſqu'à ce qu'ils ſe dreſſent d'eux-mêmes & apprennent à marcher. On leur voit cependant, ajoute-t-il, malgré le peu de ſoin qu'on en prend, des corps & des membres aſſez droits, & il eſt rare de trouver parmi eux quelqu'un de contrefait. De cette foule de faits nous pouvons donc conclure avec Mr. Brouzet, que la nature agit évidemment en tout par elle même, quand on la laiſſe agir, & qu'on évite de la troubler par des ſoins tout au moins inutiles.

Abus & dangers des corps à baleine.

§. 70. Si du maillot nous ſuivons de vue les demoiſelles, nous les verrons paſſer preſque immédiatement dans une entrave encore plus cruelle. Le maillot ne faiſoit guère que gêner la nature; les corps baleinés lui impoſent la loi la plus tyrannique. La conſervation de l'enfant étoit du moins le but de la première entrave; dans celle-ci, les principaux fondemens de la ſanté ſont ſacrifiés avec preſqu'autant de gaieté que d'inhumanité, à l'eſpérance très-incertaine de quelques avantages futiles. Guidés par l'humanité & par la raiſon, & éclairés du flambeau de l'expérience, voyons en détail quels ſont ces avantages qu'on eſtime par-deſ-

ſus tout; examinons juſqu'à quel point on peut les eſpérer du moyen qu'on emploie, & s'ils compenſent ſuffiſamment les maux qu'on fait ſouffrir aux jeunes filles pour les leur procurer; conſidérons enfin ſi ce moyen n'eſt pas ſujet lui-même à des inconvéniens plus grands que ceux auxquels on ſe propoſe de remédier.

§. 71. Il eſt probable que dans leur origine, les corps baleinés n'étoient deſtinés qu'à redreſſer les difformités qui arrivent à la taille, ou tout au plus à la maintenir dans ſa rectitude naturelle, & en arrêter ou prévenir les déjettemens. Dans ce but, l'uſage de ces corps n'avoit rien de déraiſonnable; mais ce n'eſt plus guère aujourd'hui ce qu'on ſe propoſe en les employant. Il en a été des corps à baleine, comme de quantité d'autres moyens: au lieu d'en reſtreindre l'uſage à leurs cas particuliers, qui ſont en petit nombre, on en a fait un moyen univerſel; ils ont dû être, & ont été nuiſibles dans la plûpart des cas, & il a fallu les proſcrire pour en arrêter l'abus. On a vu que ces corps pouvoient prévenir ou corriger quelques écarts accidentels de la nature, & l'on en a conclu qu'ils pouvoient ſervir à la façonner au gré du caprice de la mode: de là ces étaux, ces moules étroits, au moyen deſquels on prétend donner à la taille une forme arbitraire, qui n'étant pas celle de la nature, ne peut s'obtenir qu'en la troublant dans ſes opérations, & même ne s'obtient preſque jamais, quelque choſe qu'on faſſe.

§. 72. Dabord c'eſt une erreur de croire,

qu'un corps baleiné étroit rende réellement la taille plus fine : il peut la faire paroître telle pendant qu'il est appliqué, en forçant toutes les parties du bas ventre, les viscères les plus importans à se resserrer & à se déplacer ; mais la nature reprend ordinairement ses droits, & même souvent avec usure, dès qu'on cesse de la contraindre. Il arrive dans ce cas, ce qu'on voit ordinairement arriver aux pieds, après qu'on a quitté des souliers forts étroits ; le sang & les autres humeurs refoulées pendant la compression des vaisseaux, y reviennent avec une abondance d'autant plus grande, dès que ceux-ci cessent d'être comprimés que ces vaisseaux affoiblis par la compression se laissent dilater davantage & admettent une plus grande quantité de liquides ; aussi les pieds sont ils ordinairement enflés dans ce cas, & l'on sait qu'une demi-heure après avoir ôté des souliers fort étroits, il seroit très-difficile de les rechausser. Il en est de même des corps de juppes étroits. On a des milliers d'exemples de jeunes filles, auxquelles ce moyen avoit occasionné une enflure manifeste, & des meurtrissures considérables, qui leur rendoient pendant plusieurs jours l'usage de ce corps absolument insupportable, & ne leur permettoient pas même d'être un peu serrées dans un simple corcet.

§. 73. Si de ces effets immédiats nous portons nos regards sur les avantages à venir, nous n'aurons pas lieu d'être plus satisfaits du succès de ce moyen, puisque la plûpart du

tems, les corps hâtent & augmentent l'épaiſſiſſement naturel de la taille, en déterminant ſur ces parties un embonpoint qu'on pourroit appeller *factice*, dès que ces perſonnes viennent à ceſſer ou ſeulement à diſcontinuer l'uſage des corps; parce que les vaiſſeaux & les cellules graiſſeuſes des parties juſqu'alors comprimées, étant privées de l'appui qui les affaiſſoit, cèdent à l'effort des ſucs qui les rempliſſent & les diſtendent au-delà de leur état naturel, & cela d'autant plus, que la ſanté de ces femmes, affoiblie par l'uſage des corps, les rend encore plus ſuſceptibles de toutes les ſortes d'accumulations & d'engorgemens d'humeurs.

§. 74. En ſuppoſant même que les corps à baleine pûſſent toujours remplir ſans inconvéniens le but d'amincisſement dans lequel on les emploie, ce problême, s'ils ſont réellement utiles, n'en ſubſiſteroit pas moins, parce que l'effet qu'on s'en propoſe, eſt déraiſonnable dans le fait. On peut même dire, que de toutes les bizarres fantaiſies de l'eſprit humain, celle-ci eſt la moins ſenſée. " La conformation qu'on préconiſe, dit Mr. Winslow, eſt purement artificielle & contre nature, de même que tout ce qui en dépend; ſavoir, la forme de la poitrine comme en pointe; le ventre enfoncé; les épaules reculées; les clavicules forcées; les côtes en partie recourbées & en partie pouſſées en avant; le ſternum preſque en baſcule; les viſcères du bas-ventre en preſſe, ceux de la poitrine gênés, &c. C'eſt, ajoute

cet illustre anatomiste, à cette dépravation de la vraie structure du corps humain, qu'on fait acheter si chèrement la prétendue belle taille." Ecoutons encore à cet égard le jugement du célèbre auteur d'*Emile*. " Les femmes de l'ancienne Grèce ignoroient, dit-il, l'usage de ces corps, par lesquels les nôtres contrefont plûtôt leur taille, qu'elles ne la marquent.

Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guèpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, des proportions; sa mesure passée est certainement un défaut; ce défaut seroit même frappant sur le nud, pourquoi seroit-il une beauté sur le vêtement? Il faut être en tout tems ce qui plaît à la nature; tout ce qui la gêne & la contraint, est de mauvais goût: cela est vrai des parures du corps comme de celles de l'esprit; la vie, la santé, la raison, le bien-être, doivent aller avant tout; la grace ne va pas sans l'aisance, la délicatesse n'est pas la langueur, & il ne faut pas être mal saine pour plaire."

Quel délire en effet, qu'une mode qui tend à détruire non seulement la santé, mais encore toutes les graces naturelles & qui rend maussade! Que cette mère qui a tant à cœur la beauté de sa fille, & qu'une trop grande tendresse induit en erreur, veuille bien réfléchir un seul moment sans prévention; qu'elle veuille bien se rappeller que la perfection de la taille ne consiste pas uniquement dans une grande exiguité, & que sans une flexibilité

moëlleuse & aisée, il n'y a point de vraie élégance. Qu'elle considère après cela l'air gauche, la roideur & la mal-adresse de tous les mouvemens d'une fille qui est encuirassée dans son corps à baleines; qu'elle remarque sa tristesse, son indolence, sa mauvaise humeur, son mauvais teint, son mal-aise; qu'elle la compare avec une autre jeune personne exempte de cette entrave, ou avec elle-même, lorsqu'elle en sera débarassée: cet examen suffira seul, je m'assûre, pour la guérir pour toujours de sa prévention en faveur de ces corps.

Les dames Asiatiques, qui ont généralement la taille plus élégante que les Européennes, doivent, selon Mr. Balexerd, cet avantage à ce qu'elles méconnoissent l'usage des corps baleinés. Le beau sexe Turc trouve qu'un simple corcet bien ajusté remplit beaucoup mieux ses vues, & cela sans aucun danger. Les robes Turques & celles à la Polonoise, qui marquent élégamment les contours naturels de la taille, au lieu de la tailler rudement en pyramide renversée (on pourroit presque dire en obélisque,) feront toujours une illusion infiniment plus agréable aux yeux des hommes sensés & de bon goût.

§. 75. Si, nous dépouillant de plus en plus de nos préjugés en faveur des corps baleinés, nous voulons bien écouter ce qu'une longue expérience nous apprend de leurs effets relativement à la beauté même, nous verrons que ce moyen lui est directement nuisible à une infinité d'égards, & porte même sur plusieurs

ſieurs de ſes principaux attributs. Jettons d'abord un coup-d'œil ſur quelques-uns de ces effets les plus immédiats; nous en verrons encore une foule de plus éloignés, mais tout auſſi réels, lorſqu'il ſera queſtion de l'influence de ces corps ſur la ſanté, dont la beauté eſt, comme on ſait, ſi dépendante.

§. 76. Dans l'ordre naturel, la nutrition & l'accroiſſement du corps ſe font d'une manière uniforme & égale; la nature, en mère équitable, diſtribue à chaque partie la juſte portion de ſucs qui lui eſt néceſſaire, pour former la plus belle portion harmonique du tout. Si quelque obſtacle s'oppoſe à l'abord des matériaux nutritifs dans une partie, il eſt non ſeulement de néceſſité que cette partie reſte imparfaite & foible, mais il arrive encore que les autres parties du corps acquièrent un accroiſſement d'autant plus diſproportionné, qu'il ſe fait aux dépens de celle-ci. C'eſt ce qu'on vérifie journellement ſur les jeunes perſonnes qui ont été aſſujetties à porter des corps étroits, qui ont, ſelon l'obſervation des anatomiſtes les plus exacts, généralement les membres & le col plus gros que celles en qui on a laiſſé librement agir la nature. On peut auſſi attribuer immédiatement à cette cauſe cette augmentation de calibre, ces gonflemens preſque variqueux & très-déſagréables des vaiſſeaux du col & ſouvent même des mains, qui ſont ſi communs chez les filles qui portent des corps étroits, & dont les épaulettes, for-

tement bridées & étranglées, gênent la circulation dans le bras.

§. 77. Les corps baleinés tendent encore directement à déformer le corps de plusieurs autres manières. Nous verrons plus loin qu'ils jettent fréquemment dans la noueure qui défigure quelquefois affreusement. Mais un vice de conformation très-commun, dont ces corps sont immédiatement cause, & qui avoit déja été observé par Riolan, médecin de la reine Marie de Médicis, c'est la plus grande saillie d'une épaule, ordinairement de la droite. Voici comment Mr. Le Dran, célèbre chirurgien de Paris, explique la manière dont les corps de juppes étroits occasionnent des difformités. " Une demoiselle enclavée dans son corps, trouve, dit-il, une attitude où elle souffre moins; elle la garde, & fait prendre à l'épine un mauvais plis, & souvent même aux hanches, ou bien elle jette l'une ou l'autre épaule. " Mr. Winslow attribue la fréquence de la saillie de l'épaule droite à ce que le bras droit ordinairement plus exercé, & l'épaulette de ce côté plûtôt élargie, cette épaule n'est plus contenue comme la gauche, & s'échappe à proportion que celle-ci est plus reculée & abaissée, parce que la nature tend toujours à rétablir la paralelle. On sent qu'un pareil déjettement doit aussi occasionner une certaine torsion dans la colomne de l'épine du dos.

§. 78. Enfin, pour me borner sur les mau-

vais effets des corps baleinés relativement à la beauté, je ne jetterai plus qu'un coup-d'œil sur l'affoibliſſement dans lequel ils jettent tous les muſcles du tronc. Cet article regarde principalement ceux qui employent ces corps à deſſein de ſoutenir la taille des jeunes perſonnes, de les faire tenir droites, & de les empêcher de prendre & de contracter de mauvaiſes attitudes. Premièrement on ſait, que la principale cauſe diſpoſante aux différentes difformités, eſt la débilité, ſans la guériſon de laquelle on ne peut jamais ſe flatter de procurer & de conſerver la plus belle corpulence. Or, je demande ce qu'on peut raiſonnablement attendre d'un moyen, qui jette à coup ſûr tout le corps dans la langueur, & énerve ſur-tout immédiatement les organes qui ſoutiennent particulièrement le tronc, & de l'activité & de la force deſquels dépend abſolument cette aiſance dans le port, dans le maintien & dans les mouvemens, en quoi conſiſte la taille ſvelte. La gêne & l'inaction continuelle, dans leſquelles les corps baleinés retiennent ces muſcles, empêchent non ſeulement leur perfectionnement particulier, mais les jette dans la langueur & dans l'inertie la plus complette. Ces muſcles étant une fois devenus inertes & pareſſeux, c'eſt alors que la jeune fille ne peut plus être un ſeul inſtant privée de ſon appui artificiel, ſans éprouver une fatigue douloureuſe au bas du dos, par la néceſſité où ſont les muſcles des lombes de ſoute-

nir ſeuls le poids du tronc & de la tête, devenu plus conſidérable pour eux à proportion de leur affoibliſſement ; c'eſt alors ſur-tout que la jeune perſonne eſt ſouvent comme forcée à ſe pancher de côté ou d'autre, & de prendre de mauvaiſes contenances ; c'eſt enfin dans ce cas que l'épine eſt la plus expoſée à s'arquer, à ſe déjetter & à ſe contourner, ſi l'on ceſſe tout d'un coup l'uſage des corps.

§. 79. Des avantages auſſi douteux que ceux qu'on eſpère des corps baleinés, ne méritent ſûrement pas qu'on leur faſſe de grands ſacrifices ; cependant il n'eſt guère poſſible de les payer plus chérement qu'on les fait acheter aux jeunes filles, puiſqu'elles les acquièrent au moins au dépens de leur ſanté. Jettons un coup-d'œil ſur le tableau immenſe, mais abrégé des maux particuliers que Mr. Tiſſot attribue à ces corps. " L'eſtomac, dit-il, les viſcères du bas du ventre, & par une ſuite néceſſaire, le poumon, toujours comprimés, conſtamment gênés dans leurs fonctions, les font toutes mal ; les digeſtions ſe perdent, les viſcères s'obſtruent, les humeurs s'altèrent ; les malades tombent dans les pâles couleurs & la cacochimie ; l'acide prévaut, la nutrition ne ſe fait plus ; les os s'affoibliſſent, leur figure s'altère ſouvent depuis l'âge de dix ans juſqu'à celui de dix-huit, & ces mêmes moyens deſtinés à procurer des tailles élégantes ſont, ſans aucun doute, la cauſe qu'il y en a beaucoup de contre-faites. Nuiſibles à tout âge,

puisque, comme je l'ai dit, en comprimant l'estomac, tous les organes du bas du ventre & de la poitrine, ils dérangent absolument la digestion, produisent des obstructions de foie, des jaunisses, des flatuosités, des diarrhées, des palpitations, des toux, des asthmes, des défaillances; ils sont sur-tout dangereux pour les femmes enceintes & pour les jeunes filles, qui, étant plus sensibles, sont plus affectées par la gêne, & chez lesquelles les vaisseaux plus mols, résistant moins à cette pression étrangère, sont par-là même beaucoup plus dérangés dans leurs fonctions; & comme les dérangemens sont beaucoup plus fâcheux à cet âge, qui est celui où la machine se forme, & où elle se forme mal, si son organisation est gênée, que dans un âge plus avancé, où les mauvaises dispositions n'ont pas une influence à vie, on comprend aisément combien il est cruel de sacrifier la santé à venir & le bien-être actuel d'une jeune personne, à l'espérance de lui voir un jour une taille de quelques lignes plus mince, qu'elle ne l'auroit peut-être, si l'on n'eût pas employé ce cruel artifice; espérance même souvent déçue, puisque, si ce moyen diminue quelquefois un peu le volume de la taille, en empêchant la nutrition, il jette souvent dans la noueure qui défigure. Nous rions des Chinoises, qui par des souliers fort étroits préviennent l'accroissement de leurs pieds. Sommes nous moins ridicules, & ne sommes nous pas infiniment plus cruels,

nous, qui aſtreignons nos jeunes filles à paſſer la moitié de leur vie dans des étaux, qui non ſeulement empêchent l'accroiſſement d'une partie, mais qui en gênant les fonctions les plus eſſentielles, détruiſent leur ſanté, les jettent dans des maux de langueur les plus cruels & abrègent leurs jours ? „

§. 80. Les mauvais effets des corps baleinés ne ſe bornent pas même au tableau affreux que nous venons de voir ; ces corps en produiſent encore immédiatement de très-fâcheux ſur toutes les fonctions particulières de la femme dans la génération, dont il ſemble que cette ſeule cauſe ait eu pour tâche de détruire toutes les facultés chez les femmes. La preſſion immédiate que ces corps exercent ſur toutes les parties du bas-ventre, contribue infiniment à l'affoibliſſement de l'uterus dont nous avons parlé, & à tous les déſordres qui en ſont la ſuite ; l'engorgement de ſes vaiſſeaux, leur dilatation exceſſive & par conſéquent les règles immodérées, les pertes de ſang : parce que, gênant le retour de ce fluide au cœur, il eſt contraint de s'arrêter & de s'accumuler dans les parties inférieures à la compreſſion, par les mêmes raiſons que les veines du bras & du pied ſe gonflent dans la ſaignée au-deſſous de la ligature. Un autre accident très-commun & dépendant ſouvent évidemment de cette compreſſion, c'eſt la deſcente de matrice. Les corps baleinés, employés pendant la groſſeſſe, gênent les mouvemens & l'accroiſſement du

fœtus, lui occaſionnent très-facilement des difformités, peuvent procurer & procurent vraiſemblablement ſouvent l'avortement, ou tout au moins rendent l'accouchement fâcheux, par la mauvaiſe ſituation qu'ils font prendre à l'enfant & à la matrice. Ces corps ſont ſans doute une des plus grandes cauſes des vices de conformation du baſſin oſſeux, qu'on ſait être ſi communs chez les femmes, & qui rendent toujours l'accouchement difficile, plus douloureux & plus dangereux, & y apportent même ſouvent un obſtacle inſurmontable. Ruſſel, médecin d'Alep, a obſervé que les femmes de Syrie accouchent très-facilement, & l'attribue à ce qu'elles portent des habits très-larges.

Enfin, en empêchant la nutrition & le développement du ſein chez les jeunes perſonnes du ſexe, les corps les rendent incapables d'être jamais de bonnes nourrices & flétriſſent ſouvent dans ſon principe un des premiers attributs de leur beauté.

§. 81. D'après l'examen impartial que nous venons de faire des effets des corps baleinés, ſelon moi, ce qu'on peut conclure de plus indulgent ſur leur uſage.

Lorſque le tronc d'un enfant délicat tendroit à ſe déformer, un corps bien fait & approprié à la taille & au cas, pourroit quelquefois convenir pour ramener les parties dérangées à leur état naturel, les en rapprocher, borner leurs dérangemens, & ſeconder l'effet

des secours fortifians, qui sont les seuls vrais moyens curatifs dans ce cas ; mais je le repète, il faut que les corps baleinés soient parfaitement appropriés aux cas, qui étant susceptibles de beaucoup & de très-grandes différences, doivent nécessairement en faire varier beaucoup la construction. Cette construction exige beaucoup de connoissances de la part de l'artiste qui exécute le corps, & de prudence & de sagacité dans celui qui l'applique ; or, je demande à qui on confie ordinairement ce soin ? Les difformités qui arrivent à la taille, forment une des parties les plus importantes de l'orthopédie ou l'art de corriger les difformités du corps humain. Cet art a ses principes qui sont en grand nombre, & qui exigent, pour être bien saisis, des connoissances qui ne sont pas de la compétence d'un tailleur ou d'une femme de chambre ; ce n'est cependant qu'en suivant ces principes, qu'on peut espérer quelques bons effets de ce moyen, & de n'en point occasionner de mauvais. En général, on doit placer les corps à baleines au rang de ces moyens chirurgicaux terribles, qu'on ne confie qu'aux plus habiles gens de l'art, & qu'on ne doit mettre en usage que dans les cas extrêmes. Employés sans discernement & sans prudence, ils sont un remède violent entre les mains d'un hardi empirique, une véritable épée dans celles d'un furieux. Ceux qui malgré tous les avis, veulent absolument s'en servir dans des circonstances légères ou

à titre de préſervatif, devroient du moins les employer avec une extrême diſcrétion; ils devroient en ſupprimer ces buſques roides qu'on met ordinairement au devant du corſet, & qui, ſans faire le moindre bien à la taille, font tous les maux poſſibles à la ſanté : il ſuffiroit de mettre des baleines dans le doſſier du corps, à deſſein ſeulement de ſoutenir la colomne oſſeuſe dans ſa direction naturelle, ſemblables à ces pieux qu'on met auprès des jeunes arbres, pour les ſoutenir contre les chocs extérieurs: mais il faut toujours employer ce moyen avec beaucoup de modération; il faut bien connoître la marche de la nature, pour juger ſi elle s'en écarte; & même dans ce cas, il faut toujours ſe ſouvenir, qu'elle ne veut point être bruſquée, & qu'on ne le fait jamais impunément. L'arbre, que le jardinier ſoutient ſeulement dans ſa rectitude naturelle, devient grand, vigoureux, & produit abondamment d'excellens fruits; celui que le caprice du riche lui fait ployer en éventail, en vaſe, ou autrement, reſte petit, & n'eſt jamais auſſi fécond; il languit ſouvent pendant très-long-tems, périt de très-bonne heure, & ne devient jamais auſſi vieux que celui qui a cru librement & en plein vent. On ne ſauroit non plus mettre aſſez de ſoins pour empêcher que les corps baleinés & les habits en général ne bleſſent les jeunes perſonnes. Les jardiniers prudens connoiſſent toute l'importance de cette précaution, & ne manquent pas de placer en-

tre l'arbre & ſon appui un peu de paille, de foin ou d'autre choſe de mol; ils ont de même grand ſoin de ne pas trop ſerrer les liens qui les aſſujettiſſent enſemble; ils ſavent que ſans ces précautions, le jeune arbre ſeroit meurtri ou même bleſſé par le pieu, & que des liens trop ſerrés, intercepteroient la circulation de la ſève & le feroit languir ou périr.



CHAPITRE II.

Secours médicinaux qui peuvent concourir le plus généralement avec l'éducation & le régime, à fortifier la conſtitution des enfans.

§. 82. L'éducation eſt rarement aſſez énergique chez les enfans du ſexe, pour corriger ſuffiſamment la flaxité originelle de la fibre organique ; & cette cauſe, principe de la débilité phyſique, a ſouvent encore beſoin d'être combattue par les ſecours particuliers de l'art, dont l'intervention devient même quelquefois d'autant plus néceſſaire, que la nature inſuffiſante au perfectionnement, laiſſe développer des diſpoſitions vicieuſes particulières, qui l'écraſent toujours plus & rendent l'enfant malade, de foible qu'il étoit ſeulement.

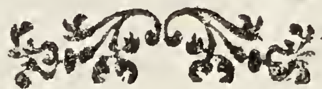
§. 83. Deſſécher des ſolides trop mols, & leur donner un ton & une activité qui leur manquent, ſont les indications les plus générales que préſente la débilité ſimple. La médecine peut concourir à ce but par pluſieurs moyens auxiliaires; bornons-nous ici aux trois qui ſont le plus généralement indiqués chez les jeunes filles, & dont l'emploi indiſtinct eſt le moins dangereux & le maniement le plus facile : ſavoir, les frictions, les exutoires ou cautères, & les bains froids.

ARTICLE I.

Des frictions.

§. 84. Nous avons vu combien le mouvement que procure l'exercice, supplée à la foiblesse des mouvemens naturels ; les frictions, qui sont un diminutif de cet atténuant universel, sont aussi très-efficaces, non seulement pour mouvoir les fluides croupissans, mais encore pour aider leurs diverses dépurations & pour fortifier les solides. Ce secours, fort usité par les anciens qui aimoient les moyens simples, négligé ensuite à proportion des progrès de la mollesse & du luxe qui à porté ses raffinemens jusque dans les secours de la médecine ; ce moyen précieux, dis-je, a été remis en usage avec le plus grand succès par les anglois, vers la fin du siécle dernier, & il est d'autant plus précieux pour les jeunes filles qu'elles font moins d'exercice, & qu'il est presque l'unique moyen qui puisse suppléer un peu chez elles au défaut de mouvement. La plûpart des grands médecins de nos jours font un cas infini de ce secours, non seulement comme moyen de conserver la santé, mais même de la rétablir dans beaucoup de cas. Mr. Tissot entr'autres le recommande très particulièrement pour les enfans du sexe, pour les gens de lettres, en un mot, pour toutes les personnes qui menant une vie sédentaire, sont sujettes à toutes les espèces d'accumulations & de stagnations d'humeurs. " Si tous

les matins dans le lit, étant, dit-il, couché ſur le dos & ayant les genoux un peu élevés, on ſe frotte l'eſtomac & le ventre avec une piéce de flanelle, on augmente la circulation dans tous les viſcères du bas-ventre; on prévient les engorgemens, on diſſipe même ceux qui ont déja commencé à ſe former, on fait couler la bile, on facilite les ſécrétions, on rétablit les digeſtions. Si l'on frotte tout le corps, on favoriſe la tranſpiration, & on anime la circulation. „ Ces frictions ſont plus ſalutaires encore ſi l'on ſe les fait ſoi-même; l'effet en eſt alors double, puiſqu'à celui du mouvement local particulier, ſe joint encore celui de l'exercice qu'on fait en ſe frottant. On ſait combien de perſonnes délicates ont dû le recouvrement de leur ſanté au ſeul conſeil de frotter journellement leur meubles : l'on auroit donc une double raiſon bien forte de faire contracter de très-bonne heure l'habitude des frictions aux jeunes filles, & de les y maintenir au moins juſqu'à l'établiſſement des évacuations menſtruelles, que ce moyen empêcheroit ſûrement d'être trop hâtives, & contribueroit à établir dans le meilleur ordre, indépendamment des autres bons effets qu'il produiroit ſur la ſanté.



ARTICLE II.

Des exutoires, appellés improprement cautères.

§. 85. On procure ſouvent l'exution où l'évacuation des humeurs ſuperflues, au moyen de quelques voies artificielles qu'on ouvre en quelqu'endroit de la ſurface du corps, vers lequel ces humeurs ſont déterminées à prendre leur cours, ſoit par leur peſanteur, ſoit parce qu'elles y ſont attirées par une irritation locale & artificielle, ſoit, le plus ſouvent, par l'une & l'autre de ces deux cauſes.

§. 86. Le cautère (ainſi appellé ſans doute de ce que les anciens employoient le feu pour l'établir, mais auquel le nom d'exutoire, qui déſigne l'effet & non la cauſe, convient mieux) eſt un remède des plus anciens. Hyppocrate en parle avec éloge dans ſon traité de l'air & des eaux, & il obſerve que ce ſecours étoit très-uſité chez les Scythes, pour les femmes de ces peuples principalement, qui, menant une vie très-inactive, & paſſant toute leur vie dans des chariots, dans leſquels elles ſuivoient continuellement leurs maris, étoient la plûpart ſujettes à un excès d'humidité & d'embonpoint qui les rendoient ſtériles, tandis que les eſclaves de ces mêmes femmes, chargées de tout le travail, & menant une vie dure, étoient d'une complexion maigre & ſèche, & preſque les ſeules qui prévinſſent la dépopulation & l'abatardiſſement de l'eſpèce chez ces peuples. " Les Scythes, dit le père de la mé-

decine, ſe brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les cuiſſes & les lombes, à cauſe de l'exceſſive humidité qui les relâche & les énerve; ils n'ont ni la force de tendre un arc, ni celle de lancer un javelot; mais quand ils ſe ſont brûlés, les jointures ſont plus fortes & leur corps devient plus robuſte & plus ferme. „ Si je ne craignois pas de choquer, je pourrois rappeller ici l'exemple journalier des chevaux auxquels on donne avec tant de ſuccès le feu aux jambes lorſqu'ils ſont ſurchargés d'humeurs; mais ſans prendre des preuves hors de l'eſpèce humaine, il eſt peu de perſonnes qui n'aient été témoins des bons effets de ces égoûts dont nous parlons, ou ſeulement des ſimples véſicatoires, dont l'effet eſt cependant moins long & moins continu que celui des cautères.

§. 87. Les exutoires peuvent étre ſouvent utiles dans l'enfance des demoiſelles, pour corriger leur penchant ordinaire à la cachexie & à la cacochimie, prévenir l'une & l'autre de ces infirmités, ou concourir efficacement à leur guériſon, & aux accidens qui en dérivent, lorſqu'on n'a pas pu empêcher ces diſpoſitions de ſe développer. *Mais* une autre vue particulière qui les rend encore ſouvent très-recommandables chez les jeunes filles délicates, c'eſt pour détourner les humeurs ſuperflues de deſſus l'uterus, où nous avons vu qu'elles ont tant de penchant à ſe jetter, & où elles occaſionnent tant de fâcheux accidens. Il paroît même très-probable que ces écoulemens arti-

ficiels peuvent auſſi retarder l'époque du flux menſtruel, modérer cette évacuation & contribuer au bon ordre de ſon établiſſement. Si l'on en croit Léri, ils peuvent même ſuppléer à ce flux: il y a, dit-il, des pays au Bréſil, où les mères, pour empêcher leurs filles d'être réglées, leur font diverſes inciſions aux cuiſſes à l'âge de puberté; & cela réuſſit ſi bien, ſelon cet auteur, que toute leur vie elles ſont exemptes de règles & des maladies attachées à cette évacuation.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la manière d'établir les exutoires; chacun ſait que les différens moyens dont on ſe ſert pour ouvrir ces iſſues, ſont l'inſtrument tranchant & les divers cauſtiques, tels que le feu, la pierre à cautère, les cantharides & l'écorce de garou (bois gentil). Cette écorce déja connue & employée avec ſuccès par pluſieurs anciens, fort négligée enſuite & preſque tombée dans l'oubli, comme beaucoup d'autres ſecours bons & ſimples, a été rétablie dans tous ſes droits depuis quelques années par Mr. Agathon le Roi, & c'eſt dans l'ouvrage qu'il a publié au ſujet de ce moyen, que j'invite à apprendre à s'en ſervir.



ARTICLE III.

Utilité des lavages & des bains froids. Danger des chauds.

§. 88. En voyant les effets constans du chaud & du froid sur tous les corps de la nature, l'analogie a déja dû faire conjecturer que les bains froids sont propres à durcir & à fortifier l'économie animale. L'expérience des anciens peuples & de plusieurs modernes, tels que les Islandois, les montagnards d'Ecosse, les Nègres, les Péruviens & les Russes surtout, vient ici au secours du raisonnement. C'est en très-grande partie, à l'usage des bains froids, que plusieurs peuples de l'antiquité, & entr'autres les Germains, ont été redevables de la santé, de la vigueur, & de la bravoure qui les caractérisoient, tout comme la plûpart des Orientaux le sont vraisemblablement de leur mollesse & de leur lâcheté, aux bains chauds dont ils font un grand usage, & qui énervent autant, que les bains froids fortifient (*). " Autant, dit Mr. Tissot, les bains

(*) Il y a cependant parmi le peuple Turc des hommes beaux, bienfaits & vigoureux ; mais ils doivent ces avantages à leur genre de vie dur & à l'exemption du maillot, dont l'usage est inconnu à cette nation, de même que celui des habits étroits des Européens. Les porte-faix de Constantinople, de la force desquels on raconte des prodiges, font aussi usage des bains

froids ſont utiles, autant l'uſage habituel des bains chauds eſt pernicieux. Ils diſpoſent à l'apoplexie, à l'hydropiſie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes où l'uſage en eſt fréquent, déſolées par tous ces maux. Au lieu, ajoute cet auteur dans un autre endroit, que le bain froid donne de la force à l'eſtomac, aux muſcles, aux nerfs, à l'ame même qu'il met tous en état de ſupporter une plus grande fatigue. „

§. 89. Les bains chauds ſont ſur-tout nuiſibles aux femmes délicates, chez leſquelles ils ſuffiroient ſeuls pour produire toutes les fâcheuſes diſpoſitions qui caractériſent leur conſtitution particulière, puiſque l'effet conſtant

---

tièdes & chauds; mais ils en préviennent & corrigent les mauvais effets par les travaux rudes qu'ils ſont obligés de faire; ils ſeroient, ſans doute, bien éloignés de cet état de vigueur, ſi en ſortant du bain ils ſe livroient à la molleſſe & à l'oiſiveté, comme fait le beau monde, qui, par la manière dont il ſe conduit en uſant des bains, ſe procure, dit Mr. de Lignac, des fluxions, des maux de gorge, des rhumes opiniâtres, des cathares qui dégénèrent ſouvent en aſthmes, ou qui ſe terminent par la phtiſie, le relâchement, la molleſſe des chairs, un gros embonpoint qui cauſe ſi facilement la ſtérilité. Il me paroît très-probable que les fréquentes ablutions, qui ſont une affaire de culte chez les Juifs, contribuent beaucoup avec leur état d'avilliſſement à leur procurer ce tempérament efféminé & ce caractère lâche qu'on leur connoît ſur-tout en Pologne, où un pouvoir preſque purement arbitraire les écraſe encore plus qu'ailleurs.

& immédiat de ces bains eſt de relâcher les ſolides & de diſſoudre les fluides. L'on comprend donc que rien au monde ne ſauroit être plus pernicieux aux enfans & ſur-tout aux demoiſelles, & combien au contraire les bains froids leur ſont généralement avantageux. Les plus grands médecins font un cas infini de ces bains, non ſeulement contre la débilité, mais encore contre toutes les maladies qui en dépendent, & principalement contre les maux de nerfs. On ſait que les médecins Anglais ſur-tout les employent avec le plus grand ſuccès contre la plûpart des maladies des enfans, qui viennent preſque toutes d'un principe de débilité. HOYERE les regarde comme le plus grand remède du rachitis.

§. 90. L'utilité des lavages & des bains froids étant généralement reconnue à l'égard des jeunes perſonnes du monde, il ne me reſte qu'à indiquer les précautions qu'ils exigent pour elles, & la meilleure manière de les leur adminiſtrer pour qu'ils leur ſoient avantageux & jamais nuiſibles.

Il y a une règle générale & immuable en médecine, c'eſt que tout changement grand & ſubit dans le genre de vie eſt dangereux; ce précepte, qui eſt généralement applicable, l'eſt ſur-tout aux enfans délicats du ſexe de notre génération débile. Cela poſé, on ſent que la manière dont les anciens prenoient les bains froids, & dont quelques peuples modernes robuſtes les prennent encore, ne peut

pas généralement être adoptée (*). L'allégorie de Thétis ne trouve point ici sa juste application ; mais sans donner tête baissée dans l'excès de quelques philosophes enthousiastes, voyons comment des hommes prudens & non moins amis de l'humanité, sont parvenus à fa-

(*) Le peuple Russe prend le bain froid d'une manière bien propre à durcir le corps, mais qu'il seroit imprudent de conseiller aux gens du monde des nations très-policées, & encore moins pour les jeunes filles de cet ordre délicat. Le Mougik ou paysan Russe, selon Mr. le Clerc dans son histoire de l'homme malade, commence par entrer dans un bain chaud ou une espèce d'étuve, où, pendant que son corps ruisselle de sueur, il mange de la neige & de la glace, qui loin de supprimer cette évacuation, la rend au contraire plus copieuse. Ensuite, quand il a bien sué, il sort du bain tout nud, le corps fumant & rouge comme une écrevisse cuite, & va se jetter dans la rivière qui est toujours à la proximité du bain. Si les glaces s'y opposent, il se contente de s'arroser de la tête aux pieds avec de l'eau qu'il puise dans des trous faits exprès à la glace ; après quoi il se sent gai, alerte, & prêt à s'aquitter des plus rudes travaux. Le comte Algarotti confirme cet usage dans ses lettres sur la Russie. La coutume du pays est, dit-il, de jetter les enfans, d'un four où on les tient un certain tems, dans de l'eau froide & de la glace. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'on les endurcit au chaud & à la gelée, & qu'on les rend plus invulnerables aux coups des saisons, qu'Achille à ceux des lances & des flèches. Mr. l'abbé Chappe dit, qu'ils éprouvent presque dans le même instant une chaleur de 50 à 60 degrés & un froid de plus de 20. C'est ainsi, dit Mr. le Clerc, qu'on trempe l'acier.

miliariser la nature avec ces vicissitudes chez les enfans les plus foibles & les plus sensibles, en nous rappellant toujours combien le pouvoir de l'habitude à d'étendue, & que personne n'a encore connu les bornes de ce que la nature humaine est capable de souffrir, d'acquérir, ou de perdre.

§. 91. Dès le premier jour de sa naissance, il convient de laver un enfant délicat avec de l'eau & du vin tièdes, & ensuite de continuer chaque jour en venant par degré à ne se servir que d'eau entièrement froide. Si l'enfant est né en hiver, cette gradation doit-être plus longue, parce que le degré absolu de froidure de l'eau est plus grand. Si même l'enfant étoit excessivement délicat & foible, il seroit prudent de ne pas lui faire éprouver pendant ce premier hiver le degré de froidure de l'eau voisin de la glace, mais seulement un degré relatif à celui de son affaissement; car il est un certain degré de force dans les enfans, au-dessus duquel le froid les anime & les fortifie, & au-dessous duquel il affoibliroit & pourroit même éteindre en eux la chaleur vitale, tout comme un petit vent excite & augmente un grand feu, tandis qu'un petit feu est éteint par un grand vent.

Voici comment Mr. Tissot conseille de faire ces lavages (*). " On doit se servir d'une éponge, & l'on commence par le visage, les

(*) *Avis au Peuple.*

oreilles, le derrière de la tête, on évite la fontanelle (qui est cet espace au-dessus de la tête dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis,) le col, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras, en un mot, par-tout. „ On continue régulièrement à laver les enfans jusqu'à-ce qu'ils soient accoutumés à l'eau froide, & alors on doit les baigner complettement dans une cuve, à la rivière, dans des lacs, &c. L'immersion est plus utile que de les laver simplement, parce qu'à l'action du froid se joint encore celle de la pression ambiante de l'eau, pression, dont nous avons déja remarqué les avantages, en parlant de l'action de l'air sur nos corps.

§. 91. Outre le bain froid universel qui fortifie & durcit toute la machine animale, le bain local ou particulier a aussi des avantages considérables. Lockes recommande extrêmement d'endurcir les pieds des enfans en les leur lavant régulièrement tous les jours avec de l'eau froide, & en leur faisant porter des souliers très-minces. En effet, si l'on considère combien il est souvent dangereux, particulièrement pour les femmes, de se mouiller les pieds avec de l'eau froide ou seulement d'y éprouver un froid subit, lorsqu'on a été habitué à les tenir chaudement, on est presque porté à regretter de n'avoir pas marché nuds pieds pendant son enfance, comme les enfans du bas peuple, qui sont par ce moyen si accoutumés à souffrir l'humidité & le froid

aux pieds, qu'ils ne ſont pas plus expoſés à s'enrhumer ou à gagner d'autres maux en ſe mouillant les pieds, qu'en ſe lavant les mains. L'illuſtre Anglais qui conſeille ce moyen, dit avoir été le témoin de ſon ſuccès ſur un enfant d'une conſtitution très-délicate. Je connois moi-même deux jeunes gens de condition, auxquels leur gouverneur, homme très-éclairé & mon ami, en a fait contracter depuis trois ans l'habitude, & qui en ont éprouvé tous deux un bon effet très-marqué. Non ſeulement on leur lave les pieds pendant l'hiver avec l'eau la plus froide, mais on les leur frotte même très-ſouvent avec de la neige, & loin de redouter cette opération, ils la trouvent agréable. J'ai dit ailleurs, combien il eſt dangereux pour les femmes délicates de ſe mouiller les pieds, ou ſeulement d'y reſſentir un froid ſubit pendant l'époque menſtruelle & les écoulemens de couches. Les lavages froids des pieds, ſi on les y accoutumoit dès l'âge tendre, remédieroient à ce fâcheux inconvénient d'une éducation trop molle. Un autre avantage qui réſulteroit encore de cet uſage, ſeroit de rendre les bains de pieds tièdes plus efficaces, lorſqu'on ſeroit obligé d'y avoir recours; moyen, qui l'eſt ſouvent très-peu, parce qu'on y eſt accoutumé, & dont le fréquent uſage chez les jeunes filles eſt d'ailleurs ſujet à pluſieurs inconvéniens fâcheux, ſavoir de rendre les pieds encore plus ſenſibles au froid en les attendriſſant, & d'augmen-

ter cette dérivation du ſang dans le bas-ventre, principalement ſur l'uterus, que nous avons vu être la principale ſource des maux particuliers du ſexe; car l'expérience journalière prouve, que les bains des jambes tièdes ſont un des principaux moyens qui peuvent augmenter, faire hâter, & même rappeller le flux menſtruel.



CHAPITRE III.

Réflexions générales les plus importantes sur la santé actuelle des personnes de l'un & de l'autre sexe à l'époque du mariage.

§. 92. J'ai présenté dans la première partie de cet ouvrage les maladies qui sont les suites les plus ordinaires & les plus immédiates de la débilité chez les femmes, relativement surtout à la génération : j'ai tâché de montrer dans la seconde partie la meilleure manière de prévenir ou de borner ces vices dans l'enfance, par l'éducation, par le régime & même par quelques secours médicinaux : je souhaiterois encore pouvoir ajouter ici la méthode curative particulière de chacun de ces désordres sécondaires, lorsque le plan de conduite de l'enfance a été défectueux ou insuffisant pour les arrêter dans leur origine, ou en empêcher le développement & les progrès ; mais le cercle de ces maladies, qui embrasse presque toutes celles des deux sexes, est trop vaste pour pouvoir entrer dans le plan de cet essai, qui n'est destiné qu'à montrer particulièrement l'importance de la santé des femmes, & les principaux abus de leur éducation & de leur genre de vie. Pour atteindre les bornes de mon sujet, je ferai seulement encore quelques réflexions sur les vices de constitution

qui, dans les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, exigent le plus l'attention des parens & les ſoins des gens de l'art, à qui ſeuls on peut en confier le traitement, & pour leſquels cet ouvrage n'eſt point fait.

§. 93, Une bonne ſanté étant une condition générale pour produire des enfans ſains & robuſtes, on ſent qu'il ſeroit très-néceſſaire que les époux apportaſſent dans le mariage toutes les conditions particulières qui la conſtituent: mais on eſt réduit de nos jours à ne pas être trop rigoureux ſur les preuves de cette habilité univerſelle, ou bien il faudroit preſque interdire l'union conjugale à la portion la plus nombreuſe de l'eſpèce humaine. Il exiſte cependant un très-grand nombre de maladies qui exigent la plus ſérieuſe attention de la part des perſonnes qui ſe deſtinent au mariage, & quelques-unes de ces maladies devroient même interdire abſolument cet état à ceux qui en ſont atteints.

§. 94. Quelles peuvent être en effet les eſpérances de ces époux épuiſés & qui exiſtent à peine, ſoit que leur langueur ſoit héréditaire ou qu'elle ſoit acquiſitive, ou de ceux qui ont le malheur d'être infectés de quelqu'un de ces vices qui déſolent l'eſpèce humaine (*)?

(*) Le virus écrouelleux, vénérien, cancereux, ſcorbutique, &c. L'on doit auſſi comprendre dans le nombre des maladies qui doivent rendre très-ſcrupuleux ſur le mariage, la pulmonie, l'épilepſie, & les

Que peut-on attendre de plus de l'association de pareils époux, que de leur voir agraver tous leurs maux dans une union stérile, ou au plus de consumer tristement les petits restes de leur foible existance à donner le jour à des enfans infirmes, inutiles, très-souvent même à charge à la société & presque toujours

---

grands vices de conformation. Un de ces derniers entr'autres, commun aux deux sexes, mais qui exige la plus grande attention chez les femmes, c'est la difformité des parties osseuses, telles que la gibbosité ou bosse, les déjettemens de l'épine du dos, ceux des membres, &c. Ces défauts de conformation, indépendamment de leur hérédité aux enfans, rendent très-souvent, lorsqu'ils se rencontrent chez la femme, le mariage très-critique pour elle-même; vû qu'il est très-commun de voir ces sortes de difformités s'étendre jusqu'au bassin osseux que forment les os des hanches, dont le vuide se trouvant trop petit, nuit toujours à la grossesse & à l'accouchement auquel il met quelquefois un obstacle insurmontable, comme nous l'avons vu en parlant des effets des corps baleinés. C'est la noueure ou rachitis, cette maladie propre à l'enfance & si commune chez les enfans d'une organisation foible dont elle est ordinairement l'effet, qui conduit le plus souvent à ces dérangemens de conformation. On découvre donc d'un coup-d'œil, combien cette maladie mérite l'attention des parens, & combien il seroit important de s'assûrer de l'état du bassin osseux des filles qui ont été nouées dans leur enfance : car, quoiqu'on ait beaucoup d'exemples d'opérations césariennes qui ont réussi, la prudence, & peut-être même la religion ne demanderoient pas moins qu'on interdît le mariage aux femmes qui ne peuvent être délivrées que par cette voie.

à eux-mêmes? Il feroit fortement à défirer qu'il exiftât dans chaque pays un tribunal pareil à celui dont le Marquis d'Argens nous a tracé le plan, dont les fonctions feroient d'examiner, de connoître & de décider des alliances qui pourroient être utiles ou nuifibles. Occellus Lucanus veut qu'on évite les mariages imparfaits; il appelle ainfi feulement ceux qui fe contractent entre des perfonnes délicates, d'âges trop tendres ou difproportionés. Si le tribunal dont nous parlons, ne condamnoit pas pour toujours les perfonnes maladives au célibat, il leur impoferoit du moins l'obligation de détruire ou de corriger les fâcheufes difpofitions dont elles font atteintes, avant que de les admettre fous les loix de l'hymen.

§. 95. Au défaut de ce tribunal, les parens des jeunes perfonnes feroient très-prudemment de ne fe décider à les établir, qu'après les avoir fait examiner par quelques habiles médecins; il feroit même très-néceffaire, qu'aux objets importans qui feroient partie de cet examen, on joignît encore celui de juger des tempéramens refpectifs des parties contractantes. En fuivant cette méthode, auffi aifée qu'utile, on formeroit moins fouvent des unions mal afforties, & prefque toujours infructueufes & malheureufes. Il eft très-probable que la population ne perdroit rien par les entraves qu'un pareil tribunal mettroit aux mariages; il s'en feroit moins, mais étant mieux affortis, ils feroient plus féconds; ou, en fuppofant qu'il

naquît moins d'enfans, comme ils feroient plus vigoureux & plus fains, il en périroit moins, & cela reviendroit au même pour la génération préfente, indépendamment du profit qui en réfulteroit pour les générations futures.

FIN.

E R R A T A.

PREMIERE PARTIE.

§. 130. ligne 5. *l'importation* lisez *l'implantation.*
§. 140. ligne 5. *toujours* lisez *long-tems.*
§. 143. ligne 2. *savoureuse* lisez *savoneuse.*
§. 168. ligne 6. *prendre* lisez *reprendre.*
§. 169. ligne 9. *les organes* lisez *des organes.*

SECONDE PARTIE.

§. 10. ligne 2. *connoissance* lisez *naissance.*
§. 16. ligne 9. *véritables* lisez *véritable.*
§. 28. ligne 7. *supporet* lisez *supporter.*
§. 30. ligne 6 & 7. *foible structure* lisez *petite stature.*
§. 42. ligne 15. *séparant* lisez *séparent.*
§. 52. ligne prem. après *sommeil* ajoutez (,).
- - - ligne 2. après *commun* retranchez (,).
§. 67. ligne 31. *la poitrine* lisez *sa poitrine.*
§. 81. ligne 2. après *baleinés*, ajoutez *voici.*

APPROBATION.

Permis d'imprimer le manuſcrit qui a pour titre, *Eſſai ſur la ſanté & ſur l'éducation médicinale des filles deſtinées au mariage.*

À Yverdon, ce 4 de Mars, 1776.

Pillichody, *Aſſeſſeur-Ballival ;* Cenſeur.



